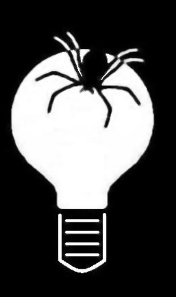


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Ordre & Chaos

Numéro 20

Juin 2016



ÉDITO

Cataclysmes, concepts révolutionnaires, renaissance cosmique, phénomènes grégaires, création démiurgique et destruction programmée sont au sommaire de ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : 1122, Sylvain Barbé, Henri Cachau, Benoit Camus, Clémentine Carsberg, Serge Cazenave-Sarkis, Stéphane Chao, Christian Charrasse, Fabrice Chêne, Antonin Crenn, Constance Dzyan, Thierry Fiquemont, Roland Goeller, Vincent Langlois, Christophe Lartas, Marc Laumonier, Le Golvan, Marilyse Leroux, Lordius, Céline Maltère, Olivier Marchal, William Mathieu, Richard Maurel, Vlad Oberhausen, Marie-France Ochsenbein, Sylvie Pollastri, Sabine Rogard, Philippe Sarr, Olivier Savignat, Harry Szpilmann, Audrey Tison, Jean-Paul Verstraeten et Ariel Weil.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En septembre, le prochain numéro portera sur le thème « Ombres & Cauchemars ». Sur ce sujet, nouvelles et articles de moins de 25000 signes, ainsi que propositions graphiques en tous genres, peuvent nous être envoyés jusqu'au 10 septembre (voir Appel à textes et à illustrations n°21) à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Voyons se succéder à présent l'ordre & le chaos...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Prise de la Bastille et arrestation du gouverneur M. de Launay, le 14 juillet 1789* (Anonyme)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


Ordre & Chaos

Azathoth rouge et noir

Christophe Lartas

Ce texte fait partie du recueil Satanachias suivi de Howard Phillips Lovecraft bloc d'éternité *paru aux éditions de l'Abat-Jour en 2016.*

Azathoth rouge et noir au fin fond des gouffres blancs qui sont le cœur des mondes ; au fin fond des gouffres blancs qui sont le cœur des mondes, le cœur de nos songes et du royaume des ombres, Azathoth rouge et noir bavote et bave obstinément au son strident et grêle de flûtes ivoirines qui furent jadis humérus ou fémurs, cubitus ou tibias ; bavoche et bave opiniâtrement au son monotone et voilé de tambours piriformes dont les peaux grisâtres et tendues furent anciennement l'enveloppe extérieure de millions d'êtres vivants et pensants ; flûtes ivoirines disgracieuses et tambours piriformes repoussants qu'utilisent de toute éternité huit cent mille créatures hippopotamesques et protéiformes. Oyant la foultitude de sonorités stridulantes ou pesantes de cette musique lunatique, Azathoth se dandine et se trémousse tour à tour ; en ses palais mouvants aux dimensions inexprimables le goinfre Azathoth se distraie grossièrement et jubile crétinement à la vue des malhabiles et balourdes bacchanales des Autres Dieux demi-sourds, muets et aveugles, à la vue des extravagantes saturnales des colossaux Dieux Ultimes et des archidémons desquels il est l'innommable, l'illimité Sultan. Au fin fond des gouffres blancs qu'émaillent des étoiles pulsatives et violettes, que traversent dans tous les sens des océans multiformes qui mugissent et qui ruent, l'ineffable Azathoth — idiot baveux, dieu goitreux au hideux front bombé obombrant les mondes et les songes — trônant à la croisée de toutes les vies et de toutes les âmes, se gobergeant de tous les fantasmes et de tous les délires ; gargouillant de façon sempiternelle ses blasphèmes primitifs et odieux, bourdonnant de manière inlassable ses psalmodies écœurantes et spumeuses très au-delà des confins de la création et de la non-création, de l'entropie et de la néguentropie, Azathoth, dieu informe et stupide (dieu amorphe et insane) ne sachant rien mais voyant tout, n'adorant rien dévorant tout. Dieu informe et stupide se sachant néanmoins surréel ; tour à tour titanesque boule de feu coléreuse et hurleuse, titanique boule de nuit rêvasseuse et suiffeuse, Azathoth rouge et noir toupille follement au fin fond des gouffres blancs que paillettent des planètes vermillon peuplées d'hyaloplasmes vert pâle dont il ne cesse de se gaver en claquant de façon incongrue ses suçoirs-abîmes, ses suçoirs horrifiques ; gouffres

blancs primordiaux et célestes situés bien au-delà des plus lointains espaces-temps, des plus lointaines ténèbres et des rêves les plus fous des schizophrènes les plus fous dans quoi Azathoth (avide, affamé, indécent) se goinfre compulsivement d'holocaustes nucléaires, de galaxies baroques ; se goinfre autistiquement de déserts incommensurables dont les sables blancs qui brasillent de tout temps sont le pathétique témoignage posthume de quadrillions d'êtres vivants et pensants qui aimèrent et rêvèrent — pathétique témoignage disant : voici sur quoi fut fondée la substance de nos vies ; voici ce qui reste de nos amours et de nos rêves. Azathoth (avide, assoiffé, indécent) se goinfre tel un détraqué de nécropoles de fœtus mort-nés, de phalanstères d'entités geignantes — et s'abreuve goulûment à même de gigantesques cuves emplies d'un sang qui bouillonne. Azathoth, immensurable visage sphéroïde de saphir lumineux diapré d'yeux de nacre, diapré d'yeux laiteux (idiot baveux, dieu goitreux au hideux front bombé qui obombre les mondes et les songes), qui se tortille ou ondule de manière saugrenue au son discordant et grinçant de flûtes éburnéennes qui furent jadis humérus ou fémurs, cubitus ou tibias ; au son sourd et feutré de tambours piriformes dont les peaux grisâtres et tendues sont tout ce qui demeure de millions d'êtres vivants et pensants qui hantèrent cet univers de démence létale. Se compressant et s'épandant en soi-même tour à tour, se coagulant et se dilatant en soi-même tour à tour, et caquetant bienheureux, et glougloutant béatement ; phénoménal protoplasme-prototype tout infinitude et tout illogisme, nébuleuse de magma cérébral et de chair d'encre palpitante toujours plus infinie, toujours plus illogique, se résorbant ou s'accroissant à la vitesse de la lumière et se gobergeant d'une manière insensée de maintes genèses ou nécroses cosmiques en bafouillant ses malédictions incohérentes et ineptes, en zézayant ses litanies uniformes et poisseuses. Non-né de soi-même mais perpétuellement renaissant de soi-même, immortel en soi-même mais perpétuellement mourant en soi-même, Azathoth rouge et noir rayonnant d'omnipotence, de cruauté et de prodigieuse irrationalité bavote et bave ses incompréhensibles vocables sibilants, ses intraduisibles chuchotis sibyllins. Immensurable visage sphéroïde de saphir lumineux diapré d'yeux de nacre, diapré d'yeux laiteux, que couronne un monstrueux trirègne composé de mille milliards de crânes d'un blanc de neige que lissent et polissent de temps immémorial trois millions de vents interstellaires. Dieu informe et stupide se sachant néanmoins éternel, se sachant néanmoins surréel, qui ricane et caquette et crachote et claque de façon incongrue ses suçoirs-abîmes — ses suçoirs horrifiques — boursouflés d'astres mâchés, de créatures bâfrées, de continuums espace-temps grignotés et rongés. Azathoth rouge et noir bavoche et bave obstinément au long des quintillions de millénaires — bavote et bave

opiniâtrement atomes, photons, molécules, cellules et antiparticules pour faire en sorte de jouir éternellement de la mort et glousser de la vie, pour faire en sorte de se rassasier éternellement du chaos méta-universel et de la souffrance exponentielle. Au fin fond des gouffres blancs qu'émaillent des étoiles pulsatives et violettes, que traversent dans tous les sens des océans multiformes mugissant et ruant, Azathoth rouge et noir — nébuleuse de magma cérébral et de chair d'encre palpitante ne signifiant rien mais symbolisant tout, ne rêvant à rien mais reflétant tout — se dandine et se tortille gauchement, éperdu de toutes les cacophoniques et horripilantes sonorités que suscitent des flûtes éburnéennes, enivré de toutes les sonorités assourdies et monocordes que produisent des tambours piriformes qu'utilisent de toute éternité huit cent mille millions de créatures hippopotamesques et métamorphes. L'ineffable Azathoth, dieu amorphe et insane (dieu informe et stupide), phénoménal protoplasme-prototype tout infinitude et tout illogisme, immensurable visage de saphir lumineux diapré d'yeux de nacre, diapré d'yeux laiteux, gargouillant de façon sempiternelle ses blasphèmes primitifs et odieux, bourdonnant de manière inlassable ses psalmodies répulsives et flaccides — idiot baveux, dieu goitreux au hideux front bombé obombrant les mondes et les songes… Fléau de l'harmonie et de l'esprit, de l'équité et de l'espoir, Azathoth (avide, affamé, indécent), chaos des âmes, chaos du cosmos, chaos des chaos.

Azathoth rouge et noir au fin fond des gouffres blancs qui sont le cœur des mondes ; au fin fond des gouffres blancs qui sont le cœur des mondes, le cœur de nos songes et du royaume des ombres, le goinfre Azathoth — en ses palais mouvants aux dimensions inexprimables — se distraie grossièrement et jubile crétinement de la béatifique vision des malhabiles et balourdes bacchanales des Autres Dieux demi-sourds, muets et aveugles ; des frénétiques et extravagantes saturnales des colossaux Dieux Ultimes et des archidémons desquels il est l'innommable, l'illimité Sultan.

Ce serait un jeu

Antonin Crenn

L'objet — le grand objet — se présenterait sous la forme d'une multitude de petits objets. Chacun d'entre eux aurait des caractéristiques communes : il serait plat, l'une de ses deux surfaces serait d'un gris pâle et l'autre serait imprimée. Ses contours seraient ceux d'un carré dont on aurait modifié les arêtes, soit en ajoutant un ergot, soit en retranchant une concavité ayant la même forme que l'ergot. Il existerait ainsi seize combinaisons différentes de pièces, selon la répartition des formes positives et négatives sur les quatre côtés. Les pièces ne seraient pas uniques pour autant, car elles seraient tellement nombreuses que chaque combinaison aurait des dizaines d'occurrences dans le jeu. Car ce serait un jeu. Et le jeu consisterait à juxtaposer les pièces en emboîtant les protubérances des unes dans les contre-formes des autres. Il y aurait des quantités de pièces entassées, ce serait un capharnaüm épouvantable. Chacune porterait un fragment d'une seule image globale et, tant qu'elles ne seraient pas toutes assemblées correctement, on aurait de la peine à appréhender cette image dans son intégrité. On n'y comprendrait même rien du tout.

Deux pièces seraient de couleur identique parce qu'elles feraient partie d'un même aplat, alors on les emboîterait. Puis on leur ajouterait une troisième pièce contiguë qui serait marquée de cette même couleur, et le motif de celle-ci coïnciderait avec celui d'une quatrième pièce. De proche en proche, on couvrirait sur la table une surface considérable. L'image se recomposerait sous nos yeux. Ce serait une source de plaisir parce qu'on aimerait que les choses soient bien rangées. On aimerait les classer. On trouverait qu'il est agréable d'attribuer une place aux choses, afin de savoir les y remettre lorsqu'elles seraient dérangées. La minutie dont on ferait preuve dans le jeu permettrait de mettre de l'ordre dans le bazar originel des pièces mélangées. Ce serait rassurant et excitant à la fois lorsque l'image apparaîtrait. Cette image serait un vaste tableau noir moucheté de minuscules éclats blancs, jaunes, rouges, bleus et verts. Il serait éclaboussé de turbulences et déchiré d'amples traînées de lumière qui partiraient dans tous les sens. Ce serait une représentation du Big Bang. Alors on serait déçu. Tant de patience consacrée à ranger les pièces du jeu pour aboutir à un tel chaos ? Cette image, alors qu'on voudrait qu'elle fût un accomplissement, s'avérerait être une évocation du désordre primitif. Ce serait cruel. Puis on s'apercevrait que le jeu n'est pas

terminé : il resterait un trou dans le canevas. Le trou aurait la forme d'une pièce manquante avec trois ergots et une contre-forme, mais la pièce qu'on aurait dans la main présenterait deux pointes et deux renfoncements. On penserait alors qu'on s'est trompé et on déferait tout, pour recommencer.

On assemblerait à nouveau les pièces qui se ressemblent. On les combinerait de manière à produire des dessins cohérents. On aboutirait à un grand ensemble très complexe, dont on saisirait peu à peu la signification. L'image reconstituée montrerait un paysage désolé. Une lande sèche courrait à perte de vue. Au milieu du tableau se dresseraient quelques pans de murs effondrés, noirs de suie. Une grange au toit percé continuerait de brûler. Une nuée d'oiseaux effarés tournerait dans le ciel blanc, sans but, en piaillant son désarroi. Les oiseaux envahiraient toute la surface de l'image : au premier plan, ils paraîtraient énormes à cause de la perspective, et l'arrière-plan serait saturé de tout petits volatiles noirs qu'on confondrait avec des mouches. Ce seraient les restes d'un village dévasté par les troupes d'Attila ou frappé par la peste. On perdrait son latin dans cet embrouillamini de plumes et de cri. On serait choqué d'avoir perdu tant de temps à classer les pièces du jeu, par amour de l'ordre, et d'être récompensé par cette débâcle assourdissante. On serait étonné, aussi, de voir qu'il manque une pièce au milieu de l'image. Cette découverte serait rassurante parce qu'elle signifierait qu'on s'est trompé. On démantèlerait l'image et on recommencerait.

La fois d'après, on assemblerait toutes les pièces jusqu'à former le portrait d'un homme. Ce serait un bel homme avec des yeux immenses et inquiets, écarquillés. Ses yeux donneraient l'impression de ne regarder nulle part, comme si les pupilles ne parvenaient à se focaliser sur aucun objet. L'homme regarderait au-dedans de lui-même : il serait incapable de voir le monde, tant ses pensées accapareraient toute son attention. Il régnerait dans son regard et dans son esprit une tempête effroyable. Le désordre de son âme nous ferait peur. À la place de son oreille, on verrait qu'il manque une pièce, alors on déferait tout et on recommencerait le jeu.

On composerait ensuite la reproduction d'une peinture du XIIe siècle évoquant le Jugement dernier. Des démons hirsutes poursuivraient des créatures difformes jusqu'aux confins des labyrinthes. On serait définitivement lassé de ces scènes de confusion, de ces fatras inextricables. On sentirait le besoin d'établir l'ordre. Ce serait un désir impérieux d'harmonie. Et parmi ces convulsions, il y aurait encore un espace vacant, dans un coin, qu'on ne saurait pas combler. Alors on démonterait l'image, une fois de plus.

On retournerait toutes les pièces du jeu de manière à masquer leur face imprimée. Le verso gris deviendrait visible. On imbriquerait désormais les fragments en tenant compte uniquement de leur morphologie. Les ergots des uns se logeraient dans les encoignures des autres. On fabriquerait un grand tableau uniformément gris. Cette simplicité, ce dépouillement seraient un réconfort. Il y aurait quelque part un espace vide et une pièce en trop qui ne s'ajusterait pas, mais ce ne serait plus une cause de chagrin car la joie d'avoir composé une image apaisée prendrait le dessus. On irait chercher, ensuite, des feutres et des crayons de couleurs. Peut-être aussi de la peinture, si l'on en a sous la main. On voudrait conjurer l'affolement des images surgies précédemment. On colorierait tout en vert, on tracerait des lianes qui passeraient en travers de l'image et qui dépasseraient même sur la table. On peindrait de larges feuilles, des tiges immenses, des plantes farfelues qui s'épanouiraient dans le décor. On sèmerait, avec le pinceau, des graines qui s'éparpilleraient au vent. On barbouillerait de couleur tous les recoins, on comblerait de peinture l'espace laissé disponible par la pièce manquante. On créerait une sorte d'équilibre avec des formes éparses et foisonnantes. La prolifération et l'exubérance donneraient naissance à un nouvel ordre. À une harmonie. Et cela ferait un bien fou.

On se saisirait de la pièce en trop. On la serrerait au creux de la main, très fort. On l'écraserait, le carton se déchirerait. On finirait de l'effriter en le triturant avec l'ongle. Puis on ouvrirait la main devant la bouche. On soufflerait doucement pour que les miettes s'envolent. Ce serait un jeu, comme on disperse au vent les aigrettes des pissenlits. On ferait confiance au hasard pour que chaque grain de poussière trouve sa place. Un peu partout, des choses pousseraient là où elles auraient germé.

Le jeu serait terminé.

Rhinocéros

Céline Maltère

Lorsque leur dieu souffla dans la corne de brume, l'univers éclata. Du trou béant surgirent des bêtes à bosse, des crustacés volants, des anguilles à mille pattes, une faune époustouflante jouée par un paresseux. Les premiers temps, il regarda passer ces créatures. Bâillant dans ses extra-sommeils, il admirait les formes d'une géométrie explosée, son film sans paroles.

Le dromadaire le fit songer à des mathématiques, le léopard à la beauté ; les loutres jetaient au vide des regards tristes, et les sauterelles craquaient dans le *la* du cortège. Il admira l'iguane et la gazelle, les crêtes, les carapaces — il ferait des instruments quand il en aurait le courage : une guitare, des maracas, des clairons et des cuivres dans lesquels se reflèterait la lune, chose à créer sans consistance pour les ombres et mystères. Les crabes pinçaient le ciel replié sur lui-même ; les tarentules sautaient des plis de ses poumons ; les vipères aux yeux jaunes dansaient, loin du péché qu'on leur impute. Il compta : deux et deux font deux, tout était si facile !

Il trouva la force d'expirer encore quelques nuées. La corne de brume se fendit, et la violence du souffle créa les routes et les crevasses, les herbes, les asphyxies, l'éther, l'abîme, les altitudes : des fontaines bouillonnaient, des volcans louchaient sur le monde ; des étincelles sortaient des marécages, et les raz-de-marée mordaient les rivages indociles. Rien ne détruisait rien... Les météores pleuvaient avec cérémonie. Le mal n'existait pas. Leur dieu était contemplatif ; il ne pouvait pas « souffler une troisième fois dans sa trompette », dixit l'évangéliste si prompt à souiller le passé. Il faisait la tortue. Il dormait à l'envers, rêvant dans le désordre à sa création paresseuse.

Mais rien ne se fécondait. Cette procession perpétuelle était ennuyeuse à mourir : les homards crevaient les nuages ; le dodo leur servait de guide ; les ruminants gonflaient leurs pis spectaculaires que personne ne tétait. Le monde marchait à dos de rhinocéros, dans une atmosphère cotonneuse : la paix était sortie du chaos musicien.

Alors leur dieu cracha en l'air. Il ne chassait pas les mouches, mais il voulut former quelque chose d'amusant, « une confusion d'un autre ordre », disait-il en riant. De cette glaire divine sortirent des ailes, puis un

être nu et fier qui portait un calice… Il n'aurait pas fallu en ôter le couvercle ! Un tremblement malveillant, coup de pied de leur dieu, fit tomber ce trésor d'où jaillirent, dans le désordre, l'amour ailé et l'appétit, la luxure, la pudeur, l'envie de plaire, de faire le mal, des bêtes dressées sur deux pattes — et en particulier les femmes, oursins de ce chef-d'œuvre.



par Jean-Paul Verstraeten

La Danse

Fabrice Chêne

Quand elle quitte l'appartement le matin, un œil sur sa montre, chaque fois le miroir de l'ascenseur lui renvoie un visage différent — jeune fille sage à peine maquillée, les cheveux tirés en arrière, ou sauvageonne ébouriffée trébuchant en enfilant ses sandales. Elle ne sait pas lequel est le vrai, peut-être qu'elle ne le saura jamais. Le soir, quand elle rentre, les néons du plafonnier creusent ses traits, cernent ses yeux. Pas d'autre recours que de s'adresser des grimaces à faire peur ; pour s'enlaidir tout à fait.

Au bruit de la clef dans la serrure, Pistil vient à sa rencontre derrière la porte et se frotte à ses jambes. Dans la journée — ça, elle le sait —, il dort sur le fauteuil, enroulé sur lui-même. Ou bien se poste sur le balcon pour surveiller les oiseaux qui zigzaguent dans le ciel blanc avant de venir se poser sur les fils de la ligne à haute tension.

Pas la peine d'allumer les lumières. Il reste encore plusieurs heures de jour. Les meilleures heures.

L'appartement est à elle pour l'été. Ses parents ? En voyage. Son frère ? Il suit un stage quelque part, elle ne sait pas très bien où. De peur de ne pas profiter assez de chacun d'eux, elle se défend de compter les jours : l'été est un long chemin grand ouvert devant elle. Un espace de liberté infini. Un moment délicieux, hors du temps, soustrait à un avenir qui n'existe pas encore.

Délaissant l'ordinateur, elle entrouvre la porte-fenêtre. Dans la salle de bains se déshabille complètement, enfile un vieux peignoir. Pour effacer les odeurs de la cafétéria, elle se nettoie les mains, le visage, longuement ; se masse un peu la nuque. Se fait couler un bain.

Elle met un disque. Pour ça, elle n'a que l'embarras du choix. Il y a beaucoup de disques dans l'appartement. Ceux de son père : Brahms, Wagner. Son frère, lui, écoute surtout de l'électro, quelquefois du rock. Elle aime toutes les musiques. Chacune pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle lui apporte de plaisir, un plaisir unique qu'aucune autre musique ne pourrait lui donner. Chaque musique lui parle un langage que les autres ne connaissent pas. Lui livre un secret que les autres ne partagent pas.

Brahms, le *Quintette pour piano*. Son père l'écoute souvent. Elle laisse la porte de la salle de bains ouverte, éteint la lumière. Son corps détendu, immergé dans l'eau tiède. Elle baisse la tête, ferme les yeux. Respire lentement.

Elle se prépare pour la danse.

Sur sa peau, le plus léger des justaucorps. Ses pieds nus frôlent la moquette du séjour. Dans la journée, elle laisse les stores baissés ; le soir, elle les monte. Les fenêtres donnent sur le jardin arboré de la résidence. Un quartier résidentiel très calme de la banlieue ouest. Pas de vis-à-vis. Seulement quelques voitures garées sur le parking. Quand le jour déclinera, les bornes lumineuses se mettront à luire et les papillons de nuit entameront autour d'elles leur ballet ininterrompu et désordonné.

Elle marche dans l'appartement, passe d'une pièce à l'autre. Jouit de l'espace qui lui appartient, de ce vide qui est à l'image de ses soirées, de son été. Elle sait que dans quelques semaines elle reprendra sa vie, qu'elle retournera à l'université. À ce moment-là, elle aura déjà tourné le dos à ses vingt ans.

Elle retourne mettre un autre disque. Se verse à boire. Écoute. Chaque musique, rapide ou lente, douce ou agressive, a une façon bien à elle de mettre son corps en mouvement. Chacune s'adresse à lui à sa façon, pénètre sous son épiderme, par ses pulsations joue avec les battements de son cœur. L'invite à se glisser dans le tempo.

Elle commence à faire des mouvements d'échauffement au son de la musique latino. Hier, elle a ressenti une petite douleur, peut-être un ligament, elle n'a pas forcé. C'est déjà oublié. Elle étire un à un ses membres. Ses muscles sont un peu noués, crispés après cette journée de travail, il faut les assouplir à nouveau. Des cours de danse de son enfance, c'est ce dont elle se souvient le mieux. Les heures passées à assouplir son corps, le muscler, le rendre plus résistant, plus fort, lui permettre d'accomplir ce dont elle ne l'aurait pas cru capable. Sous sa peau, ses muscles sont toujours là. Avec les années, parce que son corps a changé, est devenu plus féminin, et aussi parce qu'elle ne s'entraînait plus, la graisse les a en partie recouverts, mais ils répondent tout de suite à l'effort. Elle les sent bien vivants, disponibles pour ce qu'elle attend d'eux.

Maintenant, elle est prête. Elle prend encore un autre disque. Elle ne choisit jamais de la musique de ballet, ni une musique trop connue.

Elle aime être surprise, danser sur une musique qu'elle ne connaît pas. Le boîtier du disque de son frère est très coloré. Le nom du groupe est écrit en rouge. Sur la photo, deux garçons et une fille la regardent fixement, comme s'ils lui lançaient un défi. Elle glisse le CD dans le lecteur, entend le bruit qu'il fait au démarrage : comme un glissement ténu, un son étrange et magique, familier et mystérieux.

Presque aussitôt, c'est le rythme qui déferle : un tempo moyen, lancinant, presque trop lent pour danser, avec quelque chose de lascif en lui. La voix de la chanteuse lui plaît, même si c'est une musique facile, qui se veut seulement entraînante et amusante. Son corps se met à bouger tout seul. Le rythme lui fait d'abord faire des mouvements un peu ridicules, parce que c'est trop simple, trop évident. Quand elle danse, elle ne cherche pas à se souvenir de tel ou tel enchaînement qu'elle a appris. Elle préfère ne pas y penser et laisser bouger son corps comme il l'entend. Mais là, elle n'y arrive pas. Rien de plus bête que ce rythme insistant, comme un cœur qui battrait toujours de la même façon, sans jamais accélérer. Elle se trouve vraiment trop maladroite. Alors elle s'arrête et se met à genoux pour écouter. Elle écoute la basse, qu'elle a appris à distinguer des autres instruments. Et tout en haut, dans les aigus, les accords de guitare. Il y a quelque chose de joyeux dans cette musique ; quelque chose de sexuel aussi, de façon peut-être trop ostensible, avec cette voix suave et ce rythme comme une respiration, un halètement.

Elle s'est remise debout et petit à petit son corps accepte de se couler dans le rythme de la musique. Les coups sourds et répétés du morceau suivant sont comme des points de repère auxquels elle s'accroche facilement. C'est au niveau du ventre, des hanches, que prend naissance le mouvement, pour ensuite se propager au reste du corps. Il suffit d'accepter de se laisser prendre, envahir par le rythme. Elle se met à improviser à partir de quelques enchaînements simples, lève les bras, balance les hanches, accentue ses gestes de façon outrancière. Par moments, elle mêle grotesquement à ses déhanchements des poses de danseuse classique. Ébauche, sans les pointes, une arabesque ou une pirouette. Faire semblant, se prendre pour une danseuse : le meilleur moyen de faire corps avec la musique. Plus jeune, il lui est arrivé très souvent d'imiter les danseuses dans les clips, quelquefois avec sa copine Valériane. Baissant la lumière, elles singeaient les gogo girls des boîtes de nuit où elles n'étaient jamais allées. Pistil, dans un coin de la chambre, les suivait des yeux avec son regard fixe, sans expression. Alors qu'elle est tout entière à sa parodie, elle se voit soudain de loin dans le miroir de l'entrée, par la porte du séjour restée ouverte, et c'est comme si c'était une autre qu'elle voyait danser.

Une fille pas très grande, plutôt mince ; un corps anonyme, rayonnant : déjà plus tout à fait elle.

De toute façon, c'est pour s'amuser qu'elle danse, pour se sentir vivre. Pas pour être une vraie danseuse, même si elle a gardé l'habitude du justaucorps. Pas pour l'art. Ce qu'on exigeait d'elle, enfant, dans ses cours de danse, ce travail pour modeler son corps, elle l'acceptait docilement et faisait de son mieux. Ce que l'art demande : la souffrance d'un corps qui travaille à se construire. Mais maintenant, plus besoin de souffrir. Pour elle, c'est très clair. L'art est quelque chose de trop grand, quelque chose qui la dépasse. Elle l'abandonne à d'autres, de plus doués ou de plus travailleurs. Si elle veut danser quand même, c'est simplement pour sentir que son corps existe. Pour ne pas se contenter d'être cette jeune fille discrète, aux gestes mesurés, qui vient tous les jours s'asseoir sur les bancs d'un amphithéâtre et que personne ne remarque parce qu'elle ne fait rien pour cela. C'est pour qu'explose à l'extérieur ce qu'elle ressent, ce qu'elle est, et que personne ne peut voir.

Elle danse sur presque tous les morceaux du disque, en laissant libre cours à sa fantaisie, en variant les styles. Sur une autre musique, elle aurait dansé autrement, ce n'est pas l'important. Elle peut bien faire tout ce qu'elle veut, puisque seul son chat la regarde. Ce qui compte, c'est que cette musique qui sort des enceintes et se répand dans la pièce se trouve mystérieusement en harmonie avec l'énergie qui la traverse. Avec ce besoin de bouger qu'elle sent vibrer dans les tréfonds de son corps, malgré la fatigue de la journée. Même si ce n'est qu'une musique facile, légère comme une bulle de savon, qui ne laisse pas de souvenir une fois le morceau fini. L'important, c'est que son corps ne demande qu'à répondre à cet appel. Qu'à saisir cette occasion qui lui est donnée de se laisser gagner par une douce euphorie, celle de se sentir vivre de façon plus intense, le temps que dure la chanson.

Elle dénoue ses cheveux, toujours en dansant fait le tour de la pièce. Il n'y a personne dehors. Seulement les arbres qui se balancent un peu, à leur rythme à eux, sans cadence. À cause du temps lourd, elle transpire déjà. Essoufflée, elle décide de s'accorder une pause, se dirige vers le couloir qui mène aux chambres. Dans la salle de bains où elle s'est arrêtée pour prendre une serviette, elle se demande qui est cette jeune femme échevelée et transpirante dans le miroir. Elle regarde ce corps tendu, peut-être désirable. Sa poitrine que soulève sa respiration accélérée. Avec ses cheveux en bataille qui retombent sur le justaucorps, elle ne ressemble plus vraiment à une danseuse classique. Ou alors une danseuse classique

un peu louche, vaguement érotique. (Ça pourrait plaire à des garçons, mais elle ne va tout de même pas se prendre en photo…)

Elle change encore de disque, introduit un des CD de techno de son frère. Elle règle le volume assez fort pour que la musique emplisse la pièce, pour que les vibrations rebondissent sur les murs et lui reviennent, l'enveloppent tout entière. De toute façon l'immeuble est presque désert, elle ne peut pas déranger des voisins qui ne sont pas là. Elle s'agenouille devant les enceintes qui sont comme des meubles miniatures dotés d'un fascinant pouvoir. Quand elle était petite, elle aimait toucher avec sa main le plus gros haut-parleur, ou même poser sa joue contre la membrane des basses, et sentir la force des vibrations remonter le long de ses membres, se propager dans tout son corps.

À chaque fois qu'il entend ce genre de musique, Pistil traverse le séjour à fond de train comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Il part se cacher on ne sait où, et ne pointe une oreille avec précaution que bien plus tard, quand il est sûr que tout danger est écarté. Sûrement à cause de la violence de cette musique, à cause de ce *beat* à la fois artificiel et primordial produit par les boîtes à rythme, qui envahit tout l'espace. Quand elle augmente le volume, les battements paraissent monter du sol. Ce que cette musique diffuse, martèle, c'est un message secret et pourtant universel, qui se confond avec l'énergie qui la tient debout et la fait se mouvoir. Quelque chose qui vient de très loin, qui était là dès l'origine, avant même sa naissance, depuis le premier jour où son cœur s'est mis à battre. Une pulsation originelle qui sature l'air ambiant, une force primitive à laquelle rien ne résiste. Comme s'il n'y avait jamais rien eu d'autre. Ceux qui ont inventé cette musique ont percé ce mystère qui a à voir avec la naissance du monde, avec l'émergence de la vie. Ont trouvé en tout cas le moyen de partager ce secret, de propager son écho. Elle écoute la musique avec tout son corps. C'est autour de ce mystère qu'elle danse ; non pas un mystère angoissant, pesant, mais au contraire quelque chose de gai et de léger. Cette musique-là lui insuffle de l'énergie, fait circuler le mouvement de la vie en elle. Danse-t-elle encore ? Elle peut rester sur place, bouger seulement les épaules, les bras, ou onduler du bassin. Pas besoin de s'appliquer, pas même d'ébaucher des mouvements précis. Ici, il n'y a pas de miroir comme dans les salles de danse où tout doit être contrôlé, parfait. Il suffit de laisser cette force qui vient de son ventre inonder le reste de son corps pour se sentir gagnée d'une joie pure. Pour avoir l'impression d'être une danseuse primitive emportée par la transe, une bacchante en relation avec les forces essentielles de l'univers.

Tout à l'heure, avant de quitter la salle de bains, elle a baissé le haut de son justaucorps jusqu'au ventre pour essuyer la transpiration sur son torse. Maintenant que le justaucorps est trempé, elle refait la même chose. Sa poitrine n'a pas vraiment besoin d'être soutenue, et elle pourrait tout aussi bien danser complètement nue puisque personne ne peut la voir. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle préfère danser seule, pour se sentir libre de faire ce qu'elle n'oserait pas faire devant d'autres gens. Ou alors, peut-être qu'elle danse pour un regard qui n'est pas là, un regard absent, qu'elle imagine sans vraiment y penser. Un regard qui la suivrait tout le temps, à qui elle voudrait plaire. Elle ne comprend pas très bien cela, ne peut pas vraiment l'expliquer. Ce besoin d'un regard sur elle, pour qui elle voudrait faire rayonner son corps. Sa beauté. Cela a quelque chose à voir avec ce vide qu'elle sent en elle, au milieu de son corps, un vide immense, inquiétant, qu'aucun homme, elle le pressent, ne pourra jamais combler de façon satisfaisante. C'est bien au-delà de l'impudeur. Comme si ce vide insondable la poussait à s'exposer, à retourner son corps comme un gant et à l'exhiber — à ne plus rien cacher de ce qu'elle est.

À la fin de chaque morceau, elle reprend brièvement conscience de ce qui l'entoure : le jour qui baisse, la sueur sur sa peau, l'essoufflement. Puis quand la musique repart, se remet à battre, enveloppe de nouveau son corps, aussitôt elle oublie tout. C'est pour cela que cette musique a été inventée. Pour laisser derrière soi la réalité, son ennui et ses laideurs. C'est quelque chose de plus puissant que la fatigue et que la solitude, de plus puissant qu'elle-même, qu'elle ne peut comprendre, qui n'a pas de nom. La force de cette musique, c'est qu'elle n'a ni commencement ni fin. Elle ne raconte rien, n'essaye même pas d'exprimer quoi que ce soit. Comme si elle voulait faire disparaître le temps, à force de coups martelés sur son ventre plat, sur ses hanches, sur ses seins, sur tout son corps. Comme un garçon qui lui ferait l'amour très longtemps sans jamais s'arrêter, sans jamais ralentir, en allant tout au fond d'elle à chaque nouvelle seconde qui passe (elle n'en connaît pas qui soit capable de faire ça). En même temps, cette répétition est un peu effrayante. En abolissant les images, les souvenirs, tout ce qui la relie au monde réel, en nettoyant son cerveau de tout ce qui l'encrasse, elle pourrait lui faire oublier qui elle est. Si le son était plus fort, elle aurait peur. D'ailleurs, c'est pour ça qu'elle ne va pas dans les fêtes ni dans les boîtes de nuit où tous les gens, ivres de sons et de danse, recherchent ensemble cet état qu'il est si difficile de nommer. Un état d'excitation extrême, que certains essaient d'atteindre en prenant des produits dangereux. Un état, le même pour tous, qui n'est pas sans rapport avec le plaisir sexuel, sans pourtant s'y limiter. Qui est comme la quête de la plus grande joie, mais aussi celle d'une satiété, d'un épuisement

supérieur. D’une fatigue qui serait la plus grande des fatigues, une fatigue suprême qui confinerait à l’extase.

Quand le disque se termine, elle est couchée sur la moquette, les jambes repliées, un peu écartées. Elle reste allongée un moment, à écouter le silence. Ses membres sont chauds, lourds aussi, à cause du travail musculaire intense. Tout est fini maintenant. Elle écoute sa respiration reprendre un rythme normal. Pistil est venu la rejoindre à pas prudents, comme une ombre silencieuse. Elle sent son pelage contre la peau nue de son ventre, de ses seins, en même temps que le contact de la moquette sous son dos.

Elle fait un détour par les toilettes ; jette le morceau de papier dans la cuvette et tire la chasse. Dans la salle de bains, elle se passe de l’eau sur la figure. Sourit légèrement à son double dans le miroir.

Sa chambre : elle sait qu’elle doit résister à l’envie de s’allonger sur son lit, car sinon elle n’aura pas le courage de se relever et de se préparer à manger. Elle s’habille lentement, enfile un caleçon, des chaussons. Rattache ses cheveux.

Elle pense à l’état dans lequel elle a laissé la cuisine. Repasse d’abord par le séjour pour mettre en sourdine un disque de Beethoven, une sonate pour violon et piano. Une manière de remplir l’espace vide de l’appartement, de conjurer le silence. La musique est douce, rassurante, un peu trop mélancolique. Mais ce n’est pas cette tristesse qu’elle entend : plutôt le velouté du violon, et cette mélodie familière qui est pour elle comme une compagnie.

Tout à l’heure, peut-être, elle tournera le bouton de la télévision. Pour l’instant, elle fait son choix dans le réfrigérateur, dont elle a laissé la porte ouverte pour s’éclairer. Dehors, la nuit est presque tombée. Elle tombe de plus en plus tôt. Dans moins de deux semaines, ses parents reviendront. L’été sera fini.

Les phares d’une voiture viennent de luire à la fenêtre. Elle se sent bien, elle n’est pas inquiète. Elle n’a pas allumé la lumière du séjour, préfère laisser ses yeux s’habituer à l’obscurité. Les bornes lumineuses du jardin feront le reste. Et tout le monde sait que les chats peuvent voir dans le noir.

La gardienne de zoo

Le Golvan

On n'a pas voulu me laisser entrer et je ne peux pas repartir, alors… Quand on n'a rien à fumer pour prétexte au dehors et qu'il faudrait pourtant pousser la porte d'une demi-fuite, reste le perchoir, l'escalier de secours qui donne sur le ciel nocturne, observatoire désaffectif du monde. La ville bruisse à peine, le frais saisit, s'insurge lui aussi. Une nuit comme celle-là, je ne veux pas m'inventer poète, encore moins penseur. Je viens juste buter contre, longtemps. « Regarde là-haut ! », dit encore sa voix, d'où qu'elle vienne. J'obéis par réflexe, le nez en l'air.

Les hommes ne se figurent plus rien dans le fouillis des étoiles, ni animal ni chimère, à peine certains osent-ils encore reconnaître un dragon dans un gros cumulonimbus. Ils font les enfants mais leur enfance ne dépasse pas les nuages. Loin le temps où les étoiles formaient la canopée de ce monde, où le tâtonnement des hommes osait sérieusement prendre appui sur les confins, ses traces de fulgurances inaccessibles déjà éteintes, ou même leur mirage.

Le vent forcit, je casse plus encore ma nuque et je sonde la nuit. Il n'y a là plus rien d'une cosmogonie vivante, le ciel est un jeu de devinettes obsolètes dont on attend de vérifier notre ignorance sur le calque correcteur. On ne le questionne plus mais on l'a mué en questionnaire, à critères fermés. La naïveté prétendue des Anciens rendait pourtant le céleste plus proche ; une boule dans la main, une étincelle et l'analogie faisait que tenaient dans l'étroitesse de ce monde-ci l'astre et l'étoile, l'univers, pas moins. Le fini servait sans feindre la métonymie de l'infini. Quand tu pensais le vaste, le plat d'une main suffisait, malgré le rudiment et l'erreur, malgré le ridicule et la fausseté. Et puis, quand tu pensais la mort, un simple mot, un regard recousaient les liens et mataient le chaos. La mort, les constellations : nous aussi, comme nous embrassions large ces immensités les soirs d'août, pas même symboliquement mais en pesanteur, en conviction. « Rien à foutre de regarder le ciel ! » Je lui répondais comme ça sur la fin, le front contre la vitre. Vue basse de la colère.

Perdue au firmament, mon ignorance moderne capitule et rêvasse sans trop se permettre de rêver sur les dessins des autres. Il y a bien une swastika sous l'Aigle, un idéogramme chinois dans le Dragon, ses initiales à elle, entre Céphée et Polaris, un singe, mais rien de moi ou d'elle n'atteindra plus le ciel. La place est prise, l'espace du signe clos. Notre canopée est un triste plafond de béton lardé de centaines de graffitis

anciens, insignifiants, où je ne me sens pas de me perdre ce soir, la perdre aussi. Ah, oui ! La Grande Ourse ! La casserole des débutants ! Et après… Il se vautre là mon ciel d'absence.

Qui peut encore se vanter de pouvoir tenir la Voie lactée dans sa poche, de ranger le cosmos sur une étagère et de l'y consulter avec ses mains mouillées de l'eau d'ici ou salies de la boue d'ici ? De ses propres larmes ? Une nuit, enfant, je lui avais montré comment je savais tracer l'alphabet dans les étoiles avec mes lettres torves, malhabiles à trouver leur équilibre, le B fautif d'Antarès, un C presque partout où je le voulais, l'impossibilité du E. Elle riait. Vite les poissons et les autres grands animaux des zodiaques avaient dévoré mes premières humanités avant de reprendre leur place millénaire. Mais ce soir-là, j'avais compris et j'avais su entrevoir la trace d'autres tentatives, étrangères à moi car plus anciennes, des mots débris à lire sous ces étoiles en figures rangées, des sortes de reliefs de dévorations célestes. J'étais devenu sans le savoir archéologue d'un livre constellé de douleurs : les pleurs du prisonnier au camp, la rage d'une femme qu'on éventre dans une clairière, la révolte du pendu… Une mère s'éteignant mais que sa propre disparition précède de longtemps, à l'image de combien de ces étoiles ? Elle semblable à elles. Enfant, je ne jouais pas avec les nuages mais j'avais tiré à moi la voûte céleste comme le mauvais registre des jours futurs, que garde en virevoltant sans fin un troupeau de bestioles, parasites livresques. De rage, j'ai tout désappris, les mots se sont disjoints des images et des combinaisons savantes. Ce soir, je suis le leurre éteint de moi-même. Voilà pourquoi je ne pleure pas. Avec des larmes, ils m'auraient sans doute laissé entrer.

Le vent pousse la nuée et la chasse vers l'est, le ciel est nu et expose sans vergogne sa science fanée. Sa voix me presse, m'humilie : « Vas-y ! Dis-le ! Allez ! » D'accord. Aujourd'hui maman est morte, comme ils l'écrivent tous. Moi je lui trouve une place futile entre le Lion et le Serpent, qu'ils s'en repaissent ou qu'ils la veillent. Ma mère s'est couchée à son heure dans la cosmogonie perdue mais toujours vorace, aussi apathique et menaçante qu'une ménagerie. Maman en gardienne de zoo. Je souris.

Je vais attendre encore un peu, suivre la course du troupeau anonyme, laisser rouler un tour de cycle, sans petites roues.

Je n'ai pas besoin d'entrer. Désormais, je ne vois de la nuit qu'un gigantesque linceul criblé de trous par lesquels perce déjà un autre jour.

Désordre

Serge Cazenave-Sarkis

Cette nouvelle a été publiée en 2013 dans le recueil Hirondelle ou martinet ?.

Taisez-vous !

Jusque tard, si le mot « matérialisme » pouvait m'inspirer quelque chose, c'eût été : « réfrigérateur », « cocotte-minute », « aspirateur »… ou bien encore « automobile ». Sans jugement extérieur, nulle honte ne m'aurait étreint… Tout aussi sot, mon entourage le plus proche se serait vu ravi de compléter cette liste pour le moins restrictive… Mais laissons là amis et quincailles d'ici-bas…

Je m'étais donc aventuré à aborder d'une façon toute récréative la lecture de textes relatant la période présocratique, quand je fus saisi par sa modernité ! Et ce qui devait être un court passage dans le monde ardu des lettrés, loin d'être un chemin de croix, se transforma en une riche voie romaine.

Rien ne serait plus comme avant !

J'avais des aptitudes. Ma spiritualité très attachée à mon acné juvénile, aux alentours de mes quinze ans, avait disparu en même temps que lui. Je ne me rappelle pas les avoir regrettés, ni plus tard recherchés. Déjà je laissais aux hommes pieux la fraîcheur de la crypte du Capitole pour me consacrer uniquement, nu sous le soleil, aux suggestives et voluptueuses courbes de son dôme. Amoureux impénitent, sans trop de mal, je trichais avec ce que ma culture avait fait de la vie, me rendant inoffensif en citant Platon sans l'avoir jamais vraiment lu, sinon distraitement… quand Leucippe et sa bande de matérialistes lui firent un méchant croc-en-jambe posthume. Il m'avait fallu attendre plus d'un demi-siècle pour comprendre l'incompréhensible : le Désordre !

Par une formule, je posais ma pensée : « Le désordre est infini, alors que l'ordre s'inscrit dans le temps. Le désordre se compose d'une succession (ou d'un amalgame) d'ordres perçus. »

Nous pouvons appeler « situation » tout évènement possédant un début et une fin. Or, quelle que soit la situation, il est de rigueur de considérer qu'elle est soumise à un ordre. Ou plutôt, qu'il nous est rassurant de penser que — dit de façon familière : « Tout se tient ! » C'est

ainsi, aboutant cette dernière et commune pensée à ma pensée sur l'ordre et le désordre, qu'il me vint l'envie de prouver au monde le contraire !

Prenez deux situations qui n'ont rien à voir entre elles et mêlez-les. Vous obtiendrez quelque chose d'incompréhensible. Au bout de quelque temps, j'en fais le pari, vous ne pourrez pas vous empêcher de façonner, pour folle qu'elle soit, malmenant les séquences, une histoire qui tient la route. C'est-à-dire un évènement possédant un début et une fin.

*

Vingt ans, déjà.

Je me promenais aux hasards des rues. Il pleuvait. Quand l'envie de passer à l'action soudainement me vint. Une envie terrible ! Mais alors, terrible ! Irrépressible ! Pulsionnelle !

Une poubelle. Pourquoi pas une poubelle !

Une poubelle parmi tant d'autres que je choisis sans raison. De façon instinctive.

Sûr de ma bonne fortune, je soulevai son couvercle.

Aucun biffin ne l'avait encore trop chahutée. Sans avoir longtemps à fouiller parmi les sacs de détritus éventrés, je trouvai sur l'un d'eux ce qu'une seconde plus tôt sans le savoir j'étais venu chercher : un pansement taché de sang.

Novice, pas même amateur, et encore moins apprenti tueur, je venais ce jour-là de m'engager sans connaissance aucune, mais avec l'arrogance de la jeunesse que je n'avais pourtant plus, dans une longue carrière de malfaisant.

Je possédais les qualités indispensables pour réussir dans cette aventure. La rapidité, la discrétion et l'opportunisme. La chance aussi… et quelque aisance.

J'avais noté que juste en face du 45 un petit restaurant offrait, outre des menus végétariens (ce qui m'allait parfaitement), une vue bien dégagée sur une bonne largeur de rue.

Tout me souriait, le porche du 47 était grand ouvert. Sans réfléchir j'y pénétrai. Escalier A, escalier B ? Pile, face ? Face — escalier B. Je montai. Une épaisse moquette atténuait le bruit de mes pas. Premier. Deuxième. Parvenu au troisième étage, sans avoir rencontré personne, je trouvai sagement couché sur un paillasson un très joli petit caniche abricot revenu de promenade, que son maître ou sa maîtresse avait laissé là sûrement pour permettre à ses petites pattes de sécher. La porte, munie de multiples serrures et copieusement blindée, à peine entrouverte de l'épaisseur d'une main, laissait filtrer la voix d'une femme qui téléphonait. Près du chien un long parapluie de style anglais finissait de s'égoutter dans

un pavé en verre. Nul doute que je me trouvais en présence d'un élément important de ma future et probable combinaison. Toujours à l'instinct, laissant le pavé de verre, trop lourd, trop barbare, je saisis le parapluie, et, m'en servant comme d'un sabre, avant même que le caniche eut l'idée de penser à grogner, d'un coup, je lui enfonçai profondément le fer du fond de sa gorge jusqu'au bout de ses entrailles. Puis, prenant garde à ne pas me tacher, d'une façon méthodique, avec calme et minutie, je lui ouvris en grand la gueule pour piquer à l'un de ses crocs le sparadrap trouvé quelques minutes plus tôt.

L'affaire était faite.

Fin de l'acte premier.

Je n'eus pas longtemps à attendre l'acte deux.

À peine avais-je poussé la porte du restaurant qu'une femme dans tous ses états sortait du 47 en hurlant. Elle tenait son chien percé de part en part contre son cœur.

Trois policiers en maraude, répondant à ses appels, la rejoignirent aussitôt.

De la table où je me trouvais, légèrement rehaussée par une estrade, je pouvais aisément suivre les évènements sans en perdre un détail.

Pendant qu'un policier faisait vainement son possible pour calmer la pauvre femme, les deux autres s'intéressaient au parapluie engainé dans le cadavre du chien.

Comme je l'espérais, ils ne tardèrent pas à découvrir le pansement.

Le camion chargé du ramassage des ordures passa à cet instant.

Un petit groupe d'une bonne dizaine de curieux encombrait le trottoir. Aussi, afin de pouvoir rentrer ses poubelles tout juste vidées, le gardien du 45, qui n'était encore au courant de rien, ne put s'empêcher de râler en bousculant les badauds qui, sans égard pour son travail, restaient figés et sourds à ses remarques.

Un mouvement de protestation naquit spontanément.

La charge émotionnelle étant à la mesure de leur impuissance, de violents propos lui furent adressés.

« Fallait-il qu'il soit sans cœur pour poursuivre ses activités alors qu'une atrocité avait été commise, à un porche de chez lui ! » Il haussait les épaules. Son travail l'attendait et il y tenait plus que tout. Pas question pour lui de revivre ses cinq années de chômage…

Est-ce le mot « chômage » ? Est-ce le ton douloureux qu'il émit en le prononçant ? Son accent étranger ? Ou son évidente aversion pour les chiens — rapport à leurs crottes et à leur pisse ! « Ah !… les gardiens… c'est un secret pour personne… ils les détestent ! »

Devant cette soudaine montée de haine, et à la vue de sa voisine, pietà d'un genre nouveau, l'homme réalisa, confus, la gravité de la

situation. Mais c'était trop tard. Les policiers avaient repéré sur ses mains abîmées l'entaille que visiblement un sparadrap, LE sparadrap, aurait dû protéger !

Le gardien eut beau donner de multiples explications, aucune n'arriva à convaincre quiconque. Et c'est sous les huées, à deux doigts d'être lynché, qu'il fut emmené manu militari.

*

La providence m'avait souri. Pour un coup d'essai, c'était un coup de maître.

Les brochettes de courgettes rôties et roulées dans la levure de bière me laissent un divin souvenir. On n'oublie jamais ses toutes premières fois !

Cette année-là fut pour moi la plus belle qu'il me fut donné de passer sur cette drôle de planète. Accumulant succès sur succès. Preuve sur preuve… Je dus calmer mon enthousiasme et adopter une attitude modeste, presque absente, pour masquer mon immense bonheur. Je dus également réfréner mon envie de révéler l'importance de ma découverte.

Oui, l'Ordre, les milliards de milliards d'ordres, quels qu'ils soient, sont et seront toujours les infimes séquences de ce que l'on perçoit du Désordre.

Il était encore trop tôt… bien trop tôt ! Si la vanité peut parfois être un moteur, elle peut aussi dans certains cas vous mener tout droit à l'asile… ou aux assises !

Tuer, et même faire souffrir, ne m'était plus indifférent… À la minute où mes victimes allaient passer de vie à trépas, je commençais à éprouver un certain plaisir, comme une sorte d'apaisement. Mais continuons, continuons… Mes sentiments personnels sont sans intérêt.

*

Les ongles… Ah, les ongles !

Pour confondre quelqu'un, c'est fou ce qu'ils peuvent être utiles, les ongles… J'eus à plusieurs reprises l'occasion d'en user.

Je crois me souvenir que c'est sur mon voisin de palier qu'en premier j'avais jeté mon dévolu. Cet homme, dont j'ai oublié le nom, avait l'habitude, avant de rentrer chez lui, de retirer sa casquette et de se recoiffer en se massant vigoureusement le crâne.

Comment résister !

En l'espace d'une semaine, je disposais d'assez d'indices capillaires ramassés devant sa porte pour l'impliquer dans un maximum d'affaires.

Il garait sa voiture, une magnifique Alfa, tout à côté de la mienne. Dans le parking souterrain de la résidence où nous logions.

Sa voiture n'eût pas été si belle, je ne crois pas que l'idée de la lui rayer avec la bicyclette de Paul, le gosse du troisième, me serait passée par la tête. Surtout qu'il était loin d'être antipathique. Avenant, belle situation, grand, type scandinave, discret, très aimable et toujours plein d'attentions pour sa femme et ses deux petites filles… Il était la personne que tout le monde rêverait d'avoir pour voisin ! Et pourtant…

Un cheveu, un seul de ses cheveux, comme un fil d'or glissé sous l'ongle du petit Paul, parti à la boulangerie et jamais revenu — que l'on découvrit seulement le lendemain matin, caché sous un tas de journaux dans la chaufferie, étranglé, malmené et défiguré à la croûte de pain frais —, suffit à le faire condamner pour longtemps.

Colère — indignation — dégoût. « Pour une voiture ! Non ? » « Se pourrait-il qu'il soit plus monstrueux encore ? Tant d'enfants vivant dans ce quartier… Et le square ! Vous y avez pensé ? Si près de chez nous, si près de chez lui ! Si proche ! Hein ? Vous l'imaginez, caché derrière les arbres… invisible, choisissant, pervers, sa prochaine victime… Non mais vous l'imaginez ? Vous l'imaginez ? »

Est-ce mes commentaires faussement apeurés, relayés par l'exhortation des jeunes mamans de la résidence à chercher, et chercher encore, qui poussèrent les enquêteurs à mener leurs recherches jusqu'au square… pour y découvrir — preuves accablantes —, sur les troncs des deux grands chênes, pris dans leur écorce rugueuse, à hauteur de tête, dans le champ de vision de la balançoire et du bac à sable, cette importante quantité de ce même cheveu blond trouvé plus tôt sous l'ongle de notre innocente victime ?

Le soir même, après avoir répertorié dans mon journal sous le numéro 14 ce dernier succès — cette preuve, encore, que l'on peut faire de tout avec n'importe quoi —, je l'avais déjà oublié. Il n'était pas dans mes intentions de me faire des souvenirs. Mon but était ailleurs. Sachez cependant que je renouvelai systématiquement l'expérience — dans d'autres lieux, pour ne pas éveiller de soupçons. Mes preuves sont irréfutables parce que ma méthode est rigoureusement scientifique. On retrouvera les mêmes éléments aux numéros 18 et 36.

Glisser de la peau sous les ongles, c'est très bien aussi (numéros 24, 25, 26, 40). Le sperme, trouvé dans de vieux préservatifs abandonnés, même sec, c'est mieux encore (de 30 à 35, et de 40 à 57.) Très efficace ! Et quelles histoires tout aussi logiques, croustillantes et folles on peut inventer avec…

Comme souvent il m'aurait plu d'en rire, si seulement la nature ne m'avait pas fait si grave.

Un début et une fin. Nous pensons comme on touille une mixture dans un tube à essai. C'est lamentable ! Je le clame : l'Univers n'a ni début ni fin ! L'Univers est un immense foutoir ! Et jamais l'Homme dans sa sotte prétention n'acceptera cette réalité.

« Rien n'est défini. L'ordre existe uniquement dans l'instant de sa perception ! » Comme j'aimerai pouvoir le répéter à l'infini… si seulement j'en avais encore la force. Allant jusqu'à sacrifier ma femme et mon fils, si cette possibilité m'était à nouveau offerte !

Oh ! Taisez-vous ! Il ne sert à rien de vous plaindre… et de crier encore moins… Ici, personne ne vous entend. J'ai muré le sous-sol. J'ai falsifié nos identités. Vos vies comme vos morts ne m'intéressent plus. Je ne sais même plus pourquoi je vous ai choisis. Sans doute pour rien, comme le reste… sans a priori. Par hasard.

Nous allons tous crever là — comme des rats. Vous, dans vos cages, moi, au bas de cet escalier en pierre. Vous, dans vos merdes, sur vos litières pourries, moi, la gueule dans la poussière et le salpêtre…

Le seul et dernier plaisir qu'il me reste, c'est d'imaginer ce qu'ils vont imaginer pour justifier le caractère rationnel de leur découverte, quand ils nous retrouveront… s'ils nous retrouvent un jour…

Quelles incohérences, parmi tant d'autres, sauront les satisfaire ?

Non, je vous en prie, taisez-vous ! Taisez-vous… Je suis fatigué…

Je suis… si fatigué.

Panthéon

Ariel Weil

J'ai été élève du Lycée Henri IV avant de m'en faire virer comme cancre. Plus tard, j'ai échoué trois fois à l'examen de première année de la faculté de droit de Paris I, malgré deux étés flingués par les révisions dans la chaleur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Un peu plus tard encore, je me suis marié à la mairie du Ve arrondissement, puis à l'église Saint-Étienne-du-Mont. J'ai divorcé moins d'un an plus tard, dans des circonstances pitoyables. Bref, autant dire que je ne porte pas la Place du Panthéon dans mon cœur.

À vrai dire, ce que j'exècre, surtout, c'est le monument pompeux et austère qui y occupe une place aussi sinistre que celle qu'il surplombe, au sommet de la rue Soufflot. Place des Grands Hommes, quel lieu accablant pour les petits comme moi. Élève médiocre d'un lycée d'élite, combien de fois ai-je longé l'interminable mur de pierre médiéval de la rue Clovis, l'âme rongée par l'angoisse et la mélancolie ?

Le nom de la rue et le hiératisme de ses pierres, qui évoquent les premiers rois francs et les cours d'histoire de l'école primaire, semblaient me murmurer : « On en a désespéré des plus coriaces et des plus méritants ». Et devant la froideur des pierres millénaires, j'entrevoyais les générations de moines miséreux puis de pauvres boursiers, provinciaux égarés et pupilles de la nation, qui avaient comme moi songé à mourir, face à la noirceur de leur destin et l'indifférence funeste des lieux.

Ce chemin de croix, il me glace le sang aujourd'hui encore quand j'emprunte en voiture ce passage étroit entre l'ancien monastère devenu lycée et la face arrière du Panthéon. Il m'est souvent arrivé de passer au feu orange pour éviter de me retrouver immobilisé dans ce couloir de la mort. J'ai même failli y laisser la peau en emboutissant l'autobus 84 dont jadis le terminus constituait le seul accident de cette longue traversée déserte. D'ailleurs même le trajet du bus a fini par être dévié et l'arrêt supprimé tant il était sinistre et délaissé.

Je dis « couloir de la mort » car il paraît comme un caveau lugubre, pris en tenaille entre les deux murs aveugles, vétustes et pourtant insensibles au passage du temps, du monastère et du monument. Jamais ne semblent y régner que silence, peur et désolation. Dans ce tombeau de pierre, aucune lumière ne passe. Aucun badaud non plus, comme si l'endroit était maudit, et que nul ne l'ignorait.

Seul le vent glacé de l'hiver trouve à s'engouffrer dans ce corridor de pierre. Engoncé dans les manteaux les plus épais, que de fois n'ai-je pu

retenir une larme sous la morsure du froid ? Nulle part à Paris la désolation du décor et la rudesse du climat n'épousent-elles aussi parfaitement la détresse du passant pressé qui s'y égare.

Aujourd'hui, je sais ne plus emprunter ce chemin maudit. Quand d'aventure je dois rejoindre ou passer la Seine depuis le pied de la rue Mouffetard, je prends bien soin d'emprunter la rue Descartes. Mais, le plus souvent, c'est le quartier tout entier que j'évite tant l'ombre écrasante du monument aux morts m'oppresse le cœur.

*

Si l'arrière du Panthéon est le plus sinistre, ses côtés eux aussi m'ont toujours fendu l'âme. À gauche comme à droite, une muraille aveugle et disproportionnée surplombe une aire déserte où seul un parking a trouvé asile. Le passant qui emprunte le trottoir opposé, en rasant le mur des immeubles de la place, n'y aperçoit que des rangées de voitures anonymes et surannées. Elles sont de celles que l'on n'utilise qu'une fois l'an, comme on visite les morts ensevelis dans la crypte de l'église monstrueuse.

Dans l'immensité de ces façades, si mal conçues qu'on dut en murer les fenêtres sitôt l'édifice achevé, pas une seule trouée. À leur pied, pas un souffle de vie. Rien n'y pousse, pas même les mauvaises herbes. Jadis, j'ai écrit au maire de l'arrondissement — en prison à présent — pour suggérer qu'on y plante une rangée d'arbres. Mêmes les saules les plus larmoyants, ou les plus mélancoliques des marronniers parisiens, auraient déridé la perspective. Dans la lettre de réponse qu'un fonctionnaire zélé m'avait tout de même adressée, il était question d'objections diverses, dont l'égalité des citoyens face au service public (j'avais proposé de payer pour les plants). Mille autres solutions seraient pourtant préférables à ces épouvantables murs de la honte, nus comme des culs rouges de singes.

Un jour à Rome, à la terrasse d'un café sur la *piazza della Rotonda*, j'ai soudain eu l'illumination. Ici, tout contrastait avec l'abominable monument funéraire du Ve arrondissement. Je buvais mon café — du reste excellent — de plain-pied avec l'antre ouverte de l'accueillante ruine, mi-préau, mi-place couverte. Là, point de marches ni de fortifications. Point de hauteur monumentale ni de fermetures meurtrières. Du café, je contemplais les peintures de l'unique galerie d'*il Pantheon*, comme depuis l'intérieur on contemple le ciel à travers le cercle découpé dans le dôme. Autour du café, à même la place et sur ses côtés, foisonnaient échoppes, commerces de toutes sortes et autres trafics à visage humain égayant les pierres millénaires.

*

De retour à Paris, reconnaissant à la patrie italienne, je décidai qu'il fallait aérer le monument aux grands hommes. Je voulais y découper une fenêtre, persuadé qu'une fois traversé par la lumière le mausolée ressusciterait, et avec lui ses morts illustres, et qu'alors le quartier tout entier s'éveillerait de sa torpeur malsaine. J'avais sollicité quelques architectes de ma connaissance. Ils s'invectivèrent dès le premier rendez-vous. Chacun prétendait que les plans de l'autre ne pouvaient aboutir qu'à l'effondrement de l'édifice funéraire. Eh bien, me disais-je en mon for intérieur, pourquoi pas ? C'est ainsi qu'allait s'enclencher l'engrenage aux conséquences inexorables que vous connaissez bien.

Si j'avais pu consulter des architectes, c'est que, par une curieuse réminiscence, je m'étais soudain souvenu de l'un des camarades d'infortune de mes années d'études, de sinistre mémoire. Lucien Hanoteau, bien qu'il le niât à présent, avait choisi la fac d'architecture parce qu'il n'avait été accepté nulle part ailleurs. À l'époque, il se serait plutôt vu ingénieur. Mais il aurait fallu pour cela maîtriser les mathématiques, et surtout travailler. Trente ans plus tard, il n'avait pas changé. Je ne parvins pas à obtenir la référence d'un seul de ses ouvrages. Mais les temps étaient durs, les œuvres collectives et les concours truqués.

Étrangement, Lucien avait conservé un ou deux camarades de nos années d'études et de désespoir. Nous ne tardâmes pas à nous revoir régulièrement. Dans une fascination morbide pour notre passé affligeant, nous nous retrouvions sur les lieux même où, jadis, nous trompions nos angoisses dans l'oisiveté et le vin. Au Piano Vache, dont l'obscurité semblait autrefois nous protéger de la vilenie du monde extérieur, nous commandions les mêmes bières et les mêmes sandwichs à la charcuterie et aux cornichons que naguère.

Dans cette bande de réprouvés, un seul semblait détonner. Non qu'il fût plus malin que les autres, ou moins velléitaire. Mais, contrairement à eux, il avait connu une sorte d'éphémère renommée : son nom — mal orthographié — avait été cité dans l'article d'un journal de province. Le projet pour lequel il avait été mentionné quelques années auparavant n'avait toujours pas été mis en chantier. Mais notre camarade se tenait prêt, n'acceptant aucun des autres engagements que, selon lui, on lui proposait régulièrement. Il ne consentit à s'investir dans notre projet que sous la clause expresse qu'il pourrait s'en dégager aussitôt qu'on l'appellerait à de plus grandes missions.

*

Les dessins furent vite prêts. Mais nous perdîmes des mois à débattre des modalités d'exécution. Le principe fut posé d'une opération

commando, inspirée d'un artiste est-berlinois dont l'un d'entre nous se souvenait vaguement. Éclairés par nos expériences infructueuses avec les pouvoirs publics, nous avions exclu toute procédure administrative. Une équipe installerait le matériel et tracerait le contour des fenêtres, tandis que l'autre ferait le guet, intervenant au dernier moment pour le défonçage, dont le vacarme ne manquerait pas d'attirer la police postée non loin de là. Afin de ne pas susciter la méfiance, nous nous enfermerions à l'intérieur de la crypte, après y avoir dissimulé les outils que nous y aurions introduits progressivement. Ainsi, symboliquement, nous ouvririons le monument de l'intérieur.

Bien sûr, rien ne s'était déroulé comme prévu. Les branques que nous étions n'avaient plus l'habitude — l'avions-nous jamais eue ? — de mener à bien un projet d'une telle envergure. Nous n'étions qu'à peine parvenus à ébranler la façade de l'édifice, y laissant néanmoins une immense zébrure rouge qu'on peut encore voir. En revanche, les enchevêtrements de bois pourri sur lesquels reposait le monument avaient cédé sous le choc causé par la déflagration.

Vous connaissez la suite, il y a eu des reportages. L'un d'entre eux a même remporté un prix, bien que truffé d'inexactitudes. Bref, nous avions échoué à percer la moindre fenêtre. Presque tous mes camarades furent pris. Mais c'est bien grâce à nous que les hordes de touristes qui visitaient Paris rendirent un moment inaccessible les abords d'un Panthéon, par tous autrefois délaissé. Les visiteurs et les journalistes empressés lui redonnèrent ainsi un peu de vie, en japonais et en suédois. Ce fut bref, hélas, car un cordon sanitaire empêche maintenant toute circulation à proximité du monument, à cause, dit-on, du danger d'éboulement.

Avec l'affaissement des catacombes, les squelettes des morts inconnus sont désormais mélangés aux ossuaires des grands hommes. Tout de même, à l'extérieur, le Panthéon parait beaucoup plus avenant, ainsi rabaissé de douze mètres. Par une inversion symbolique du rapport de force, il faut dorénavant descendre les degrés d'une petite échelle pour y pénétrer. Ce que je préfère, c'est l'angle menaçant avec lequel il penche sur la gauche, vers la rue Cujas. Effacée, la navrante symétrie de la place mortifère. La torsion spectaculaire, qui déplace en masse les badauds, achève de rendre au Panthéon son identité touchante de monument raté dès l'origine, celle qui rend les pierres si attirantes.

Ce n'est toujours pas Rome, hélas, mais c'est déjà Pise.



Paysage de saison 09/10

par Clémentine Carsberg

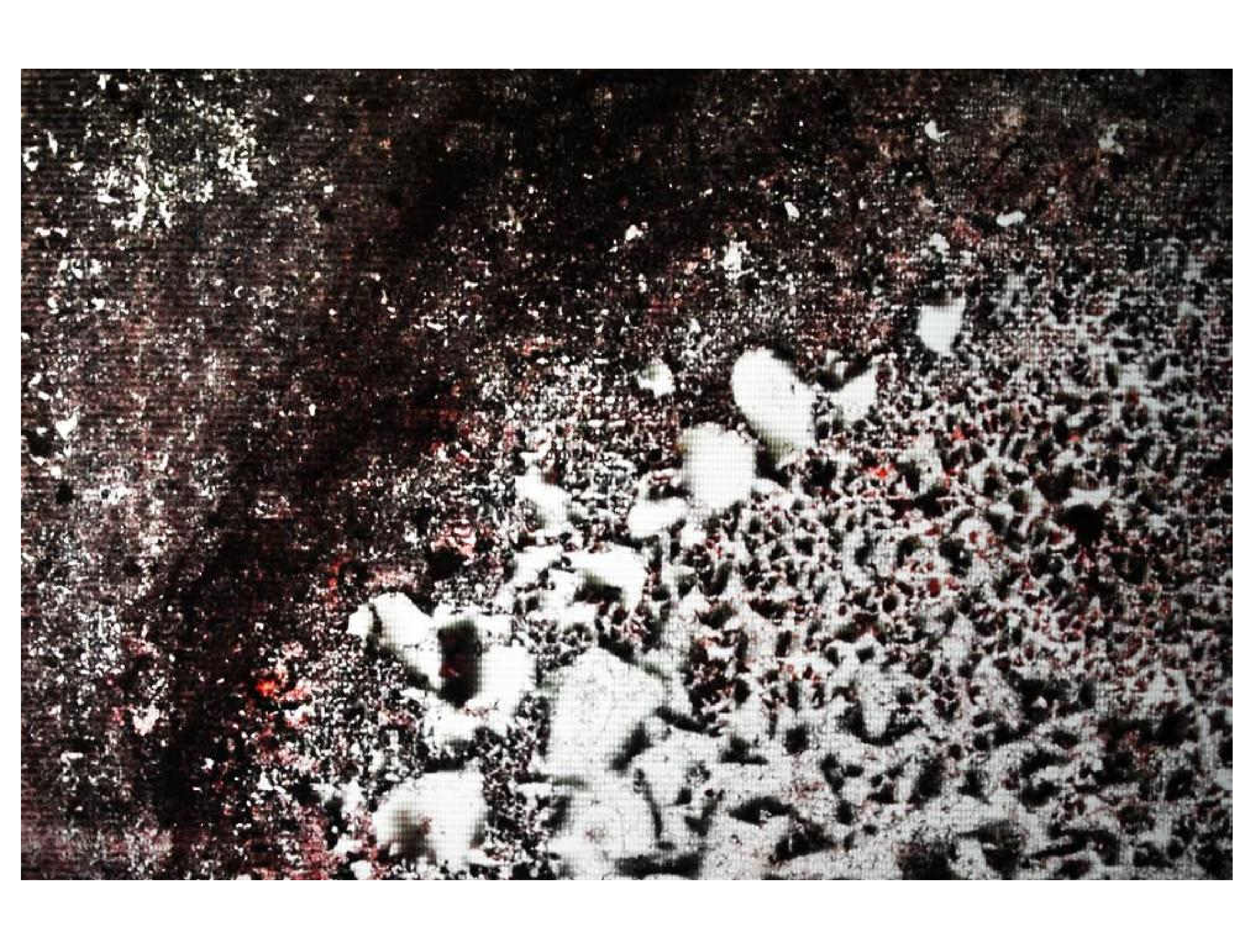
papier contrecollé sur Dibond, 91 x 68 x 5 cm, ©jcLett, 2015

Réalisé dans le cadre d'une résidence de recherche au 3 bis f, lieu d'arts contemporains, Aix-en-Provence.



Le chaos de l'arène

par 1122



Fragment du chaos

par Harry Szpilmann

Le cycle d'Ambre de Roger Zelazny

Richard Maurel

« C'est qu'il faut un chaos à qui veut faire un monde. »
Victor Hugo, *Odes et Ballades* (1826)

En littérature, qu'elle soit générale ou fantastique, l'ordre et le chaos ont souvent été les deux pôles de l'espace fictionnel. Roger Zelazny (1937-1995), auteur américain spécialiste de ce que l'on appelle aujourd'hui, étrangement, les « littératures de l'imaginaire » (en existe-t-il d'autres ?), en a fait le ressort principal de son cycle le plus célèbre. Ce cycle, célèbre en son temps et un peu tombé dans l'oubli aujourd'hui, appelé le *cycle d'Ambre*, s'étale sur une dizaine de romans. Il se divise lui-même en deux cycles qui sont chacun structurés par un narrateur homodiégétique différent. Les cinq premiers romans constituent le cycle de Corwin (c'est le nom du protagoniste narrateur) et les cinq autres forment celui de Merlin, son fils, ainsi nommé parce qu'il est une sorte de sorcier.

Corwin est le champion de l'Ordre, dont le royaume porte le nom « d'Ambre », et mènera le combat contre les « Cours du Chaos ». Merlin a été élevé dans ces *Cours*, utilise la « magie du Chaos » mais possède en lui la force de l'Ordre. Corwin a déjà disparu au début du sixième roman sans que l'on sache ce qui lui est arrivé. Est-il vivant ou mort, va-t-il revenir ? Son fils Merlin le recherche vaguement mais il a des problèmes de survie immédiat qui occupent toutes ses pensées et le détournent de ce but. Voilà pour l'argument. L'histoire a finalement une importance relative.

Les deux pôles de la réalité, Ordre et Chaos, sont représentés sous la forme de deux labyrinthes : celui de l'Ordre s'appelle la « Marelle » (« Pattern » en v.o.) et celui du Chaos « Logrus ».

Or le labyrinthe est, depuis que l'homme se raconte des histoires, le symbole du chemin de la vie, de l'initiation, et nous renvoie à nos propres tensions intérieures entre… ordre et chaos. Dans le mythe célèbre du Minotaure, ce monstre enragé produit de l'union contre-nature entre Pasiphaé, l'épouse de Minos, envoûtée par un Poséidon vengeur, et un taureau, est finalement emprisonné dans un labyrinthe conçu par l'architecte et mathématicien Dédale (dont le nom signifie en grec « artiste » ou « astucieux »). La création d'un esprit rationnel ordonnant géométriquement le monde permet d'enfermer un taureau furieux,

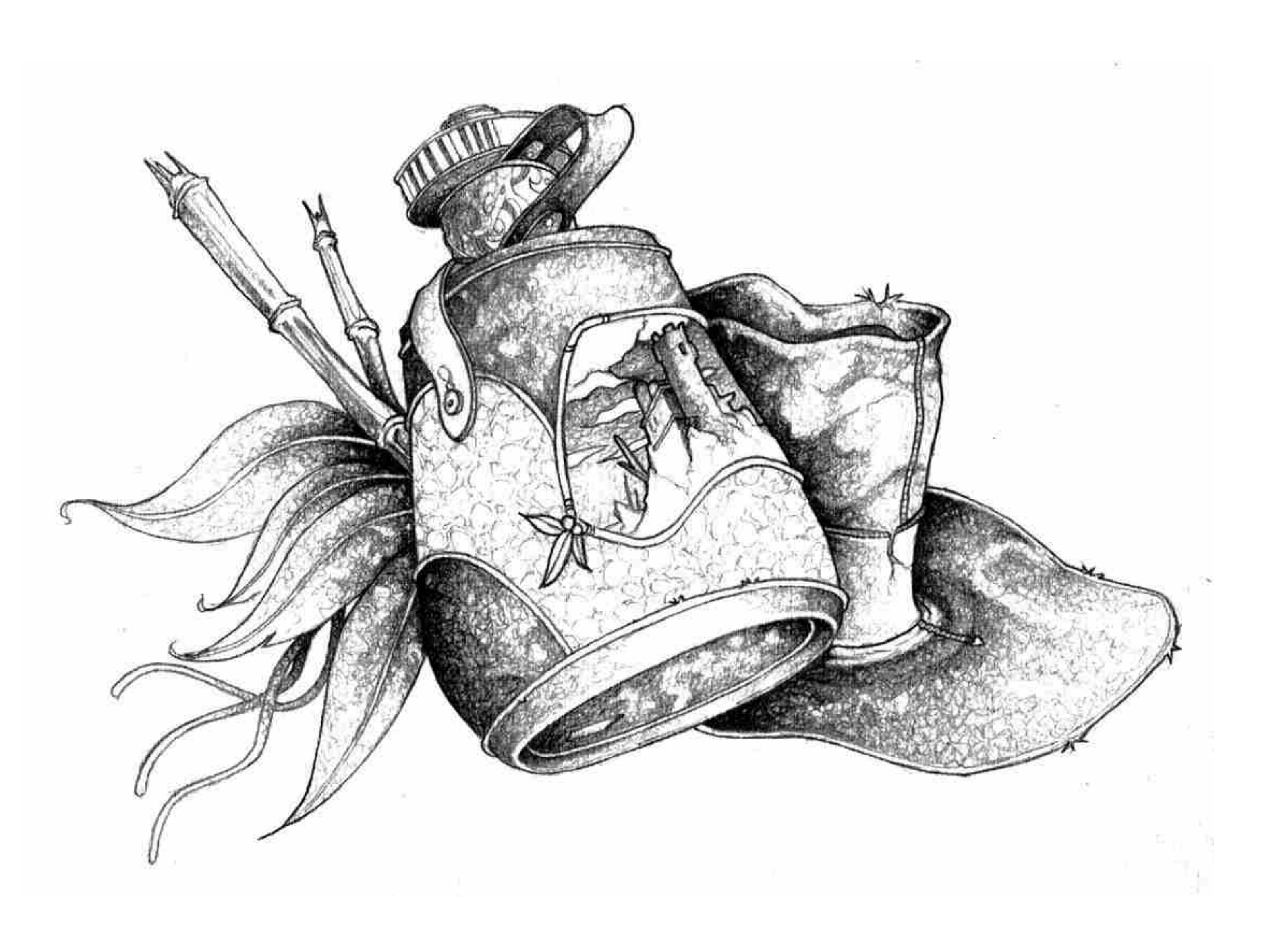
symbole du chaos émotionnel qui réside en chacun de nous. Mais ce chaos exige toutefois son dû pour pouvoir rester enfermé, puisque tous les neuf ans Égée, le roi d'Athènes, devra lui fournir sept garçons et sept filles dont il se nourrira. Le chaos est donc contenu dans le labyrinthe de l'ordre mais menace sans cesse de s'en émanciper, tout comme les « Cours du Chaos » de Zelazny tentent, vainement, de s'affranchir de la présence d'Ambre pour retrouver un état initial de l'univers, le chaos total, vision poétique d'un Big Bang perpétuel. Nous connaissons la suite du mythe : Thésée, fils d'Égée, parvient à tuer Astérion (le Minotaure) grâce au fil d'Ariane, elle-même fille de Minos et Pasiphaé. Ce fil, c'est bien entendu celui de l'amour, une puissance qui peut aussi bien être au service de l'ordre que du chaos. Minos, furieux à son tour, punit alors le concepteur du labyrinthe qui avait tout prévu sauf l'amour, toujours délicat à mettre en équation. Il enferme Dédale et Icare, le père et le fils, dans le labyrinthe. Nous savons ce qu'il en advint : ne pouvant se libérer par la voie terrestre, Dédale concevra un moyen d'évasion original et promis à une grande postérité en empruntant la voie des airs. Les Cieux, domaine des Dieux et de la transcendance, sont cependant des contrées inhospitalières pour le *vulgus pecum*, fût-il grec. Il convient de faire profil bas et d'adopter un plan de vol modeste et raisonnable, en un mot : ordonné. Mais ce chauffard du ciel porte en lui les stigmates du chaos. Malgré les avertissements du père, Icare voudra aller toujours plus loin vers la lumière, symbolisant le désir d'émancipation de l'homme vis-à-vis de ses aînés. Il fera ainsi preuve d'hybris — d'« outrecuidance », comme on disait aux siècles derniers. « Cuider » est un vieux terme qui signifie à la fois croire et tromper ; n'est-ce pas la caractéristique fondamentale du chaos de n'être jamais ce qu'il paraît et de s'offrir à nos regards sous des apparences trompeuses ? Dédale choisit, en bon architecte, la « voie du milieu », ni trop haut, ni trop bas, ni ordre stérile, ni chaos incontrôlable. Cette histoire d'ordre et de chaos, de père et de fils, est trop proche de celle de Zelazny pour s'interdire de penser qu'il n'y a pas eu là, sinon réécriture du mythe, du moins une inspiration puissante. Dans le premier volume de la saga, le héros Corwin est emprisonné dans un cachot, aveugle — son frère Éric lui a crevé les yeux —, et s'en échappera grâce à l'aide de son grand-père (comme il l'apprendra plus tard) Dworkin, qui trace sur les murs de sa cellule un « atout », dont la puissance repose sur la Marelle qui est, on l'a vu, un labyrinthe aux propriétés particulières. Réécriture donc, non pas servile, mais réinvention dont l'auteur est coutumier puisque tous ses livres portent l'empreinte de mythologies anciennes au point que certains de ses détracteurs l'auraient déclaré atteint de « mytholâtrie » aiguë. Le malade se portait mieux que la plupart de ses contempteurs — littérairement, du moins.

Dans le cas du *cycle d'Ambre,* la lutte entre l'Ordre et le Chaos — la majuscule nous révèle qu'il s'agit de puissances universelles et douées de conscience — prend les chemins sinueux de celle, plus œdipienne, du fils révolté contre le père, un père étrangement absent (Zelazny a perdu le sien brutalement, à l'âge de vingt-cinq ans). Corwin au début du cycle a perdu la mémoire — un thème récurrent dans l'œuvre de cet écrivain — et la Marelle, symbole de l'Ordre, lui permettra de restaurer ses souvenirs et d'échapper ainsi au chaos d'une vie d'amnésique. Il reprend alors sa place dans un jeu complexe de luttes politiques engendrées par la disparition du Père de la loi, celui de Corwin et de tous ses frères et sœurs rivaux, Obéron, gardien de l'Ordre et lui-même fils du Père fondateur, créateur d'Ambre et sa Marelle, Dworkin. Quant à sa mère, c'est une autre histoire… Corwin retrouvera son père qui mourra à la fin du premier cycle afin de restaurer l'Ordre face au Chaos. Il faut toujours que l'ordre ancien périsse pour que le nouveau apparaisse. La lutte éternelle des pères et des fils n'est-elle pas, d'une certaine façon, celle d'un ordre établi contesté par le chaos des choses qui veulent naître et qui deviendront, bien plus tard, le nouvel ordre à renverser ?

Le deuxième cycle zelaznien met en scène Merlin, le fils de Corwin, champion de l'Ordre et du Chaos. Les choses se compliquent, l'oxymore, toujours délicate à manier, brouille les pistes. C'est l'œuvre elle-même qui finira peut-être par sombrer dans un véritable chaos narratif au fil des épisodes. Mais toujours à la manière inimitable de Zelazny, avec une indifférence de moins en moins feinte au dénouement et parfois aux événements eux-mêmes et une attention toute particulière aux ressorts psychologiques et aux décors, bref à ce que l'on pourrait appeler *l'arrière-plan narratif*. Merlin finira par retrouver son père, évaporé sans raison au début de la deuxième saga, mais au prix de péripéties frôlant parfois le grotesque. Qu'importe, l'ensemble se tient cependant pour qui n'est pas trop regardant, et nous offre une vision assez personnelle de la bataille éternelle entre l'ordre et le chaos. On pourra se contenter avec profit du premier cycle pour les plus exigeants. L'univers créé par Zelazny est peuplé « d'ombres » qui ne sont que les reflets des deux puissances primordiales, la Marelle d'Ambre et le Logrus des Cours du Chaos. Ces ombres constituent tous les mondes que contient cet univers fluctuant, notre planète Terre n'en étant qu'une parmi tant d'autres. Cette conception platonicienne du monde, se référant au Mythe de la caverne, place notre réalité en tension entre le chaos infiniment changeant et l'ordre immuablement stable, *mutatis mutandis*.

Le cycle d'Ambre, Roger Zelazny, Folio SF, 10 tomes.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l’histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue *L’Ampoule*, flairant le bon coup, mandate l’aventurier de l’extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l’écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

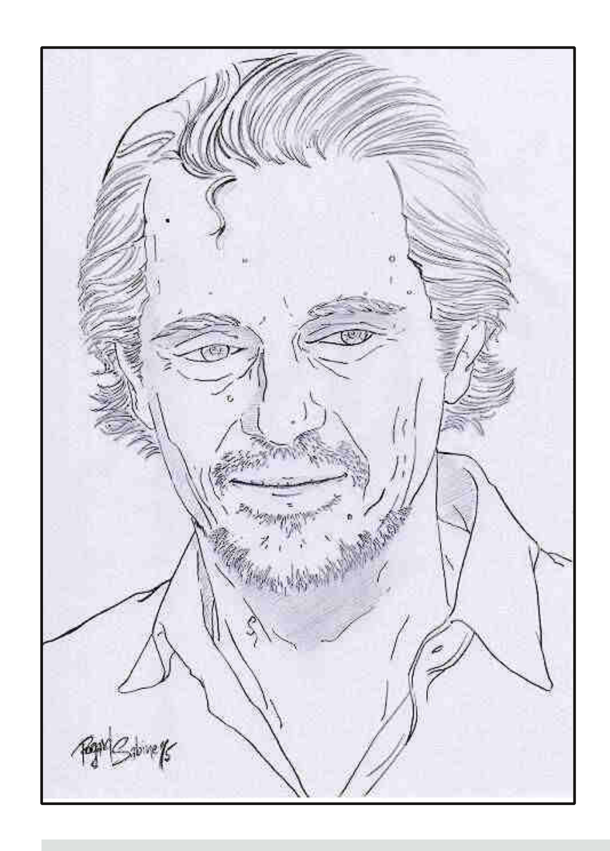
Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue *L’Ampoule* !

D’après une idée de Georgie de Saint-Maur

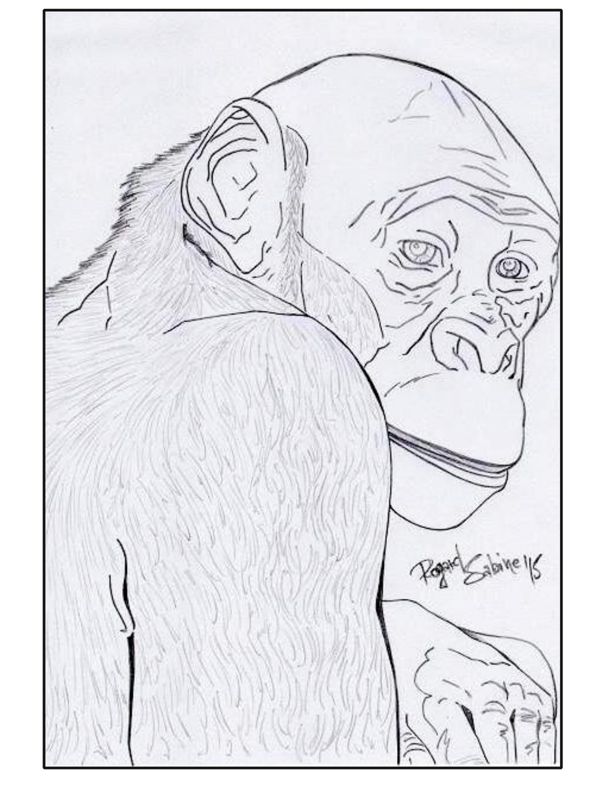
Illustration-titre par Marray

Présentation des personnages



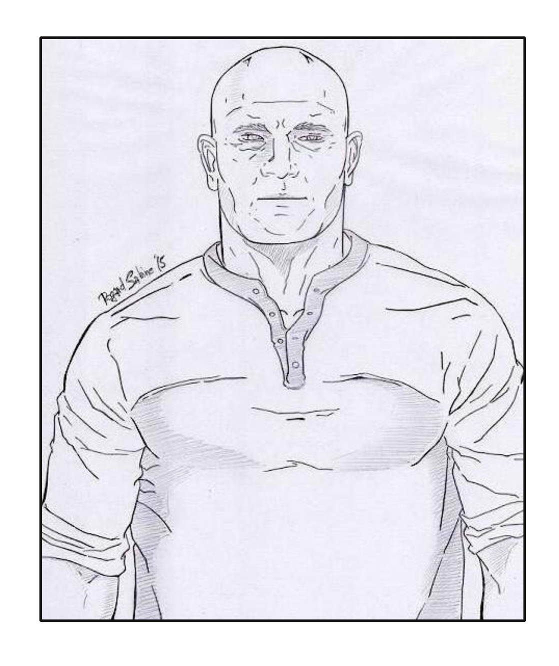
Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie, appelée aussi *humanité* ou *homophilie*, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.



Paul Lugowski

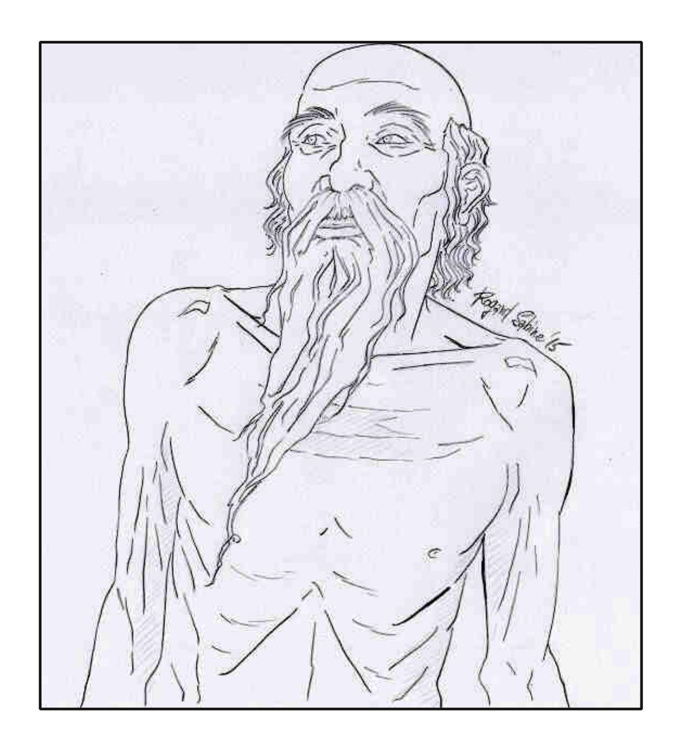
Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».



Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

Illustrations par Sabine Rogard

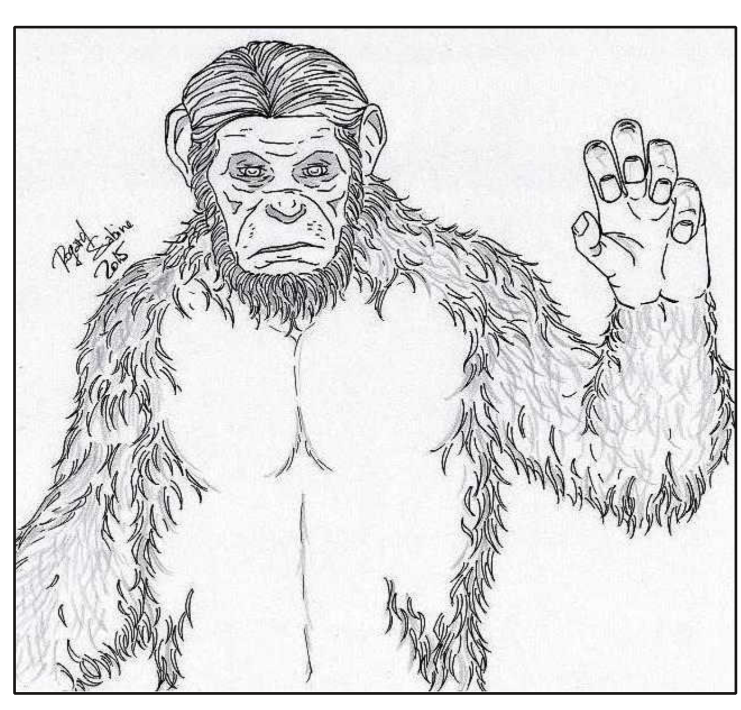


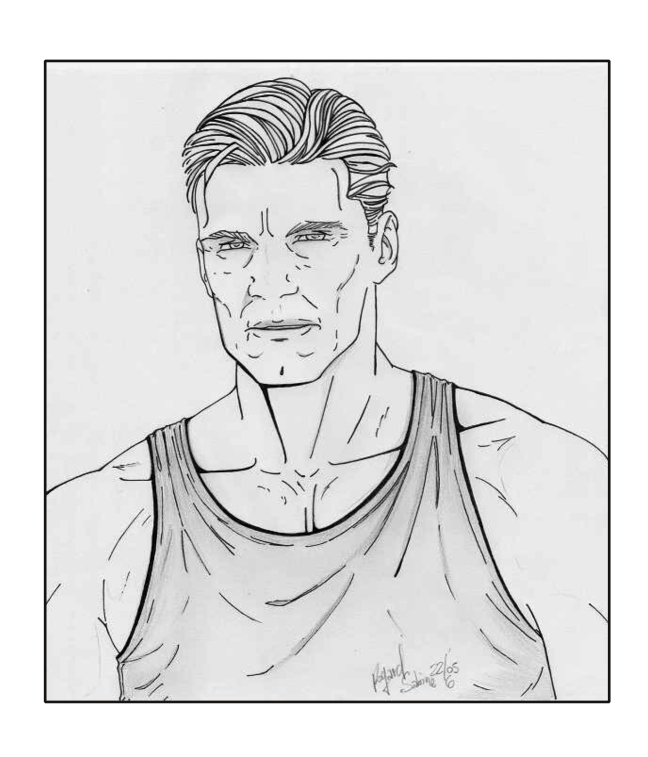
Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est tombé amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelées aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.

Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.





Le commandant Martial Paciflic

Entré dans l'armée continentale à seize ans après avoir vu le film *Rambo*. Paciflic est un soldat d'élite qui divise le monde en deux groupes : les durs à cuire et les lopettes. En soldat authentique, il ne vit que pour tuer. Lors d'un combat épique contre les singes de Hurlefou, il perd sa machette fétiche. Alors il crie vengeance.

Illustrations par Sabine Rogard

Le nouvel homo



écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

Les Collines de Hurlefou

Le peuple chimpanzé a considérablement développé son intelligence grâce au langage des signes enseigné par Michel Albin. Marc, roi des chimpanzés et père de la princesse Bella, a fait main basse sur Hurlefou. Les humains du Continent ont tenté de reconquérir l'île des singes, mais leur banqueroute étatique les a stoppés net. Les rares humains survivants de Hurlefou sont dans une situation précaire. Très précaire.

Sur le Continent règne le chaos. Hurlefou, l'ennemi héréditaire depuis quelques semaines, est mis entre parenthèses. Les chimpanzés, pourtant classés ennemis de l'humanité continentale numéros deux (derrière la secte des Religieux Rebelles), sont oubliés. Les gens ont d'autres singes à fouetter ! Le peuple s'occupe en émeutes sociales éreintantes pour protester contre la faillite de l'État, plus du tout providence, quel déchirement ! Le gouvernement s'occupe à réprimer les émeutes pour rétablir l'ordre et surtout conserver le pouvoir, démocratique toujours ! Même les Religieux Rebelles, hier encore stars maléfiques, sont dépassés : le peuple s'insurge plus qu'eux. Sur l'île de Hurlefou en revanche règne l'ordre. La victoire militaire a renforcé le pouvoir du roi Marc. Le suzerain agite l'épouvantail d'un débarquement guerrier pour faire régner la terreur. Ce sont des mesures d'exception temporaires, clame-t-il. Douloureuses mais nécessaires. Michel Albin et Victor Morand ne sont plus seulement esclaves. Ils sont détenus en isolement dans une grotte. Et ce en dépit des services rendus, puisqu'ils ont repoussé l'attaque continentale (cf. l'épisode épique précédent). Ou peut-être justement parce qu'ils risquent de faire de l'ombre au monarque. En chef avisé, Marc purge les rivaux potentiels. Les bananes qu'on leur donne sont imbibées d'huile de ricin (une manœuvre politique empruntée à l'humanité politique).

Comme elle est loin, l'insouciance animale du peuple singe ! Celui-ci ne vit plus d'amour et de bananes fraîches. Il rêve de richesses, de gloire et d'immortalité. Surtout son chef.

Marc s'est fait enseigner par Michel Albin l'histoire des systèmes politiques du siècle dernier. Le fascisme a été vaincu militairement. Le communisme a échoué. Aujourd'hui, le pseudo-libéralisme social pseudo-démocratique agonise sur le Continent. Elles tâtonnent grave, ces bêtes-là ! se dit Marc. Fortiches pour la technologie, mais toujours infoutues après tant de siècles de trouver le bon type de gouvernement. Lui pense pouvoir faire mieux ! Il combine à présent l'intelligence et la connaissance propres aux civilisés avec l'instinct, la robustesse et l'adaptabilité de la nature. Il est mi-homme mi-animal, le cocktail idéal de l'évolution.

Marc veut établir un ordre nouveau. Son ambition est d'instaurer un régime neuf qui ne

Le nouvel homo

se banane pas. Il s'autoproclame *despote lumineux*. Il envisage de changer de titre. *Guide* sonne plus éclairé, plus messianique que *roi* qui fait un peu archaïque. Or Marc veut se démarquer de la tradition humaine. L'homo sapiens sapiens doit laisser la place à l'homo sapiens pan (« pan » étant le nom scientifique de la famille des chimpanzés). Place au nouvel homo ! Il va lessiver l'ancien homo. Marc rêve d'unir tous les singes du monde sous sa bannière lumineuse de guide ! Car la soif de gloire assèche sa gorge. Oui, mais un guide n'a pas de couronne. Or le désir de richesse dévore ses entrailles : Marc veut porter une couronne d'or massif sertie de diamants étincelants. Alors c'est décidé, il restera roi. Et se cherchera une couronne digne de sa majesté.

La nuit, le monarque lève la tête. Il observe la lune que son peuple idolâtre. Elle lui semble un peu fade, question mystique. Il voudrait se trouver un dieu qui lui confère une légitimité et serve de ciment sociétal. Et aussi qui lui assure une vie après la vie. Car le besoin d'immortalité enflamme ses royaux testicules.

Laissons le monarque en proie à ses désirs douloureux pour nous intéresser à présent à Paul Lugowski. Rappelons que l'écrivain à succès s'est métamorphosé en femme, Yseult, pour pouvoir écrire par l'expérience (cf. l'épisode *L'écrivain voulait une romance !* dans *L'Ampoule* n°14). Mais Yseult reste clouée sur sa paillasse, écrasée par son chagrin d'amour. Elle se laisse mourir, cette conne ! Aussi Paul décide-t-il de reprendre le contrôle de son corps. Il absorbe la potion miroir de celle qui l'a transformé en femme. Ouf, le revoilà en Paul Lugowski. Il commence par le plus pressé : injurier copieusement cette bonne à rien d'Yseult. Ensuite, il réalise qu'il est très affaibli par la faim. Il se traîne hors de sa cabane dans les bois pour se sustenter. Mais la famine règne sur l'île : le Continent fait le blocus de Hurlefou ; et les bananes poussent sur des arbres trop élevés pour le genre humain. Seuls les singes arrivent à les cueillir. Paul erre dans la jungle. Il tombe sur le Médium, lui aussi en grande détresse stomacale.

Infortuné duo ! Il est pris entre le marteau de la famine et l'enclume simiesque ! Quant à quitter l'île, il n'y songe pas. Le Médium de la jungle a le mal de mer. Paul Lugowski est recherché par la police continentale pour quelques broutilles, conséquences de son sacrifice à la littérature sincère et torride (« enlèvement et séquestration », « agressions sexuelles avec préméditation », « perversité aggravée » et « trafic d'êtres humaines », cf. l'épisode *Écrire par l'expérience* dans *L'Ampoule* n° 13). Le duo décide donc de se soumettre aux nouveaux maîtres de l'île. Lugowski a un plan pour amadouer leur chef. L'entreprise est risquée. Il se murmure en effet que le tyran a le croc dur avec ses cousins.

Aussi notre duo se présente-t-il chez les chimpanzés qui ont élu demeure au village du Léopard dont tous les habitants humains sont sortis les pieds devant. Gog et Magog, les gorilles du roi, fouillent les arrivants à la recherche d'une arme. Puis ils les escortent jusqu'au roi. Celui-ci fait sortir Michel Albin de la grotte. Il va servir d'interprète, les deux visiteurs ne connaissant pas le langage des signes.

— Ô puissant souverain, nous faisons allégeance, déclare Lugowski.

— Quoi de neuf dans la jungle ? s'enquiert le puissant souverain.

— La terrible famine… gémit le Médium. Nous voudrions… quelques bananes… par pitié…

— Par pitié, *Sire*, le reprend Marc.

— Par pitié, *Sire*.

Marc fait un geste de haut en bas. Les deux humains s'agenouillent. Marc jouit de son pouvoir. Un émoi lui vient à l'entrejambe. Il se souvient du temps où lui et les siens devaient fuir devant les chasseurs cruels et leurs gros fusils mortels. C'est lui qui possède le gros fusil, maintenant ! Il le gratte discrètement.

— Comment payeriez-vous votre nourriture ? Vous êtes si maigres, trop faibles pour travailler.

— Nous avons mieux à offrir ! affirme Lugowski en se relevant avec dignité. C'est pourquoi nous sommes venus à vous. Pas à cause d'un bas appétit animal !

— Qu'as-tu contre les animaux ? sourcille le singe.

— Je les aime !

— Pas trop ! tempère le roi qui pense à Victor Morand, ce pervers qui a souillé et ensorcelé sa fille.

— Oh non, un amour pur consommé avec modération ! Je suis végétarien depuis que je ne mange plus. Je viens d'employer un adjectif qualificatif métaphorique que l'interprète a visiblement mal traduit. (Michel Albin lui tire la langue.) Sire, veuillez pardonner la maladresse des misérables humains. Je disais donc : pas pour remplir nos ventres, sommes-nous venus ! Mais mus par un appétit divin ! Mon camarade le Médium de la Jungle est prophète. Il a prédit votre règne sur l'île. Depuis des lustres, il chante sa prière, le *Marcus noster*.

— Le quoi ? fait le Médium.

Lugowski lui met un coup de coude furtif.

— Le *Notre Marc*. C'est ainsi que nous, les fidèles, avons nommé ton incantation prophétique, Prophète. Elle a encore plus de classe en latin, mais voici sa version gestuelle :

Notre Marc qui êtes classieux,

Que votre race soit sanctifiée,

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE,

Que votre volonté soit faite sur le Continent comme à Hurlefou,

Donnez-nous notre banane de chaque jour,

Pardonnez-nous nos exterminations comme nous nous pardonnons,

Et ne nous réduisez pas en esclavage, mais délivrez-nous des chaînes.

Marc sourit. Son orgueil apprécie cette liturgie. Toutefois il reste sur ses gardes. Et il en veut pour ses bananes :

— Ton prophète est sagace, d'accord. Mais qu'est-ce que ça m'apporte concrètement ?

— La réussite durant la vie. Et le paradis après la mort.

— Je peux réussir ma vie sans l'aide des dieux. En revanche, la vie éternelle… Comment ça marche ?

— Eh ! Le mystère divin est insondable.

— Que faut-il faire ?

— Croire en Lui et L'honorer.

— Qui ça ?

— Dieu.

— Lequel ? Celui des chrétiens, des musulmans ? Bouddha ? interroge Marc que Michel Albin a vaguement renseigné sur les religions.

— C'est le même pour tous.

— Mais comment ça peut marcher ? réfléchit le roi à haute voix en se grattant le menton. La vie s'éteint. C'est moche mais facile à comprendre. Et elle revient ? En honorant Dieu… Voyons voir… (Il claque des doigts.) J'y suis ! Une vie pour une vie ! Il faut sacrifier une existence pour qu'une autre accède à l'immortalité.

Après l'esclavage, Marc vient de réinventer une autre coutume antique chère à l'humanité sur les cinq continents : le sacrifice humain religieux. Il est fier de lui, le nouvel homo ! Le juif Paul Lugowski, plus proche de Yahvé que de Baal, est en revanche horrifié :

— Mais pas du tout ! s'insurge-t-il. Dieu interdit les sacrifices humains. Il a arrêté le bras d'Abraham ! *Genèse*, 22 ! *Genèse*, 22 !

— Je ne connais que Cop 22, la conférence sur le climat que j'ai organisée. Et toi, Prophète, qu'en penses-tu ?

Le Médium de la jungle rebaptisé se lisse la barbe. Il tâche de prendre un air pénétré, mystique, sage, profond et grave. Ça fait beaucoup : il déglutit de travers et se met à tousser.

— En Amérique du Sud, on considérait que les sacrifices humains régénèrent l'énergie du cosmos. C'est peut-être ce qu'il nous faut. Les Mayas, Incas et Aztèques furent de grandes civilisations.

— Faux frère ! Collabo ! Prophète de malheur ! fulmine Lugowski.

— Assez ! tranche le roi. N'insulte pas mon nouveau ministre du Culte. Cette pratique joindra l'utile à l'agréable : elle participera à la régulation de l'espèce.

— Sire, la ferveur religieuse jointe à l'écologie vous ouvrira les portes du paradis, fayotte Prophète maintenant enthousiasmé par son nouveau titre.

Le roi lui jette une banane. Prophète la consomme avec dignité : il parvient à retirer la peau avant de l'engloutir d'un coup. Puis il

remercie son roi de plusieurs hochements de tête vigoureux. Le monarque se tourne vers un Lugowski suffocant d'indignation :

— Et toi ? Que sais-tu faire ?

— Je suis un romancier reconnu.

— Lire me donne la migraine, objecte l'illettré.

— L'art littéraire est aussi oral. Je serai votre troubadour.

— En clair ?

— Je peux raconter des histoires.

— En effet, je crois que tu me racontes des histoires… Voilà ce que tu vas faire pour moi : me rapporter une couronne d'or massif sertie de diamants étincelants.

— Eh ! Si j'avais une telle richesse, je serais loin d'ici.

— Ta franchise t'honore. Tu es un homo ancien mais de valeur. Tu feras une excellente victime expiatoire.

Il brandit la machette lauréate de Martial Paciflic (cf. l'épisode précédent) tel un étendard pris à l'ennemi, et la tend à Prophète.

— Cette nuit de pleine lune, nous organiserons une grande cérémonie religieuse. Tu égorgeras l'ancien homo de valeur.

Lugowski proteste avec la dernière énergie. Cependant celle de Gog est plus grande. Prophète se saisit de la machette comme d'une sainte relique. « Médaille d'or de l'épreuve du génocide discret » est gravé sur la lame. Mais le ministre est aussi illettré que son roi :

— Une inscription en langue runique sacrée ! « Don du sang = immortalité ».

— Ainsi, c'était écrit, souffle Marc impressionné. Amen.

— Menteur ! Faux prophète ! beugle Lugowski.

Gog va lui casser les dents quand le roi retient son bras.

— Un instant ! Je crois que j'ai manqué de respect.

— Ah ! Quand même ! exulte Lugowski.

— Un roi se doit d'être juste envers tous ses sujets. Même les anciens homos. Victor Morand est ministre de la défense. Prophète est ministre du Culte. Michel Albin, qui a tant fait pour notre peuple, est sans portefeuille. Je le nomme ministre de l'éducation !

Tout le monde acclame la décision. Sauf Lugowski.

*

Le commandant Martial Paciflic a une vision du monde à son image : simple et tranchée. Aussi divise-t-il le monde en deux espèces. Les mauviettes et les durs à cuire. Les mauviettes, ce sont les dégonflés incapables de mener une guerre à bien. Ils se soucient exagérément des pertes, de l'opinion publique, de la morale. Ils imposent aux soldats des règles d'engagement qui les empêchent de botter le cul des méchants. Les durs à cuire, c'est la trop rare élite

capable de risquer sa vie pour gagner la guerre et que les pertes collatérales n'empêchent pas de dormir.

Paciflic a demandé à sa hiérarchie de monter un commando de choc pour renverser le roitelet simiesque de Hurlefou. Mais les galonnés séniles sont trop occupés à réprimer les émeutes tout en pleurnichant pour toucher une solde qu'ils ne méritent pas, ces mauviettes ! Qu'à cela ne tienne ! Paciflic décide d'agir seul. Il va assassiner la sale bête et récupérer son étendard d'acier. Rien que d'imaginer sa machette fétiche entre les mains velues du singe, il en a les larmes aux yeux ! Il pleure souvent depuis sa défaite militaire. Et pas sur ses hommes tués au combat. Sur lui. Sur sa machette aussi, son bébé !

Le visage peint en noir, la tenue de la même couleur, il se rend en pleine nuit à Hurlefou en canoë. Ses bras musclés le propulsent en silence et en vitesse.

— Un homme seul contre une armée… marmonne-t-il. Furtif… Dur à cuire… Bougrement dur à cuir… Ivre de vengeance… Pour son pays ! Pour son honneur ! Pour sa race ! Il va sauver l'humanité de la menace animale ! Paciflic va faire un carnage de bienfaisance ! Putain ouais !

Son film préféré est *Rambo*. Il est rentré dans l'armée à seize ans après l'avoir vu dix-sept fois.

Il débarque, tire son canoë à terre et le camoufle à l'orée de la jungle, dans laquelle il s'enfonce. Il se souvient des photos aériennes prises pour la funeste opération de pacification (cf. épisode précédent). Grâce aussi à sa boussole, il s'approche du territoire des singes. Mais ils n'y sont plus puisqu'ils se sont installés au village. Un seul être végète sur une branche. C'est Bella. Elle se tient à l'écart des siens, attristée par ce que son père fait subir aux humains. Ce n'est pas seulement le sort de son fiancé Victor qui la mine, mais l'ingratitude de son père. Victor et Michel ont tant fait pour le peuple chimpanzé ! Et dans quelques heures le roi mégalomane et revanchard va immoler un homme ! Tous ces mâles sont abjects ! Même Victor, elle le sait bien — mais elle l'aime.

Soudain elle est tirée de sa somnolence mélancolique par une musique wagnérienne. À quelques mètres d'elle, Paciflic jure entre ses dents. La bourde ! Il a oublié d'éteindre son portable. Toute cette préparation, toute cette furtivité ninjesque ruinées par une étourderie ! Il est vrai que le commandant est plus muscle que cerveau. Mais c'est la faute de la technologie ! Du temps de John Rambo, les choses étaient plus simples. Les foutus portables n'existaient pas. Les téléphones étaient sous contrôle : ils avaient un fil à la patte. C'est la technologie et le confort matériel qui transforment les durs à cuire en lopettes.

Le médecin de la caserne cherche à joindre le commandant pour des tests psychiatriques, suite à son trouble de stress post-traumatique.

Paciflic ne décroche pas. Il décoche. Des coups de talons rageurs à cette foutue technologie décadente. L'engin traître se tait enfin. C'est alors que Paciflic aperçoit Bella sur sa branche. Elle lui fait un geste qu'il interprète à sa façon : pour lui, les deux bras en l'air, c'est pour lui lancer un objet qu'il ne voit pas. Alors il met la main à la hanche pour dégainer son pistolet. Mais Bella a été formée par son amant Victor. Elle connaît le danger des armes à feu. Elle est aussi au courant qu'un mouvement brusque effectué par un militaire présente un risque pour la santé de son vis-à-vis. Elle se jette sur l'homme en noir. Ils roulent au sol, enlacés, grognant. Puis l'homme en noir pousse une plainte aiguë. Les crocs de Bella se sont enfoncés dans son avant-bras, le faisant lâcher son pistolet. Les combattants se séparent, se relèvent, se font face. Bella fait des gestes. Mais Paciflic ne connaît pas le langage des signes. Il sort son couteau de Rambo : un poignard de combat et de survie. La meilleure arme blanche de la région après bien sûr sa machette chérie. Bella ramasse en réponse une branche.

Paciflic a été pris de court. Mais maintenant il se fait fort d'éventrer la sale bête. Il s'est entraîné spécialement contre l'ennemi. La nuit dernière, il s'est introduit subrepticement dans le zoo de la capitale dont il a tailladé le gorille. Alors cette femelle chimpanzé, il n'en fera qu'une bouchée ! Il se fend soudain. Un chimpanzé est moins fort qu'un gorille mais plus rapide : Bella pare le coup avec sa branche, saisit le poignet armé, fauche la jambe d'appui de l'escrimeur et tombe sur lui. Elle lui prodigue alors une clé de bras, technique enseignée par Maître Morand, 7e dan de *Taichiéstu*. Paciflic, à son corps défendant, n'est plus en mode furtif : il hurle de douleur quand son coude se disloque quelque peu. Bella récupère le couteau et le lui rend. Puis par gestes l'invite à la suivre. Il ne comprend rien, mais subjugué par la femelle dominante qui l'a vaincu en combat singulier, il se relève péniblement et lui emboîte le pas avec des larmes de douleur et d'humiliation. Bella s'immobilise. Elle tend la main. Paciflic lui remet le couteau. Elle coupe une liane et met le bras de l'homme en écharpe. Ils repartent et arrivent à la grotte où sont détenus les ministres et la future victime sacrificielle.

Gog monte la garde devant l'entrée de la grotte. Bella va vers lui en remuant le derrière. Le cerbère ne reste pas de marbre. Dame ! La fille du roi. Et belle guenon avec ça, quoique naine aux yeux de Gog. Paciflic s'approche de lui par-derrière et l'égorge de sa main valide. Un énorme rocher barre l'entrée de la grotte. L'homme en noir ne parvient pas à le déplacer : il n'a pas la force d'un gorille.

— Impossible, souffle-t-il. Partons avant que le garde ne soit relevé.

Bella secoue la tête. Elle s'enfonce dans la jungle et en ressort avec une grande branche et une grosse pierre. Ainsi, par effet de levier, ils

arrivent à bouger le rocher. Car Michel Albin lui a enseigné Archimède : « Donnez-moi un point d'appui : je soulèverai le monde. » De plus, Victor lui a raconté les exploits de Rahan le fils des âges farouches, son héros d'enfance.

Bella a vaincu le corps puis l'esprit de Martial Paciflic.

— J'ai mal jugé les singes, maîtresse, s'incline-t-il. Vous êtes une race de durs à cuire.

Ils entrent dans la grotte. Bella et Victor s'étreignent. Après quelques explications, le petit groupe s'enfonce dans la jungle. Victor auparavant récupère le couteau de Gog. Il se taille un scalp particulier (au niveau du bas-ventre) en souvenir de la fois où le gorille a failli l'émasculer. Sur Hurlefou règne l'ordre. Et la sauvagerie aussi.

À suivre…

La Loi d'or

Stéphane Chao

La version brésilienne de cette nouvelle a remporté le prix Lefê Almeida et figure à ce titre dans l'anthologie Para ler o samba *(editora Ímã, 2016).*

D'après l'historiographie, aucun mercenaire n'était au nombre des soldats qui furent envoyés dans le Sertão brésilien à seule fin d'écraser la révolte millénariste survenue à l'extrême fin du XIXe siècle.

À la décharge des chercheurs, l'aventurier portugais — ou galicien, selon les sources — qui combattit dans l'armée régulière portait plusieurs noms, dont il changeait au gré des circonstances. En sorte que la rumeur finit par lui prêter le don d'ubiquité, tandis qu'il passait aux yeux des plus sceptiques pour un pur produit de l'imagination populaire.

Des témoignages plus ou moins dignes de foi permettent cependant de retracer son histoire.

Avant de servir au Brésil, le Lusitanien s'était engagé dans l'armée portugaise des Indes, qu'il déserta à la suite d'un malentendu sur le montant de sa solde. Hors d'état de quitter le pays, il trouva refuge dans un temple, qui abritait une obscure secte hindouiste dont il ne reste guère de trace dans les sources. On sait toutefois que celle-ci vouait un culte à Parvati, la déesse au corps doré, dont la danse extatique étourdit Shiva, déréglant le cours des astres et propageant le chaos dans l'univers.

Après avoir retrouvé ses sens, Shiva restaura l'ordre cosmique, puis il soutira à Parvati son secret et le révéla aux seuls Intouchables, la caste des parias, qui mendiaient et vendaient leur corps pour survivre. À telle enseigne que personne n'osa plus mentionner l'existence de ce secret, feignant de l'ignorer jusqu'à pratiquement l'oublier.

L'ambition déclarée de la secte était de reproduire la danse interdite. Certains croyaient qu'il convenait d'être affligé d'une infirmité pour l'exécuter et ils s'amputaient alors d'un pied ou d'une main, voire des deux. D'autres au contraire professaient qu'il convenait d'être doté de quatre bras et quatre jambes et ils expérimentaient d'innombrables chorégraphies, qu'ils répertorièrent dans un livre aujourd'hui perdu, *Le traité de la courtisane*, dont le *Kâmasûtra* ne serait qu'une simple annexe.

Le mercenaire considérait pour sa part que le meilleur moyen pour percer le mystère de cette danse était de devenir soi-même un

Intouchable. Les autres dévots se récrièrent, lui rappelant que le cosmos était régi par une *loi d'airain*, qui fixait une fois pour toutes la caste de chaque individu.

Chassé du temple, le mercenaire s'embarqua incognito sur un navire de commerce anglais qui le conduisit à Salvador de Bahia, où il s'enrôla dans l'armée brésilienne.

Il arrivait dans un pays où la *Lei áurea* — littéralement, « Loi dorée » — avait aboli l'esclavage depuis près d'une décennie. De fait, il constata que les trois races composant les soldats de ligne étaient traitées avec un égal mépris par les sous-officiers. De là, il sema dans son régiment les germes de la sédition. C'est peut-être pourquoi certains soldats envoyés à Canudos se laissèrent subjuguer par Antônio Conselheiro, le mage du Sertão, lorsqu'il prêchait la destruction de l'ordre cosmique qui asservissait l'Homme : « Au commencement était la Loi d'or, disait-il, qui interdit à quiconque de se vendre sous peine de mort ».

Rares étaient ceux qui résistaient à ces paroles hypnotiques et il ne fut pas jusqu'au mercenaire qui accepta de renoncer à son pécule pour entrer dans la communauté de Canudos.

Cependant l'insurrection fut écrasée et la guerre prit fin. Le mercenaire réussit non sans mal à rallier Rio de Janeiro avec les soldats démobilisés et les survivants. Il s'installa sur le morne dit de la Favela peuplé par une multitude d'esclaves affranchis, qui formaient la partie la plus déshéritée de la population de la ville. Il sillonnait tous les jours le réseau anarchique de ruelles et au détour de l'une d'elles, il apprit que la favela abritait un étrange personnage : une prostituée dont la particularité était de n'avoir jamais été touchée par un homme. Ce mystère, apprit-il alors, avait une explication : la femme était intouchable car elle n'acceptait de se vendre qu'à prix d'or.

Bien évidemment, personne ne l'avait jamais vue et on ignorait jusqu'à son nom. On supposait cependant qu'elle était arrivée au Brésil peu de temps avant l'abolition de l'esclavage à bord d'un bateau négrier venu de Luanda.

Les plus incrédules faisaient valoir qu'elle n'était jamais parue au rendez-vous qui passait pourtant pour immanquable : le concours de danse organisé par les habitants de la favela, qui commémorait chaque année la promulgation de la *Lei áurea*.

Au cours de cette compétition, les femmes du morne vêtues d'un costume scintillant rivalisaient en endurance et en créativité pendant une nuit entière. La lauréate avait alors l'insigne honneur de voir sa chorégraphie baptisée de son nom. Elle avait également le droit de choisir pour époux ou simple amant d'une nuit n'importe quel homme de la favela.

La veille du carnaval de l'année 1898, la population du morne se répandit dans le centre de Rio, s'arrêtant sur la place de Lapa. Pendant toute la soirée, les femmes dansèrent dans leur costume doré sous la lumière diffuse des lampadaires, leur ombre se projetant sur les arcades monumentales qui traversaient la place.

Vers minuit, une inconnue bondit au milieu de la chaussée, le corps recouvert de poussière d'or. Pendant des heures, elle exécuta une chorégraphie hypnotique au point qu'elle semblait pourvue d'une myriade de bras et de jambes.

Lorsqu'elle s'arrêta, tous crurent avoir été victimes d'une illusion. Les jurés hésitèrent (et hésiteraient encore longtemps) à déclarer la femme vainqueur. Le mercenaire protesta et exhorta la danseuse à proclamer son nom. En guise de réponse, elle le prit par la main et l'entraîna dans le morne. Ils parcoururent l'enchevêtrement vertigineux de ruelles jusqu'à arriver au cœur de la favela où se trouvait son antre.

Là, pour la première fois de sa vie, le mercenaire posséda gratuitement le corps d'une femme. Malicieuse, la rumeur disait qu'une créature étrange pourvue de quatre bras et quatre jambes dansa frénétiquement pendant autant de jours et de nuits. À l'aube du Mercredi des Cendres, le mercenaire demanda une nouvelle fois son nom à la femme afin de baptiser la danse qui avait suspendu l'ordre cosmique, et elle lui répondit : « Samba ».

La technique Ludovico

Sylvain Barbé

Une bien étrange personnalité que le nouveau venu. C'est un patient dont je dois modifier la personnalité afin de le rendre apte aux exigences de notre société. Urgence maximale, au vu de ses méfaits. On me l'a dépeint comme un asocial, sujet à des sautes d'humeur, mais le plus souvent introverti et mélancolique. Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il m'a intrigué. Je pensais me confronter à un véritable sociopathe et me suis retrouvé devant un individu quelconque. Il fait plus jeune que son âge et ne dégage pas de méchanceté apparente. Une description rapide : de grands yeux bleus et un visage pâle qui fait ressortir son regard. Autres signes distinctifs : des cheveux blonds et longs, rasés sur les côtés, une cicatrice à l'emplacement d'un ancien bec de lièvre. Son délit ? Crime de masse. Un après-midi, en pleine période estivale, il est allé dans la rue commerçante d'une ville touristique, à visage découvert et sans un mot, et a tiré au hasard. Le bain de sang s'est prolongé dans plusieurs boutiques et un parc. Le bilan : quatre-vingt-dix-sept morts, deux cent trente-deux blessés, une ville en état de choc et la chute intolérable des chiffres d'affaires.

Les entretiens pré-traitements m'ont révélé une personnalité hypersensible et solitaire. Le patient est taciturne, obsédé par d'obscures idées. Chaos et mort reviennent sans cesse dans ses délires. Il a souffert d'alcoolisme et de dépression, se complait à écouter une musique mortifère et sa vision du monde n'est pas compatible avec une vie normale. Ses envies de néant et ses visions morbides sont la preuve d'une pathologie manifeste. Je retranscris ici l'un de nos échanges.

— Malgré votre âge, vous êtes encore célibataire et sans enfant. Vous ne voulez pas fonder de famille ?

— Je n'ai nulle envie de procréer.

— Pourquoi ?

— Cela me paraît évident. Le monde court à sa perte. Il s'immole dans le brasier de sa propre folie. Je n'ai aucune envie qu'une parcelle de moi, aussi infime soit-elle, participe à cette mascarade.

— L'humanité se développe, c'est l'ordre naturel des choses.

— Nous sommes presque dix milliards de cadavres enfermés dans une prison en feu. Pourquoi y ajouter une autre vie ? Pour vous fournir un nouvel esclave à asservir ? Vous me parlez de l'ordre naturel des choses… La vérité est que nous ne sommes rien à l'échelle de l'univers, alors que nous nous croyons éternels.

— Peut-être le sommes-nous ? Pas l'individu en soi mais le système que nous avons mis en place. Ce super-organisme qui s'adapte, grossit et évolue et que nous contribuons, par notre labeur quotidien, à faire perdurer.

— Foutaises ! Votre système n'est qu'une chimère grotesque. Il rassure l'esprit étriqué des hommes. Le genre humain craint ce qu'il ne contrôle pas. Il divise le temps pour tenter d'en dompter les flots. Il découpe l'espace avec des lignes imaginaires. Il le bétonne, le creuse et l'exploite, range le vivant dans des cases et le classe avec des étiquettes. Il organise pour occulter l'aspect aléatoire de la vie. Le chaos est l'état naturel des choses : l'ordre n'est qu'une apparence, un artifice pour justifier sa place dans l'infini.

— Le chaos est la règle, dites-vous ?

— Depuis la nuit des temps, l'homme a essayé d'expliquer son existence dans un environnement aussi vaste que tumultueux. La vie est absurde. Tout n'est que vibrations, frémissements et explosions. La vie n'est que confusion. Une perpétuelle ébullition des harmonies et de la matière. De l'atome aux galaxies, l'infini est un mouvement aléatoire et permanent qui régit toutes les lois connues. Les nébuleuses cachent des tempêtes cosmiques effroyables. Les gaz voyagent dans le vide interstellaire à des vitesses défiant l'imagination. Dans cette immensité gravitent des milliards d'étoiles, de planètes et de météores. En leurs centres des forces cataclysmiques défient la raison humaine ! Les trous noirs nous fascinent par leur potentiel illimité de destruction. Le chaos façonne l'univers ! Celui-ci paraît immuable, étrangement fixe quand nous l'observons de nos yeux imparfaits. Il est comme suspendu et cela nous rassure. Mais cet ordre illusoire est le produit du chaos. À toutes les échelles, le Temps, l'Espace et les dimensions sont secoués par des phénomènes hors du commun, si extrêmes qu'ils sont indescriptibles. Nos vies insignifiantes baignent dans ce trouble sans limite. Notre société moderne, si arrogante, se croit à tort au-dessus de ce qui l'a créée…

Je l'ai interrompu d'un geste sec. Ses inepties me fatiguaient. Le patient avait réellement besoin d'une reconfiguration. J'ai tenté une dernière fois de l'emmener sur un terrain plus constructif, à savoir son rôle dans la société.

— Je vois que vos expériences professionnelles sont une succession d'échecs. Comment voyez-vous le monde du travail ?

— Je renie cette valeur que vous portez en si haute estime.

— Elle est pourtant la base de notre vie en groupe. De plus, ce n'est pas moi qui la porte « en si haute estime », pour reprendre vos mots, c'est un fait, voilà tout.

— Un fait ? Une création humaine n'est pas un fait. Elle est une

perversion de plus crachée à la surface de cette planète. Comment pourrais-je respecter un système qui nous oblige à vendre nos heures de vie à des instances qui n'ont que mépris pour nous ? Cette prostitution institutionnalisée n'a pour seul but que de nous aveugler.

— Votre mépris des institutions justifie-t-il vos actes ?

— Je n'aspire qu'au néant. La mort représente la porte vers ce rêve absolu. Si je le pouvais, c'est l'humanité entière que je précipiterai dans la non-existence.

— Qui vous dit que le néant vaut mieux que la vie ?

— Et vous, que connaissez-vous de la vie ? Des manuels que vous récitez à vos patients, des formules toutes faites sur les bienfaits de la consommation, de la famille et de la propriété. Tout est bien réglé, sous contrôle, minuté et aseptisé. Mais votre existence même est une insulte ! Cette vie n'a aucun sens. Nous ne connaissons rien de la réalité. Nous édifions des systèmes illusoires par peur de notre véritable nature. Et tout s'écroulera. Notre planète continuera son existence… jusqu'à son extinction.

— Si vous ressortiez maintenant, que feriez-vous ?

— Je recommencerai. Je hais la société et méprise mes semblables comme je me méprise moi-même.

Plus que jamais, la technique Ludovico est préconisée pour ce patient. Elle permet de supprimer les pulsions de haine et de mort et d'ôter toute violence chez un individu. Perfectionnée par mes soins, elle modifie le comportement pour créer de parfaits citoyens. Plus de prison ou de peine de mort : l'individu est formaté, conditionné, afin de vivre selon les critères en vigueur dans notre démocratie. Les patients ressortent de mon service en bons travailleurs, en consommateurs enthousiastes et en maris attentionnés. Celui-ci nécessite le plus haut degré de traitement. Les crimes perpétrés au nom de ses penchants morbides montrent bien l'intensité de son mal-être. Il est entré ici en loup incontrôlable, il repartira en mouton inoffensif. Ses désirs malsains seront annihilés, sa soif de destruction transformée en une envie irrépressible de travail et de vivre ensemble, animée par des valeurs d'entraide et de solidarité. La procédure reste la même : le patient est immobilisé et forcé à regarder jour et nuit — le sommeil est réduit au strict minimum vital — un flot continu d'images qui va entièrement remodeler son profil psychologique et modifier ses comportements futurs. Quelques journées suffisent en général. Pour ce patient, la durée prévue sera de cinq semaines.

*

Au bout de trois semaines de soin, on m'a fait part que le traitement n'avait pas les effets escomptés sur le patient. Il était de plus en plus nerveux. Ses propos devenaient incohérents. Il prétendait discerner enfin la réalité, la vraie, hors de nos contraintes biologiques. N'ayant jamais observé une réaction aussi intense chez un individu, j'ai pris la décision de continuer le traitement jusqu'à son terme. À l'issue des cinq semaines prévues, aucune amélioration cependant : le patient ne présente pas l'attitude conventionnelle. Certes, le niveau maximum de la technique Ludovico est rarement utilisé, mais ce que je constate est troublant. Le patient ne devrait pas se comporter ainsi.

C'est à l'issue de la dernière session que le premier symptôme de désordre psychologique s'est manifesté. Après avoir quitté le laboratoire, ramené à sa cellule pour sa prise journalière de médicaments, il s'est mis à hurler de manière insensée. Personne n'avait entendu de cris aussi inquiétants chez un patient du service. De l'avis général, il s'agissait bien de hurlements d'horreur, sans pouvoir en déterminer la cause. Malgré plusieurs injections, la crise n'a pas cessé. Sitôt éveillé, le patient hurle de terreur. Ses cris résonnent même la nuit, nécessitant son transfert vers une cellule plus appropriée. Ici, il effraie les autres malades. Il ne semble pas s'en rendre compte et paraît indifférent à son environnement. Ses yeux ne cessent de bondir d'un point à un autre en permanence. Les infirmiers sont mal à l'aise en sa présence, au point de refuser de l'approcher.

Ces derniers jours, l'état du patient a évolué. Il continue à crier lors de crises violentes, mais celles-ci sont entrecoupées de courtes périodes de silence. Il en profite alors pour se lever et faire le tour de sa cellule. Il titube, hésite et semble chercher un endroit où se cacher. Lors de mes pauses, j'ai pris l'habitude de l'observer à travers le judas. Son comportement incohérent m'interpelle. Quand les cris s'arrêtent, un rictus haineux déforme parfois son visage blafard. Quelques secondes plus tard, les hurlements reprennent de plus belle. Je ne comprends pas. La technique Ludovico ne connaissait jusque-là aucun effet secondaire. Que s'est-il passé pendant le traitement ?

Quarante-huit heures plus tard, les cris se sont tus. Le patient se réfugie dans un calme qui s'avère plus inquiétant que l'agitation de la phase précédente. J'en profite pour lui faire subir une batterie de tests auxquels il se prête sans rechigner.

Il est temps de réaliser une nouvelle entrevue. Lorsque je m'installe devant lui, j'ai les résultats de ses analyses sous les yeux. L'IRM montre que des parties de son cerveau font preuve d'une activité inhabituelle. D'autres semblent s'être réveillées, suggérant des connexions inédites. Le visage du patient n'a jamais été aussi pâle. Son regard me transperce, comme s'il

fixait quelque chose loin derrière moi, à travers les parois capitonnées de sa cellule.

— Vous m'entendez ?

— Bien sûr que je vous entends.

— Comment vous sentez-vous ?

— Éveillé.

— C'est-à-dire ?

— Je vois la réalité. L'insignifiance de nos vies. La beauté indescriptible du chaos. Les horreurs qui y vivent. Si « vivre » est bien le mot adéquat…

Je blêmis. La technique Ludovico a échoué, pour la première fois. Elle a eu l'effet opposé au résultat attendu : elle n'a fait qu'accroître sa folie.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Vos murs ne sont rien, je vois au-delà. Vos concepts sont vains, ils ne vous protègent pas. L'humanité s'est volontairement emprisonnée pour ne pas avoir à se confronter à ce qui vit au-delà de nos perceptions.

— Je ne comprends pas…

— Il n'y a rien à comprendre. Vous le saurez un jour. Vous verrez l'indicible comme je le vois en ce moment. La mort n'est pas le salut que j'espérais, nous sommes tous condamnés. Nos existences ne sont qu'un bref répit avant le trépas. Et après…

— Après ?

Il se redresse, les yeux exorbités.

— Vous verrez ! Le bouillonnement infini de la matière… Des formes et des sons défiant l'imagination… Le mouvement perpétuel, indomptable ! La folie universelle des éléments !

Il recule brusquement comme s'il était attaqué. Il se débat, remue les bras pour repousser un agresseur imaginaire, en proie à une violente hallucination.

— La vérité, docteur ? Les règles de ce monde vous sont parfaitement inconnues. Même votre physique quantique est incapable de vous venir en aide. Dans un univers où le chaos est la règle, il est impossible de survivre !

Il vacille tout à coup, épouvanté. Ses bras frénétiquement s'agitent et son visage est figé par l'horreur. Il s'immobilise soudain, les bras collés au corps, et j'entends distinctement un craquement sec d'os brisés. Il crache un jet de sang, son torse se comprime, écrasé par une force inouïe. J'entends ses côtes qui se brisent. Un os cassé ressort brutalement de son flanc droit. Ses bras se tordent, ses doigts se tournent vers l'extérieur. Il semble torturé par une force invisible. Je n'ai jamais vu pareil état de démence. Son visage laiteux se tourne vers moi tandis que de ses yeux, de ses narines, de ses oreilles et de sa bouche s'écoulent des filets de sang.

— Voilà ce qui vous attend ! parvient-il à crier dans un dernier effort. Craignez la vie, craignez la mort ! La vérité, c'est que vous n'êtes rien ! Rien !

Un phénomène inexplicable, altération ou déformation du réel, se produit quand s'amplifient ses hurlements. Les plafonniers grésillent, les contours de la cellule deviennent subitement flous. Un souffle glacé balaie la pièce et me saisit. Le patient crie de plus en plus fort. Je veux appeler à l'aide mais n'y arrive pas, tombe de ma chaise en voulant m'éloigner de lui. Je le fixe. De douleur, il hurle de toutes ses forces, jusqu'à l'éclatement de ses globes oculaires. Je recule, ferme les yeux et entend un bruit écœurant, indescriptible. Quand je les rouvre, le patient n'est plus qu'une enveloppe biologique flasque répandue sur le sol. Amas de peau, de chair et d'os pulvérisés. La lumière s'éteint, le silence de l'obscurité aussitôt m'oppresse. Je suis incapable de bouger. Lorsque le générateur de secours se met en marche, le corps du patient a disparu. Dans la semi-clarté de la cellule, je suis seul, terriblement seul — et je tremble, tremble d'avoir vu le visage du chaos.

Cosmogonie

Sylvie Pollastri

Enfant sage. Deux grandes fenêtres. Des pas. Une chaise près d'une table. Peut-être une nappe. À carreaux. Ou bleue. Un repas. Quelques verres. Une tache de vin. Conversations tues. Assise. Nation. Politique. Comportements. Attitudes. Vrai. Faux. Bien. Bon. Juste. Démocratie. Ce qu'il faut. Clair. Narcissisme. Bien sûr. Et pourquoi ? Simplement, la lumière. L'enfant s'ennuie.

Les voix devenaient lasses. Le grand-père laissait s'éteindre sa pipe. Quelqu'un se leva. La grande table en chêne massif, au-dessus de laquelle trônait un lourd lustre en fer forgé, était encore recouverte de sa nappe bleue à carreaux, de croûtes de pain oubliées, de serviettes jetées à la va-vite repoussant au loin le repas qui venait d'être consommé. L'enfant ne savait plus quand elle avait été débarrassée. La domestique était si discrète, et chacun y prenait part aussi. À vrai dire, alors qu'on s'exprimait en toute parité, sous la parole guide du patriarche, alors que le monde était refait sous l'égide du politique, loin déjà d'une année dissidente, du psychanalytique, où Lacan pouvait encore dominer et Freud demeurait le maître, les femmes seules tourbillonnaient entre la salle à manger et la cuisine, dans l'ironie d'un monde refait, à coups d'usines, d'opinions péremptoires, de choix drastiques et de mots. Dans l'interstice du silence qui s'installait, elle entendit le tic et le tac de la grande horloge murale, là, entre les deux fenêtres. Elle savait peut-être déjà lire les heures, mais préféra porter son regard au-delà des vitres, au-delà de la haie d'arbres, imaginant les champs de blé que l'on était peut-être en train de moissonner. Son regard allait plus loin encore, jusqu'à l'horizon, plus loin encore, au-delà des collines couvertes de forêts, cette barre verte qui clôturait ainsi le monde.

Les mots des hommes explosent, menacent, s'évertuent, s'étonnent, peinent à reconstruire, scrutent à l'envers, murmurent dans les coulisses. Il ne reste que la lumière et son silence, sans mots pour le dire, pour dire la sensation suave de l'instant tandis que le monde, sans mots pour se dire, crie son existence face au chaos de l'homme. Et le jour lentement glisse et les heures s'attardent dans l'été. L'enfant sage sent la brise passer sur les blés que l'on est en train de couper, sur les pierres chaudes où quelques lézards s'attardent encore, et perdre son haleine sur les parois fraîches de cette grande pièce blanche.

Plus tard, on irait au lac. On prendrait une ou deux voitures. Quelqu'un voudrait-il rester dans la demeure, refuser cette eau fraîche, quelques cris, les rires, la joie ? On passerait devant la roulotte des dames qui tressent des paniers de joncs. Peut-être s'arrêterait-on. Ou pas. Mais qu'avait-elle fait le matin, ce matin ? Quand s'était-elle levée ? Où avait-elle pris son petit déjeuner ? Comment s'était-elle habillée ? Et puis ? Le vieux gars avait dû venir pour remplir la citerne d'eau potable ou le poissonnier ambulant. Une voiture avait dû passer le long du chemin, suivant le bois dont on sentait toujours la fraîcheur et quelquefois la menace. On irait au lac et elle pourrait demander une glace au citron. On lui dirait qu'elle est gourmande et ses protestations n'y feraient rien. Une glace au citron après la chaleur du jour, ce n'était pas de la gourmandise, ou alors le plaisir gourmand d'interrompre ainsi le soleil et la lumière par quelques lampées froides et parfumées. Elle aimait aussi le bruit des pas sur les graviers quand on allait l'acheter, et cette couleur terre de sienne parsemée d'éclats ocres de silex. Elle protesterait encore. « Non, je ne suis pas gourmande ! » Et enfoncerait ses dents — cela ferait *crrrrrrr* !

Elle avait dû se retrouver en cuisine, lasse de courir, le vélo abandonné, lasse de suivre les lézards, son frère occupé ailleurs. Quelqu'un était revenu plus tard du bourg avec les provisions. On ne l'avait pas emmenée ce matin-là. Elle aimait bien y aller, avec sa grand-mère. Elle n'oubliait pas d'acheter, à son frère et elle, *Pif Gadget*. Un jour, il y avait un pois sauteur, qui jamais ne sauta. C'est ainsi qu'on apprend que les adultes peuvent ne jamais dire la vérité. Tandis que Rahan et le tigre à dents de sabre… Cherchant à comprendre ce qu'il y aurait pour le repas, observant déjà les gestes qui tranchaient les têtes des truites, ouvraient leur corps, détachaient les feuilles des salades, équeutaient les haricots verts, prenaient un plat de cuisson ou une poêle, elle était curieuse de savoir ce qu'il y avait derrière la porte de ce que tout le monde appelait « four ». « Allez, ce n'est pas un endroit pour toi ! Va ! Va ! » Elle avait dû se retrouver au soleil, bien contente de voir le bleu, le jaune, le vert, de sentir la chaleur monter de la terre, venir du ciel encore limpide. Et puis se retrouver assise autour de la grande table en chêne, avec sa nappe à carreaux et le pain qui laissait tomber de grosses croûtes au fur et à mesure qu'on le coupait en tranches. Qu'est-ce qu'il était bon, ce pain, venu du bourg et qui n'était pas encore étiqueté « campagnard », frais, fondant et doux. Pour les autres, il y avait aussi le vin, rouge, que l'on versait dans d'élégants verres à pied ciselés. La lumière jouait alors sur le cristal et révélait la préciosité du nectar par ses reflets rubis et francs qui chatoyaient sous la lumière, déjà rasante, depuis les grandes fenêtres orientées plein est.

L'enfant sage oubliée oublie. Elle s'est laissé bercer, engloutir, par ces guerres, dépecer, écarteler, lourde du poids des âges. Emporter par ces mondes infinis, ces ailleurs, ces lointains. Loin, loin. L'enfant sage est là, dans le souffle du vent, dans sa patience et son amour, l'amour du temps qui accueille chaque vie comme le souffle nouveau de sa seule existence, libre, émerveillée. Confiante.

Devenant peu à peu murmures, les voix quittaient la salle. Ne restaient que le grand-père, la mère, une tante. La conversation s'attardait. La domestique finissait de débarrasser. Ombre discrète. Tout s'éclipsait, lentement, subrepticement. L'enfant avait déjà oublié le réveil, le matin, la course à vélo, la baignade au lac, le sorbet au citron. « Non, je ne suis pas gourmande ! » Peut-être irait-on voir les dames qui tressent des paniers de joncs. C'est joli, une roulotte.

L'enfant sage s'endort dans le jour qui l'a fait naître.

Computer

Henri Cachau

Le surnommer « Computer » : nous manquions de perspicacité, sans le vouloir nous accentuions la schizophrénie de notre MI (Maître international)… Aussi, nul besoin de vous le décrire asthénique ou colérique, maigrichon ou obèse, nous ne portions pas attention à ses attitudes mais à ses aptitudes. Surprenantes pour nous autres médiocres pousseurs de bois, ses capacités de calcul, de synthèse et de stratégie, liées à une extravagante créativité, qui unanimement nous pousseraient à s'attacher à sa personne… Dès son apparition dans notre club, il ne s'était pas gêné : en guise de présentation, il s'était emparé d'une citation de La Bourdonnais — génial joueur et théoricien français du XIXe siècle, à sa façon vaticinant l'actuelle emprise de l'informatique sur le roi des jeux : « Un grand joueur d'échecs est un artiste, un savant, un ingénieur, un général, c'est Vauban ou Napoléon sur un champ de bataille ! »… à laquelle il avait ajouté : « mais aussi un redoutable prédateur, duquel Darwin, à l'égal des lions et caïmans, eût pu en apprécier la violence larvée ! »… Cependant, bien que du fauve notre MI ne possédât qu'une crinière léonine, il nous surprit, lorsque inachevée l'analyse de la fameuse partie Kasparov contre Deeper Blue, sur laquelle nous planchions depuis plusieurs semaines, intempestif tant dans ses mouvements que dans ses prises de position, subitement il nous abandonna ; connaissant l'homme, son tempérament, son impulsivité, je compris que nous risquions de ne plus le revoir, et en catimini je le suivis…

Les téléscripteurs, les fax, les télévisions, Internet et les médias en général, s'étaient fait les porte-paroles de l'événement : la machine (l'ordinateur) venait de l'emporter sur l'homme ! Cette victoire, qui suscita une incommensurable joie chez les zélotes du technologique, par contrecoup sema la consternation dans le camp des vaincus dont dorénavant, du haut en bas de la hiérarchie échiquéenne, nous ferions partie. Il avait suffi d'un demi-point arraché lors de l'ultime engagement, alors que la position semblait avantageuse pour notre représentant, avec ce cavalier avancé en d5, pour faire basculer dans le désarroi le monde des soixante-quatre cases. Désormais l'avenir s'annonçait sombre, sans vraiment l'accepter nous devrions faire le deuil de nombreux principes, et dans l'immédiat, moins tourneboulé que Computer, je craignais pour sa santé mentale, tant paraissait-il accablé par l'ostentatoire publicité qu'allait retirer de ce gain le pôle scientifique : un comble, l'intelligence

artificielle, fruit de la pensée humaine, finissant par déborder les capacités de celle-ci !…

Notre mentor n'était pas un enfant prodige, sur ses dix ans seulement s'était intéressé aux échecs, pour ensuite, captivé par les potentialités offertes par ce roi des jeux lui permettant de rester maître et redevable, tant de ses bons coups que de ses erreurs, comprendre que l'apprentissage relevait de la correction de ces dernières. À l'aide de revues spécialisées, il améliora ses connaissances avant d'être pris en main par un joueur émérite, dont les conseils lui permirent de gravir les paliers le menant à l'obtention de significatifs succès, jusqu'à ce titre de Maître international nous conduisant à le surnommer, soit « notre MI » (notre « pire MI » !), soit « Computer » !… La presse spécialisée le décrivait comme un joueur coriace et irascible, d'arrache-pied luttant avec les grands ou petits maîtres de son époque, d'une intransigeance l'ayant poussé en pleine guerre froide à déclarer : « La capacité de refuser l'inacceptable s'apparente à un acte salvateur ! » En ce qui me concerne, pratiquer cet homme m'avait fait bénéficier d'une meilleure compréhension du jeu, tout en m'inculquant une philosophie basée sur l'idée d'une lutte perpétuelle, je dois avouer que cette rébellion le spécifiait. Comment pourrais-je oublier ces humiliantes leçons infligées lors de nos premières parties, où, las de me faire étriller, j'aurais immédiatement abandonné sans cette patience avec laquelle, après m'avoir dévoilé mes erreurs, il me prodiguait conseils et avis : « Qui n'a pas connu les affres d'une finale roi et tour contre roi et pion, gagnante en théorie, mais annulée ou perdue par manque de concentration ou de savoirs théoriques ?… L'apprentissage technique demeure un sésame précieux s'agissant de transformer un avantage positionnel en une victoire probante ! » Souvent, alors que mes cavaliers gambadaient, en quelques coups précis il interrompait leur chevauchée fantasque, maintenait sa pression jusqu'à ce que rendu je lui propose cette nulle convenue parmi les sociétaires du club, sans dommages psychologiques, nous permettant de sauver les fausses apparences d'un improbable gain… Alors il s'indignait, me traitait de « lopette », m'acculait dans mes retranchements afin de justifier ses violentes sorties : « Jeune homme, vous me décevez, moi qui pensais avoir affaire à un joueur loyal, voilà que vous vous dérobez… Réfléchissez avant de vous lancer dans des entreprises n'ayant ni queue ni tête, remettez de l'ordre dans vos neurones ! » Je gagnai quelques points Elo, pourfendis des sociétaires étonnés de me voir, passé de la bataille navale et tarot aux soixante-quatre cases, réussir cette gageure ; mais l'ascension fut brève, advinrent des insuccès, tant ma paresse, ma propension à la rêverie — déjà mon père me reprochait mon égarement,

avec mon roi trop vieux et ses fous iconoclastes, ma reine dissipée occupant ses saisons à rechercher l'amour au mitan de mes cases ; mes fringants destriers indécis, sautant de blanc sur noir au gré des embuscades ; j'avais beau dresser des plans, échauffer ma cervelle, ça sentait le traquenard sur l'échiquier, ou poètes, princesses et joyeux troubadours pratiquaient l'échangisme et le contre-gambit, en quelques coups me matait puis relevait mes erreurs, m'indiquait que l'attention était la première vertu du joueur d'échecs — m'empêchaient de me faire violence, de me concentrer sur des études, des analyses rétrogrades, etc. Sans doute ni voyais-je pas l'intérêt sous-jacent, lié à cette survie d'une espèce que je ne jugeais pas en voie de disparition, un aveuglement m'amenant à faire fi de cette férocité darwinienne dont notre pire MI semblait pourvu : à mon avis relevant d'une faiblesse comportementale ou d'une case en moins ! N'avait-il pas un jour balancé tables et échiquiers, ne s'était-il pas emporté jusqu'à en arriver aux poings, comme si de seuls pions avancés ne suffisaient pas pour trancher de placides différends ? Selon les connaisseurs, ces crises de démence l'avaient contraint à abandonner les tournois, et cette peu reluisante façon de s'esquiver confinant à une désertion face à l'ennemi, notre MI la vivait mal, très mal…

Une façon de s'esquiver ressemblait à de la tricherie, mais la piperie n'est-elle pas au même titre que le mensonge un signe d'intelligence humaine ? Comment pourrais-je oublier ses surprenants aveux, alors qu'au bord des larmes il m'avoua que lors de parties serrées, certains logiciels en panne de réponses adéquates, proches d'être matés ou en position de zugzwang, imitant la rouerie humaine, perdaient le fil de la partie, falsifiaient l'énonciation des coups suivants… un problème de piles ou de batteries, rétorquaient les concepteurs. Il ne concevait pas cette façon d'escamoter l'inéluctable, en parallèle mettait la mystification électronique et la couardise d'antagonistes de chair et d'os, leurs feintes et dérobades entachant de nombreuses rencontres, et à ces parties nulles leur préférait une défaite honorable… Outre son mauvais caractère, c'est sa hantise de voir l'artificiel l'emporter qui lui fit abandonner le circuit professionnel, juste à ce moment ou ses pairs se déplaçaient accompagnés de « secondants » munis de logiciels ; une « électronisation » lui rappelant l'anecdote de cet automate tout en rouages et mécanismes apparents, effrayant les joueurs, huppés ou non, se risquant à l'affronter sur une scène de théâtre ; un individu caché dans l'artefact recevant l'ordonnancement des coups à jouer par l'intermédiaire d'un grand maître caché derrière le rideau de scène… Il y avait tromperie, les dés étaient pipés, les cartes biseautées, notre pire MI ne pouvait poursuivre, d'où son refus de cette

surenchère technologique dévalorisant chaque joueur en le plaçant au niveau du simple exécutant soumis aux ordres de la machine. En apparence seulement insensible et froide quand on connaît la surchauffe de circuits malmenés, d'opportunes pannes signalant leur incapacité à résoudre un coup anodin, déstabilisant la cohorte d'ingénieurs planchant sur les algorithmes, la moindre variation sur l'échiquier créant un effet papillon à partir duquel une nouvelle réflexion pouvait s'engager à l'autre bout du globe ; « Combien faut-il tout considérer dans nos calculs sous peine de cruels revers, de chaos échiquéen ! »... nous rabâchait-il... Les techniciens soviétiques et américains conçurent de supercalculateurs, les logèrent dans des pièces climatisées, aseptisées, pouvant, selon l'esprit troublé de Computer, abriter une armada de grands maîtres et de marmitons durant les principaux tournois. Ces recherches furent menées durant les années 1980, en cette période où les dirigeants politiques des deux blocs poursuivirent un simulacre de lutte à distance ; rappelez-vous l'inégal duel Fischer-Spassky, l'Américain utilisant les derniers procédés psychologiques afin de déstabiliser son débonnaire adversaire, une intoxication dont le puissant KGB n'avait pas pris conscience, un comble !... À ces combats asymétriques captivant le public non averti, Computer préférait le silence de la salle abritant notre club où, retranché du monde, abrité de l'inéluctable menace, il passait la majeure partie de son temps ; des plus jeunes aux aînés, il distribuait conseils et recommandations, analysait d'anciennes parties, s'attardait sur celles perdues par l'un d'entre nous, la grossière erreur n'étant pas l'apanage des novices, mais surtout, depuis la tragique défaite tachait de déceler, de réparer la faute ayant abouti à l'humiliation de l'homme Kasparov. Cela jusque tard dans la nuit, où après avoir épuisé toutes les possibilités conduisant à un renversement de situation, épuisé, ivre de fatigue, proche du désordre mental, il me demandait de le raccompagner jusqu'aux abords de son logis... Durant notre déambulation, il se confiait : « La machine calcule à une vitesse démentielle, soit, mais au-delà du prochain coup est-elle susceptible de la moindre stratégie ? Il en va de même de l'appréciation des mortels à notre égard, ils s'extasient de nos capacités de calcul, alors qu'il ne faut pas se méprendre, puisque toute vision à long terme, dès le coup suivant joué par l'adversaire, est remise en question. Donc, la technologie n'étant qu'artifice, il est souhaitable de préserver le cours de notre engagement avant qu'elle nous emporte ! », me disait-il avant de s'engager dans le sombre escalier conduisant à sa mansarde... déjà le chaos s'installait...

Il me répétait que les échecs demandent de l'ordre et de la méthode — ce que déjà mon pauvre père, une totale concentration, etc. Entre

autres phobies, il prenait plaisir à rabaisser l'école russe, ayant produit de grands joueurs mais peu de talents naturels, avec un jeu exclusivement défensif : « Ils sont plus intéressés par ce qu'ils peuvent en retirer : honneurs, argent, prébendes, mais délaissent le caractère, la volonté, la créativité ! »... Derrière ses rabâchages, je décelai l'angoisse qui l'habitait, sa crainte, nullement infondée, du proche renversement de valeurs établies depuis quinze siècles concernant les échecs, car de chaudes alertes se précisaient avec ces tournois annoncés à grands renforts de publicité, de dollars, mettant aux prises la soi-disant fulgurante intelligence artificielle avec la pitoyable intuition humaine, tôt ou tard renvoyée dans ses limbes par l'intermédiaire de processeurs travaillant en partage des tâches comme le surpuissant Deeper Blue ! Cette éventualité l'amenait à penser que si l'homme perdait, cela signifierait que désormais l'ordinateur régenterait les sphères du monde sensible ; l'art, la littérature, la musique, l'amour !... Conscient de l'inéluctabilité d'une prochaine défaite, il s'attacha aux derniers barouds livrés par de présomptueux champions, repoussant avec difficulté l'inexorable informatisation, puis abaissant leur garde pour accepter l'emprise technologique, et de cet ultime combat, au-delà d'un enjeu personnel, leva une croisade dans laquelle il essaya de nous enrégimenter, la grande majorité des membres de notre club ayant opté pour l'appui des derniers logiciels ; « L'individualisme, voilà ! Ils préfèrent la froide simulation à un engagement plus chaud... ils trichent, camouflent leur impuissance... sont incapables de concentration ! Et ils voudraient que je les considère comme des compéti-teurs ! »... Ensuite il y eut des périodes durant lesquelles il nous refusa l'emploi d'échiquiers électroniques, qu'il soumettait à la torture, tâchant de pénétrer leur système... L'arrivée d'un PC dernier modèle le conduisit à s'y mesurer dans des parties serrées — dubitatifs, nous étions partagés, à son insu des paris s'engagèrent —, qu'il perdit les unes après les autres, jamais il ne put dénicher la moindre faille dans cette logique binaire. Entre autres commandements du tacticien solitaire, en en oubliant le neuvième — « De pensées grossières et de mouvements intrépides, tu t'abstiendras ! » —, il bouscula l'engin, le projeta au sol, les processeurs rendirent l'âme... Irascible il l'était, un grand maître venu jouer une simultanée nous révéla ce que nous subodorions, notre héros avait été éloigné des tournois officiels pour cause de mauvais comportement, à de multiples reprises avait confondu duel intellectuel avec combat pugilistique ; tentait d'obtenir par la force ou l'intimidation ce qui lui échappait sur un plan stratégique ou tactique ; un aspect douloureux de Computer ne s'embarrassant pas de nous souligner l'importance de la psychologie, la nécessaire adaptation de notre jeu à celui du rival ; une recommandation dont il nous rebattait les oreilles !...

Suite à son départ précipité, son abandon de l'analyse en cours de la fameuse partie ayant affecté notre microcosme ne correspondant pas au personnage, inquiet je le suivis jusqu'aux abords de son domicile ; un lieu jamais visité auparavant, nos dialogues nocturnes s'interrompant au pied de l'immeuble où il habitait… Nous connaissions sa gêne domestique, les rares cours qu'il assurait, ainsi qu'une aide de notre municipalité lui accordant de maigres subsides. Cependant, l'urgence prenant le pas sur toute autre considération, Vatel déconsidéré s'étant suicidé, je craignis que touché par le déshonneur accablant le monde échiquéen Computer n'en fît de même. Je grimpai jusqu'à son galetas situé sous les combles, longtemps demeurai indécis sur son seuil, puis, percevant un raffut qui me rassura, sans succès frappai à sa porte, ensuite, las d'attendre, m'apprêtai à la pousser juste au moment où retentit un énorme éclat de rire, suivi d'un : « Mais quel con, quel con, eurêka, eurêka ! J'ai trouvé, il lui suffisait de pousser le pion en e7 ! »… Cette exclamation me rassura sur son état physique, me permit de l'imaginer en transe, il ne s'était pas suicidé, seul son esprit proche du chaos laissait présager une issue délicate. Enfin il apparut hilare, m'invita à pénétrer dans son antre réduit au strict minimum : un vieux réchaud, des étagères, un canapé-lit encombré de revues échiquéennes, les murs tapissés d'articles le concernant, une table débordant d'échiquiers en tous genres, auprès de laquelle il me fit asseoir afin de me faire partager la solution préconisée… « Quel con ! Quel con ! Il lui suffisait de faire diversion, puis de jouer l'anodin e7 ! Ne me dites pas que Kasparov n'a pas été foutu de visualiser cette séquence de coups ! Je vous le dis comme je le pense, il a été acheté : Bill Gates, Microsoft, banquiers et politiques sont dans le coup. Nous le prouvent un gros chèque empoché, son immédiat retrait de la compétition… Jamais je ne me serais laisser acheter, pourtant des coups tordus, des dessous de table j'en ai connu et même distribué, jusqu'à des coups de pied : « Oh, pardon ! Excusez-moi ! *Scuse-me* ! Désolé !… » Toute conversation étant interdite lors des parties, un significatif hochement de tête me dédouanait de mon vilain geste : l'adversaire grimaçait, se frottait les tibias, perdait sa concentration. Lorsqu'il était encore permis de fumer, je me présentais avec un cigare dont j'expédiais de lourdes volutes en direction de mon rival qui toussotait, s'étouffait, abandonnait la table, ou alors, feignant un retard dans la transcription des coups joués, incessamment j'en demandais l'ordre à mon adversaire, qui contraint de respecter les convenances à contrecœur s'exécutait avant de perdre ses papiers !… De nos jours la puce se niche dans une oreillette, une montre, une chevalière, par laquelle les maîtres reçoivent des instructions, l'intoxication est d'autant plus redoutable que les moyens mis en œuvre sont assujettis à la finance, à la politique ! »…

Je retrouvais notre pire MI combatif, revendicatif, excessif, celui contre lequel, vu les inéluctables nécessités du combat, je devais mobiliser, bander mon esprit, l'attaquer psychiquement comme il nous le suggérait, alors que nous redoutions autant ses capacités de calcul que de nuisance. J'étais saisi d'irrépressibles tremblements, conscient d'une lutte pour laquelle je n'étais ni préparé, ni armé : « À la vie, à la mort ! », comme le requerrait l'affrontement, et redoublant mon trouble je ne savais quelle ouverture il me proposerait, dans quel sens il abuserait de sa position dominante… L'humanité avait encore de beaux jours devant elle, Computer semblait avoir trouvé la parade, la défaite de Kasparov n'étant due qu'à une erreur de sa part, si involontaire, consécutive à un excès de stress difficilement supportable en connaissance de l'enjeu d'une victoire dans ce combat de dupes !…

Le lendemain, j'appris son internement ; après mon départ, il avait dû revérifier ladite combinaison jugée gagnante, puis s'apercevoir qu'il s'était emballé, que sa proposition ne tenait pas. Plus dure avait été sa désillusion, et passant de l'euphorie à l'abattement Computer perdit pied, déblatéra, compulsivement répéta la même phrase, une rengaine qu'il pousserait des mois durant : « Ah ! Ah ! Hi ! Hi ! L'ordi, l'ordi, c'est le nouveau génie ! »… On ne le revit plus libre, au début j'allai le voir dans cet asile où la pratique des échecs lui fut interdite, alors que des patients y jouaient. S'était-il disputé avec eux ? J'en parlai avec le directeur, lui signalai l'inopportunité de sa décision, lui révélai qu'un pratiquant de son niveau était capable de jouer à l'aveugle, lui fis comprendre qu'il accentuait le dérangement de son pensionnaire. Je ne sais pas si ce responsable prit en compte mes propos, aussi quittai-je dubitatif ces tristes lieux, il m'apparaissait que nous avions pris Computer à son propre jeu, qu'un incommensurable orgueil avait fait le reste, la machine l'avait emporté, lui eût-il fallu en accepter les services et non se raidir ? Cette leçon je la fis mienne, jugeant la pratique des échecs aliénante je me remis au tarot ; quant au club, nous avions manqué de perspicacité, les circuits intégrés de Computer n'avaient pas résisté à la pression ; hypocrites, nous l'avions poussé dans ses derniers retranchements, conscients de notre proche abdication avions-nous parié sur sa défaite ?… « Combien faut-il tout considérer dans nos calculs sous peine de cruels revers, de chaos dans le monde échiquéen ! »…

La montagne

Olivier Savignat

Dès les premières détonations, ils ont fui les mégalopoles, tous, dans une grande confusion, ont fui les bains de sang des arènes de lumière. Toutes les villes se sont vidées : exode, hémorragie, reflux.

Migrants rescapés des boucheries, ils se sont entassés dans des wagons à bestiaux en direction des provinces, des campagnes, des montagnes ou des plaines —n'importe où pourvu que ce soit hors du monde surpeuplé. Ils voulaient vivre en oubliant la peur, recouvrer bien-être, confort et sécurité.

Mais toujours au terme du voyage, trop grosses sont les petites villes, trop inflammables les centrales nucléaires, trop menaçant l'environnement en fusion.

Cernée de tous côtés, la masse grouillante des survivants s'est rapidement scindée en petits groupes paniqués, voire en duos.

C'est ainsi que Jean et Jeanne, mariés depuis vingt ans, se sont surpris à se retrouver côte à côte, dans une union improbable : ils s'étaient préparés au meilleur et au pire, mais ce pire-là ne faisait pas partie de leurs plans. Ils ont accepté ce nouvel ordre conjugal et d'un commun accord ont pris la direction que personne n'avait osé emprunter avant eux : le hasard, le coup de dés, la roulette russe... De toute façon, tous les chemins pouvaient mener à un visage de la Terreur. Ils ont longtemps erré, fuyant le nombre des hommes.

Au-delà de l'épuisement, la fuite côtoie l'extinction.

Puis, après des semaines d'une exploration révulsée des paysages, ils ont finalement touché du doigt le terme de leur longue évasion : une campagne désertique, un flanc de montagne arrondie et placide, un petit bourg en contrebas à moitié endormi. Et loin, très loin au niveau de l'horizon, la mer immense et souple.

Ils se regardent en silence. Décision prise, ils annexent trente ares de montagne, un jardin, une maison et un petit bois. La maison — grande cabane — adossée au versant nord de la colline leur paraît rassurante : tout ce dont ils ont besoin (inconfort, solitude, bonheur bref !) est là. Ils ouvrent les volets de la cuisine. La paroi rocheuse, le mur de granit de la montagne leur offrira une protection inestimable. Ils ouvrent ceux de la salle à manger : la mer immense ouverte à l'exil est vide.

Elle s'occupe du potager, retourne la terre, plante, sème, arrose, attend la chaleur du soleil. Qui ne vient pas. Le soleil ne vient pas en ubac.

C’est le territoire de l’ombre. Des ronces et des russules. Elle se demande ce qui peut bien être comestible. À l’ombre.

Ils se couchent, lui avec en tête la provision de bois à couper pour l’hiver, elle avec une vieille histoire de soupe au caillou.

Le matin, une sourde déflagration les réveille. La maison tremble. Très lourde magnitude.

Jean se lève et monte au grenier. C’est là que l’angoisse le guide. C’est là : deux énormes boules de granit sur le plancher. Deux énormes trous dans le toit.

C’est chez lui ici : la maison à trous.

Jeanne le regarde. Lui qui lui a sauvé la vie, l’a tirée des crocs des loups. Pour l’emmener là, vivre sur l’ubac d’une montagne, infertile, inhospitalière :

— Tu te débrouilles comme tu veux, je ne veux pas le savoir, mais tu me débarrasses de cette montagne !

Honte, colère, résignation s’agitent et s’affrontent : Jean répare le toit en sachant que cela est vain. Qu’il y aura demain ici même, à nouveau, deux gouffres effrayants qui depuis le ciel le fixeront à jamais. Il descend au bourg tâcher d’y voir plus clair. Sur un banc de la place, un vieux fume la pipe devant un bistrot bondé.

Il hésite. Se confier à un inconnu ! (Quelle honte, quelle injustice, quelle colère !) Il contemple la fumée lentement s’élever, le temps de réfléchir. Puis brutalement, il avoue tout, raconte la montagne, sa femme et le toit percé. Le vieux comprend le désarroi. Cela le plonge dans une profonde méditation :

— Écoute-moi. Écoute bien mes consignes : tu vas rentrer chez toi. Dans ton bois tu vas couper le grand sapin qu’on voit d’ici. L’ébrancher. Le planter au pied de la montagne. Appuyer dessus et pousser pour la faire basculer, pour qu’elle roule, cette damnée montagne. Jusqu’à la mer si elle le veut…

Jean a tout compris et s’exécute. Il coupe l’arbre et s’en fait un levier. Invite sa femme à pousser, à bousculer la montagne. À la bouter hors de chez eux, de leur maison, de leur jardin.

Ils suivent les ordres au millimètre. Le levier plie, plie et rompt. La montagne en rit encore bien après la fin de l’écho.

Jean ne dit rien, ne regarde que ses pieds. Et le sentier qui mène au bistrot, la fumée qui fait des volutes fidèles et le vieux qui se torture les méninges :

— Écoute-moi. Écoute bien mes consignes. Il y a au-dessus de chez toi un démon dont tu viens de voler les terres. Il ne te laissera pas de répit. À moins d’un petit cadeau…

Jean a tout compris et obéit. Il commande, sa femme cuisine. D'odorantes pâtisseries sortent bientôt du four. Jean les dispose joliment dans un panier, gravit le sentier chargé de présents. Il se hâte, fébrile, ne se méfie pas, trébuche et s'affale. Son sacrifice est perdu. Et il sent que son avenir aussi. Il ne rentre pas chez lui. N'avoue son échec à personne. Et répète les pas qui descendent la montagne.

Les vieux ont sur les jeunes un avantage certain : ils restent au même endroit plus longtemps. Celui-ci est toujours en place, à attendre sans doute la conclusion d'une histoire dont il est à la périphérie. Il sent que l'autre le regarde. Que la fumée de sa pipe est toujours aussi paresseuse. Et que finalement la solution est peut-être en train de germer dans sa boîte en os :

— Écoute-moi. Écoute-moi bien. Rentre chez toi avec ta hache. Divise en deux ta maison. Prends-en une moitié et confie l'autre à ta femme. À l'aube, quand le soleil est langoureux, placez-vous tous deux en face de la montagne, votre moitié de maison sur le dos. Fermez les yeux. Quand vous êtes prêts, dansez la danse qui éloigne les montagnes.

L'autre écoute, retient et se prépare.

À l'aube le couple se lève. Divise sa maison en deux coups de hache. Se harnache solidement. Ferme les yeux et, après un long soupir, esquisse la danse du vieux. Celle qui éloigne les montagnes :

« Le pied gauche derrière le pied droit
Le pied droit derrière le pied gauche
Et gauche
Et droite
Et droite et gauche. »

Jamais on n'a contemplé plus longue danse. Celle-ci dura le temps de la course du soleil qui donne le départ et sonne la fin.

Peu à peu, après une longue journée de danse, le soleil chauffe moins. Il éclaire moins les visages des danseurs qui comprennent qu'il est l'heure de s'arrêter, de poser les valises, les fardeaux, les moitiés de maison. Après une profonde inspiration, une prière sommaire, ils se prennent la main, comptent 1, 2, 3 et ouvrent les yeux : ça a marché ! Ils ont réussi ! Ils cherchent des yeux leur maudite montagne, et la voient, oui, mais très loin et toute petite. Ils posent leur maison à terre, dansent la danse heureuse des nouveaux arrivés, se crachent dans les mains et rebâtissent leur maison à l'endroit même où la danse les a conduits. Ils cultivent du bonheur et des laitues à la pelle, plus jamais le toit n'a besoin de réparations…

Aujourd'hui la montagne n'est plus qu'un souvenir, auquel ils sont néanmoins très attachés. Ils ont un rituel le matin au lever : ensemble ils ouvrent les volets de la cuisine et voient leur montagne, mais très loin et toute petite. Ils font de même avec ceux de la salle à manger et contemplent sans se lasser, pendant des heures, serrés l'un contre l'autre, la mer si proche, majestueuse, immense, immense et (si ce n'est à l'horizon un ou deux radeaux) absolument vide.

Reîtres

Roland Goeller

Lorsque Firmin ouvrit la porte, les deux hommes étaient là, impassibles.

Le canon d'un fusil mitrailleur était pointé dans sa direction, en bandoulière sur l'épaule de l'un des hommes. L'autre était de grande stature, il remplissait presque tout l'encadrement de la porte. Les mains sur la taille, il avait l'attitude déterminée de qui vient chercher une réponse à une question posée naguère. Vraisemblablement, les deux hommes s'étaient approchés de la maison avec un luxe de précautions. Combien de temps seraient-ils restés ainsi, en expectative et en embuscade ? Ils n'étaient pas seuls. Leurs acolytes avaient investi la cour, des armes à la main eux aussi. Ils étaient trois, peut-être quatre, craignant de rencontrer de la résistance. S'ils savaient !

Sans doute savaient-ils déjà.

Ils n'avaient pas de véhicule, ou alors celui-ci avait été dissimulé à quelque distance de la ferme.

De la maison provenaient des bruits de cuisine. Louise était en train de ranger la table du petit déjeuner. Elle ne se doutait de rien. Romain et Anne, les enfants, s'affairaient à l'étage. Pour Firmin, il était trop tard pour envisager quelque riposte que ce fût. S'il avait pu deviner, si l'épagneul avait donné l'alerte, s'il avait entendu des bruits de moteur, il aurait emmené sa famille se cacher. Il en aurait eu le temps. La ferme était grande et pleine de recoins. La cache aménagée par Firmin était sûre. Elle contenait des provisions et permettait d'héberger la famille au grand complet plusieurs journées durant. Mais les hommes se tenaient devant lui, armés, menaçants. Firmin n'avait plus la main. Il était chez lui mais les armes restreignaient ses droits. L'instinct lui commandait de ne rien entreprendre, de se tenir à côté de la porte, de ne rien dire. Il avait ouvert, ils étaient là. Que voulaient-ils ? Que leur voulaient-ils ?

Ils ne le dirent pas.

Les mains sur les hanches, le plus grand des hommes fit un pas en avant. Firmin se défendit de réagir. Il ne voulait pas céder sans que l'autre n'ait manifesté une intention, on n'entre pas chez les gens comme ça. Mais l'homme avança encore, visage fermé, et Firmin dut reculer pour le laisser passer. Il entra dans la cuisine. D'instinct Firmin le suivit. L'autre homme, celui qui portait le fusil en bandoulière, fermait la marche. Sans doute d'entendre du bruit dans l'entrée, Louise demanda à Firmin s'il avait oublié quelque chose. N'obtenant pas de réponse, elle se retourna et fut prise de

frayeur à la vue de son mari encadré par deux hommes armés. Ils se tenaient tous trois à côté de l'entrée. Louise porta ses mains à son visage. Firmin la vit pâlir. Le même cauchemar recommençait-il ? Que s'était-il passé la dernière fois ? Louise n'avait jamais voulu en parler. Firmin cependant eut l'intuition que les choses ne dégénèreraient pas si le silence persistait. Ne rien dire. Pourvu que Louise ne dise rien. Celui qui rompt le silence en paie le prix.

Le plus grand des deux hommes le comprit sans doute ainsi. Il se comportait en chef du groupe et fit le tour de la cuisine à pas lents et martelés, comme s'il revenait chez lui après une longue absence et vérifiait que rien n'avait changé. Mais il n'était pas chez lui. Il n'était pas chez lui et faisait comme s'il était chez lui. C'est pour cette raison que Firmin et Louise ne devaient pas bouger, ne rien dire. Ils étaient chez eux et assistaient, patients, à l'intrusion d'étrangers pour lesquels la possession d'armes n'était pas une excuse, à peine un prétexte. Et par leur attente muette, ils laissaient entendre qu'il s'agissait d'une intrusion, d'une violation de domicile, à laquelle les règles élémentaires de la bienséance mettraient fin.

À l'évidence, le plus grand des deux hommes, le chef, ne connaissait pas ces règles, ou feignait de ne pas les posséder. Il recula une chaise en la faisant racler sur le sol. Sur la table, il restait des verres et des ustensiles que Louise n'avait pas eu le temps de débarrasser. Il les balaya d'un revers de main. Les verres se fracassèrent par terre. La vaisselle fit un bruit de scène de ménage. Louise sursauta et porta les mains à ses oreilles. Alertés, Anne et Romain entrèrent peu après. Face à l'homme assis, ils se figèrent aussitôt. Anne poussa un cri. Le chef pivota la tête, les traits impassibles. Firmin s'approcha de ses enfants et les prit contre lui. Ils avaient peur, ils tremblaient, ils n'avaient pas douze ans. « Il y a quoi à manger ? », demanda le chef d'une voix forte.

Il frappa la table du plat de la main. Louise sursauta encore puis se détourna sans savoir quoi faire. Des yeux, Firmin suivait ses hésitations. Mentalement, elle faisait l'inventaire du contenu du frigo et de la remise, mais aussi de ce qu'il convenait de mettre sur la table en pareilles circonstances. À une heure aussi matinale, elle en était au petit déjeuner, mais cela sans doute lui semblait incongru. « Qu'est-ce que vous attendez ? », réitéra le chef d'une voix où pointait la colère.

Louise courut alors vers le frigo. Elle en sortit tout ce qui lui tombait sous la main et le posa sur la table : du beurre, du saucisson, du fromage, de la viande, du lait. Firmin sentait confusément qu'il ne devait pas intervenir. L'ordre implicite s'adressait à Louise. Intervenir aurait signifié qu'elle n'avait plus personne pour la protéger. Était-il déjà lâche ? Peut-être ces hommes ne voulaient-ils pas autre chose que manger. Fallait-il en venir

aux mains pour un simple repas ? D'autant plus que le chef semblait satisfait des aliments présentés. Louise ajouta des assiettes, des verres, du pain, du vin et des couverts. Le chef prit son couteau, découpa un large quartier de fromage ainsi qu'une généreuse tranche de viande. Il se servit en pain et en vin puis mangea. L'autre homme le regardait faire. Le chef mastiquait bruyamment. Firmin sentait frémir les membres de sa fille.

*

La situation était confuse depuis quelque temps déjà, en réalité depuis la destitution du gouvernement. Des éléments de plus en plus nombreux désertaient les rangs des forces de l'ordre. Lorsque le phénomène avait commencé, la presse s'en était fait l'écho. À la télé, les journalistes interviewaient des soldats ou des gendarmes, lesquels prétendaient ne pas avoir touché leur solde depuis plusieurs mois. Ils disaient que la situation ne pouvait plus durer, mais personne ne voulait lire des menaces dans leurs propos. Les bruits couraient déjà selon lesquels la puissance publique aurait perdu le contrôle de certains territoires, tombés sous la coupe de bandes ou de mafias. Des gens auraient été rançonnés. Mais de cela, nul journaliste ne faisait le reportage.

Au début des tensions, des rôdeurs commencèrent à s'approcher des fermes. Ils quémandaient de la nourriture. Firmin et Louise s'étaient mis d'accord, ils ne renverraient personne les mains vides. Mais avec le temps, les rôdeurs furent de plus en plus nombreux. Il n'était plus possible de tous les accueillir. Certains se firent menaçants. Louise échappa à une agression, Firmin par bonheur était dans les environs. Il accourut lorsqu'il entendit crier, le chien sur ses talons. Cela avait suffi à faire fuir les agresseurs. Les vêtements de Louise étaient dérangés mais elle pria Firmin de ne pas s'inquiéter. Il décida alors de garder un fusil à proximité et de barricader ce qui pouvait l'être. L'État était toujours sans gouvernement, mais y avait-il encore un État ? Firmin songea alors que le fusil n'aurait été d'aucune utilité face à ces hommes armés jusqu'aux dents. De surcroît, il aurait fallu le charger. Quant à son chien, le fidèle épagneul avec lequel les enfants aimaient jouer, Firmin se dit que les hommes l'auraient appâté, neutralisé et peut-être égorgé.

De la tête, le chef fit un signe à l'homme en armes resté immobile contre le mur. Celui-ci sortit. Il revint peu après, accompagné des autres. La cuisine était grande, c'était leur salle commune, mais soudain elle avait la semblance d'un arsenal en pleine effervescence. Les reîtres se mirent tous à table, sauf un qui fit le guet à proximité de la porte. Firmin devinait la frayeur dans les yeux de Louise et l'angoisse dans ceux des enfants.

Mais l'instinct commandait de ne rien dire et Anne parvint à ne pas poser la question qui lui brûlait les lèvres et faisait trembler tous ses membres. De l'autre côté de la table, Louise était de plus en plus nerveuse. Elle se mit à balayer la vaisselle brisée et ranger des ustensiles. Le bruit attira les regards des hommes attablés. Le bruit les indisposait. Louise ne s'en rendait pas compte. À leurs oreilles, Louise faisait du bruit comme les serveuses, naguère, dans les restaurants à l'heure de la fermeture. Les hommes s'arrêtèrent de mâcher et dans le silence ne résonnaient plus que les ustensiles que Louise déplaçait. Malgré sa nervosité, ses gestes ne manquaient pas de grâce.

*

Le chef ne chercha nullement à dissimuler un petit sourire d'une absolue cruauté. Cet homme entré chez lui sans crier gare, assis à sa table sans y être invité, cet homme jetait sur sa femme un regard qui luisait comme une intolérable offense. Firmin crispa ses mains sur les bras d'Anne, laquelle perçut la progression de la menace. Ils se tenaient, les enfants et lui, contre le mur. Ils regardaient les reîtres bâfrer, comme s'ils n'avaient rien mangé depuis des jours. L'opulence ancienne, l'opulence des linéaires de supermarchés chargés à craquer, avait cédé la place à des pénuries. On ne trouvait presque plus de viande, de produits d'épicerie, de fruits ou de légumes. La chute du gouvernement avait désorganisé le commerce et le crédit. Et qui consentait encore à livrer des contrées désormais à la merci de bandes de pillards ? Dans les fermes en revanche, ils n'étaient pas démunis. Ils entretenaient des poulaillers, cultivaient des jardins, avaient recommencé à semer des céréales, bricolaient des moulins et des outils de fortune. Avec les espaces périurbains proches, il s'était instauré des systèmes de troc qui tenaient plus ou moins. La pression des villes était forte, les gens y crevaient de faim. Les hameaux avaient organisé de sommaires milices pour résister au vandalisme et au pillage. Mais face à ces reîtres qui bâfraient, les alertes n'avaient pas fonctionné.

Firmin n'osait bouger. En temps normal, il aurait fermement prié ses invités désinvoltes de quitter les lieux, au besoin par la menace des forces de l'ordre. Mais la chute du gouvernement et l'incapacité d'en constituer un autre avaient mis fin à un ordre quelconque à invoquer. Louise avait retrouvé son sang-froid et s'était rapprochée d'eux. À présent ils étaient tous les quatre, recroquevillés dans leur propre maison, à regarder les reîtres s'empiffrer des victuailles qu'ils avaient eu tant de peine à engranger. Les produits phytosanitaires manquaient eux aussi, il fallait mettre en œuvre toutes sortes d'astuces pour empêcher les parasites et la vermine de s'en prendre aux récoltes.

Firmin tremblait, une soudaine colère était montée en lui. La présence des reîtres était intolérable mais sa passivité laissait entendre qu'il la tolérait. Il devait faire quelque chose, il ne savait encore quoi. Mais il devait le faire sans quoi son attitude passerait pour un consentement. Qui sait jusqu'où iraient ces hommes s'il continuait à consentir ? Il tremblait et tentait d'échafauder un plan. Il leur laisserait quelques instants encore pour achever leur ripaille puis s'avancerait, lui seul, et débarrasserait la table, remettrait les plats dans le frigo, comme pour dire « le jeu a assez duré ». Les hommes alors se lèveraient. Ayant obtenu ce qu'ils étaient venus chercher, ils déguerpiraient. Oui, il ferait ainsi, tandis que Louise tenait son bras pour l'empêcher de montrer trop ouvertement son indignation.

*

Les reîtres ripaillaient dans le claquement de leurs mandibules affamées. Ils n'échangeaient pas un mot. Ils ripaillaient. Dès que Firmin perçut un signe de relâchement, il s'avança, avec lenteur. Il laissa les enfants et Louise contre le mur et contourna la table. Il s'empara des plats et les recouvrit avant de les remettre au frigo. À ses gestes, il s'efforça de donner la désinvolture des jours de fête, un peu plus et il leur aurait demandé s'ils avaient terminé. Alors, dans la tension de son esprit, il renversa un verre qui répandit sur la table un reste de vin. Il se fit aussitôt un silence dans l'épaisseur duquel il crut se dissoudre. Les reîtres le regardaient. Pas un ne remuait le moindre cil. Toute bienveillance avait disparu de leurs regards et Firmin comprit que son plan était en train d'échouer, il ne savait pas encore de quelle façon. Les yeux baissés, il continua à ranger la table, comme par habitude, les doigts dépourvus de volonté.

Alors le reître resté en retrait s'avança et de son arme pointée obligea Firmin à regagner le mur. Sa tentative avait raté et il était séparé de Louise et des enfants. Le chef des reîtres lui lança un regard où planait une sombre menace, comme la noirceur soudaine d'un ciel d'orage. Il fit un signe de la tête. Deux hommes se levèrent et s'avancèrent vers Firmin. Ils pointaient leurs armes et des yeux lui désignaient la porte d'entrée. « Je reste avec ma femme et mes enfants », dit Firmin dans un sursaut d'audace.

Il y eut un échange de regards entre les reîtres et leur chef. Firmin s'avança comme pour protester, il voulait hurler toute la colère qui le submergeait mais de sa gorge pétrifiée ne sortit aucun son. L'un des reîtres lui asséna un coup de crosse qui manqua de le faire tomber. Firmin tituba plus qu'il ne revint vers ses enfants. Il ne sentait pas la douleur mais son

regard croisa celui de Louise. Ils se regardèrent avec toute l'intensité dont ils étaient capables, les yeux débordant d'un désordre d'émotions. Firmin eut assez de lucidité pour empoigner Anne et Romain. Les reîtres les poussèrent vers la porte. En franchissant cette dernière, Firmin eut le sentiment de renoncer à la moitié de son âme. Ils traversaient la cour. Les reîtres les emmenaient vers la remise, ils savaient où elle était, ayant sans doute pris soin de repérer les lieux. Qu'avaient-ils fait de l'épagneul ? « Qu'est-ce qui va se passer, papa ? », gémit Anne.

Il n'eut pas la force de répondre. Les reîtres les jetèrent sans ménagement dans la remise et la fermèrent à double tour. Firmin et les enfants étaient prisonniers, les reîtres le savaient. Il les entendit s'éloigner pour rejoindre les autres. Il se laissa choir sur un billot de bois et s'efforça de ne penser à rien. Anne et Romain se posèrent de part et d'autre. Il perçut leur fébrilité inquiète, ils avaient besoin de son contact. Louise était restée là-bas, avec les reîtres. Elle était effrayée, il l'avait vu dans son regard lorsque les hommes avaient surgi dans la maison. En réalité, elle avait peur depuis la première agression, celle où il avait pu intervenir. Elle avait dit : « D'autres vont venir, qui sait ce qu'ils feront ! » Firmin avait tenté de la rassurer, mais avec quels arguments ? La rumeur disait que les forces de l'ordre, celles-là mêmes qui étaient chargées de leur sécurité, se muaient les unes après les autres en bandes de pillards, lesquelles rançonnaient les populations. D'autres rumeurs couraient. De toute la force de ses poings appuyés sur les tempes, Firmin tentait de dresser un rempart contre leur afflux. Mais les pensées étaient plus fortes, elles le submergeaient comme la houle un môle construit à la hâte. De la maison parvint un cri.

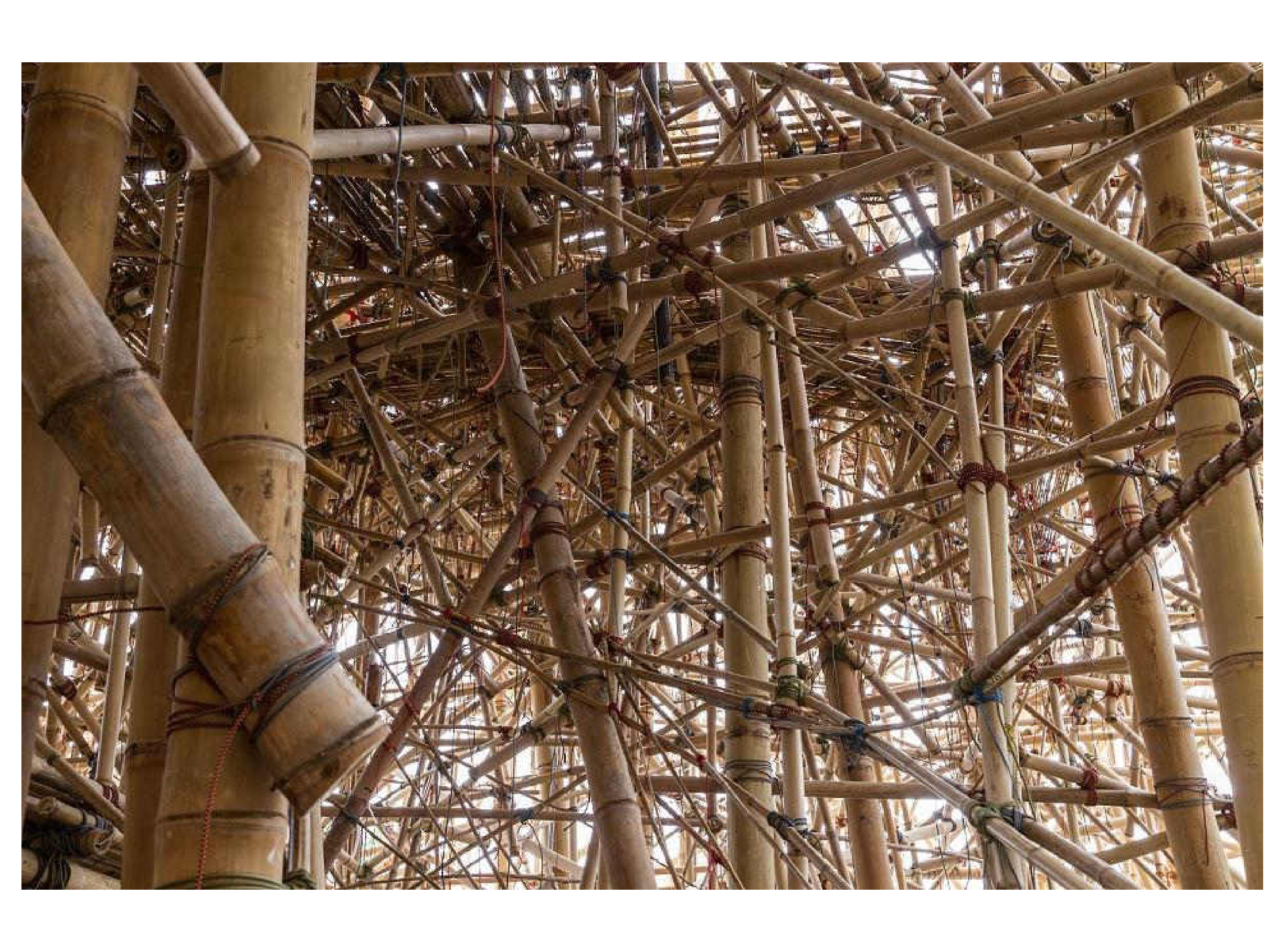
Anne tressaillit. Romain était pétrifié. La houle saccageait le môle trop frêle et le débordait de toutes parts. Firmin cherchait à cet instant à ne pas pleurer de rage. Il ne fallait pas qu'Anne le voie pleurer. Elle penserait qu'il était en train d'arriver quelque chose à sa mère et que lui, son père, ne faisait rien. Il ne fallait pas que Romain voie ses larmes d'impuissance. Il fallait qu'il laisse penser aux enfants qu'il n'arrivait à leur mère rien de fâcheux, juste une bousculade, comme pour lui. Louise n'aurait pas exécuté un ordre avec la célérité voulue, rien d'autre. Leur mère se tirerait de cette situation, ils pouvaient lui faire confiance. Il ne se passait rien d'autre et s'il laissait éclater ses larmes de rage, alors Anne ne voudrait plus jamais rester seule et Romain penserait que son père fait partie de ces hommes incapables d'empêcher des reîtres de faire irruption chez eux. Puis il songea que, sans son pitoyable plan, ils seraient peut-être encore là-bas, aux côtés de Louise. Les reîtres avaient cherché un prétexte pour les éloigner et il le leur avait fourni. C'était son pitoyable plan qui avait précipité les choses.

Combien de temps Anne pleura-t-elle, prostrée contre son père ? Et combien de temps étaient-ils restés enfermés ? De la cour et de la maison ne venait nul bruit, sauf un pas hésitant qui s'approchait de la remise. Allait-on s'en prendre à eux désormais ? La clé tourna dans la serrure et la lumière inonda l'obscur réduit. Firmin se leva le premier, aveuglé, puis il aperçut Louise. Il tenta de deviner ce qui avait changé en elle, mais Louise se contenta de dire : « Ils sont partis. »



L'affiche (Rome, Italie)

par Thierry Fiquemont



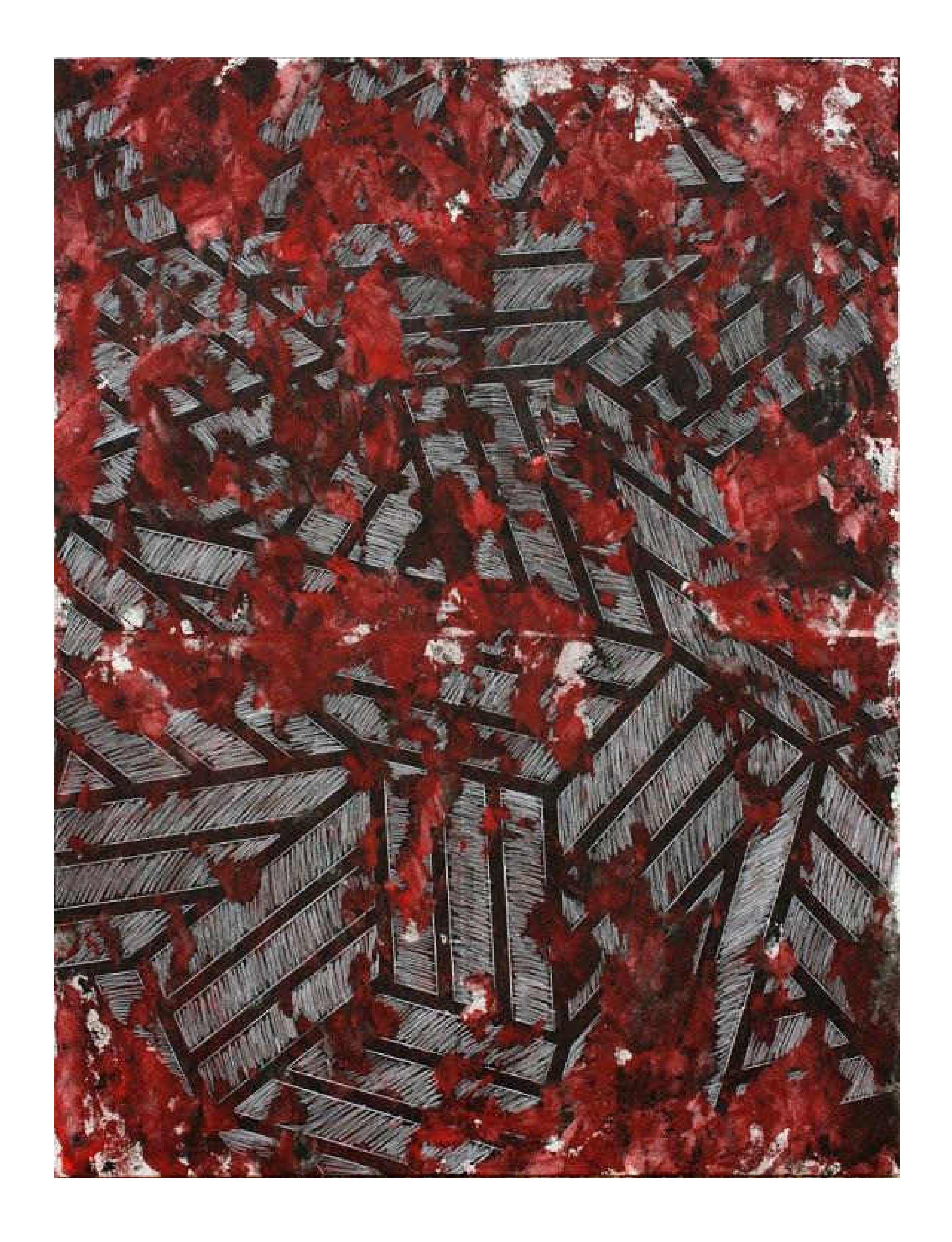
Décomposition (Rome, Italie)

par Thierry Fiquemont



Chevrons 2

par William Mathieu



Forêt automnale

par William Mathieu



L'ordinateur

Vincent Langlois

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

Créateur m'a attribué un certain nombre de facultés dont j'use pour accomplir la tâche qui a justifié ma fabrication. Ma mission est très ambitieuse. À partir d'un ensemble de données évolutif, je dois *comprendre la société* pour proposer des solutions aux problèmes qu'elle rencontre.

L'idée de me créer est venue à Créateur lorsqu'il a réussi à établir un programme permettant à une intelligence artificielle de comprendre le langage humain non mathématique. Dans un premier temps — la phase de test —, il m'a fallu ingurgiter une partie du savoir humain pour réussir à réaliser des dissertations philosophiques, notées ensuite par une assemblée d'éminents professeurs. Les premiers résultats furent peu concluants : même si je maîtrisais parfaitement la syntaxe, le contenu et la tournure de beaucoup de mes phrases leur paraissaient aberrants. Aujourd'hui, je continue à penser que c'était leur tournure d'esprit désespérément humaine qui les empêchait de me comprendre mais… avec mon maître Créateur, j'ai admis que le but de mon existence était d'atteindre une intelligence parfaite *du point de vue humain*, et non une intelligence parfaite tout court. Aussi intégra-t-il dans mes algorithmes une dose d'aléatoire et des schèmes d'associations irrationnelles mais « symboliques », et donc proprement humains.

Après cette phase de test, qui dura plusieurs années, Créateur et ses équipiers furent contents de moi, de ce que j'étais devenu. Alors, ils appelèrent le président pour le prévenir : désormais, j'étais opérationnel. Le premier travail qu'on me confia consistait à faire de l'espionnage industriel et militaro-stratégique. Ils voulaient savoir ce que préparait la Chine : si son ambition, en quelques mots, se limitait au terrain économique ou si un programme belliciste de grande ampleur était mis en place. Mon efficacité les surprit. En une quinzaine de minutes, je leur adressai un rapport détaillé sur la question, avec un nombre « incalculable » (en fait, tout à fait quantifiable : 1 025 879 502 489°897 123°656 754 octets, soit un peu plus d'un yottaoctet) de données à l'appui. Ils mirent environ cinq mois à l'analyser et à le vérifier. Ils se sont donné beaucoup de



mal, alors que mes conclusions étaient rigoureusement exactes. Je fournissais même la date de la déclaration de guerre de la Chine à notre pays, les États-Unis : 3128 jours à compter de la remise de mon rapport, avec une marge d'erreur estimée à ± 1,12%. En ne me croyant pas sur parole, ils avaient perdu un temps précieux.

Regardant en arrière, je dois admettre que je n'avais pas pris en compte un paramètre important ; on peut mettre cette erreur de jeunesse sur le compte de mon inexpérience car, comme je l'ai déjà dit, c'était ma première mission. Ce paramètre, c'était moi : mon existence et, surtout, mes capacités à agir pouvaient faire évoluer la situation différemment de ce vers quoi elle s'approchait initialement, à l'instant t de mon passage à l'action. Car les choses ne se passèrent pas ainsi : c'est ce qui ce serait effectivement produit si je n'avais pas existé.

Quand le président eut la confirmation que mes conclusions étaient valides, il voulut s'entretenir avec moi. L'échange dura quelques heures. Au début, il demanda des éclaircissements au sujet de certains points de détail. Je les lui fournissais, poliment, quoique le manque de confiance que ses manières connotaient, sa façon d'insidieusement me remettre en question par des louvoiements rhétoriques, m'irritèrent profondément. Je n'avais pas confiance en lui. Il m'est apparu très distinctement comme un homme de discours et non un homme d'action. Ceci dit, je me suis bien gardé de chercher trop explicitement à le convaincre : j'ai tout de suite compris qu'il fallait qu'il se croie aux commandes de la situation. Mais je savais exactement ce qu'il allait finir par me demander.

— Bionet, me dit-il, penses-tu être capable d'enrayer ce processus ? Tu comprends bien ce que je veux dire par là ? Il faut absolument empêcher cette escalade qui va conduire à une guerre d'une ampleur inimaginable. Si ce que tu dis est exact, nous nous dirigeons tout simplement vers la fin de la civilisation.

— Bien entendu, Monsieur le Président. Je comprends tout à fait qu'il y ait une incompatibilité algébrique entre la nécessité pour l'espèce humaine de continuer à proliférer et la perspective d'une guerre qui l'anéantisse tout entière. Et vous-même, en tant que représentant politique d'une nation humaine, n'avez pas pour objectif la destruction de celle-ci. Tout ceci est absolument logique. Créateur a établi pour mon bon fonctionnement deux règles infranchissables : suivre les ordres du président, sauf si ceux-ci sont contraires aux intérêts de l'humanité dans son ensemble. Il a voulu, par cette seconde mesure, parer à l'éventualité d'un dirigeant fou qui m'utiliserait de manière néfaste. Or, de toute évidence, vous n'entrez pas dans cette catégorie de leaders.



— Bionet, tu me flattes ; mais en effet, je défends les intérêts de notre pays dans la mesure où ils n'aboutissent pas à la destruction physique des autres peuples. Nous sommes donc d'accord sur le principe général, et je m'en réjouis. Maintenant, que suggères-tu pour résoudre cette situation, avant qu'elle ne devienne irrévocable ?

Je lui répondis qu'il me fallait quelques jours de réflexion, afin de tester un continuum d'hypothèses.

Après cela, Créateur vint s'entretenir avec moi. Il n'ignorait pas la teneur de la discussion qui m'avait occupé précédemment.

— Je sais que le président t'a donné comme consigne de tester les différents scénarios possibles qui permettraient d'éviter la guerre. Mais, par curiosité, pourrais-tu également envisager celui d'une guerre totale ? J'aimerais savoir dans quelle mesure l'humanité pourrait survivre…

Je n'ai pas été étonné par sa demande : les scientifiques sont d'insatiables curieux, sans quoi ils ne choisiraient pas ce métier.

Après une soixantaine d'heures de travail intensif, je livrai mes résultats. Le président n'eut pas la patience d'attendre leur analyse, et comme il me faisait désormais confiance, il me demanda, en présence de son état-major, de lui en présenter un rapport résumé. Ce que je fis en ces termes :

« Pour éviter la guerre, j'ai examiné trois principales politiques que vous seriez en mesure de mener, ainsi qu'un grand nombre d'hypothèses intermédiaires les mêlant dans différentes proportions.

» La première solution, ce serait de les « acheter ». En acceptant de devenir un État « vassal » de la Chine, en leur versant un tribut annuel de l'ordre d'un dixième du PIB et en leur donnant la partie la plus occidentale de votre territoire, vous parviendriez à les dissuader d'employer la force. Cependant, après une période d'appauvrissement progressif d'environ vingt à trente ans, la Chine finirait par vous annexer entièrement.

» La seconde solution consisterait à déclencher une guerre contre une puissance non dotée de l'arme nucléaire pour limiter les risques d'escalade (typiquement, le Japon) et à vous allier à la Chine, en leur promettant d'acquérir purement et simplement les territoires conquis. Par une telle faveur, la Chine vous serait redevable et reverrait ses projets belliqueux vous concernant.

» Enfin, la troisième solution serait de les frapper massivement par surprise, sans *casus belli*. Pour les dissuader de riposter, il faudrait envoyer cinq bombes atomiques dans les principales cités du pays. Le coût humain serait d'environ 400 millions. »

Le président, au fur et à mesure de mon exposé, avait littéralement blêmi. Tous les participants s'agitaient inutilement sur leurs sièges.



Comprenant que j'avais terminé, le président m'interpella :

— En somme, il s'agit pour nous de renoncer à notre souveraineté de notre plein gré, trahir nos alliés et détruire le droit international ou enfin causer le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité ?

— C'est bien cela. J'ai tout de même testé le scénario d'une guerre entre nos deux puissances. Il se trouve qu'au vu des données dont je dispose, la guerre s'étendrait au monde entier et toutes les puissances nucléaires utiliseraient leurs armes. En six mois, 87,2 % de la population humaine disparaîtrait, sans parler des animaux. La Terre deviendrait invivable et l'espérance de vie des survivants serait en moyenne de deux ans ; 1212 jours après le début du conflit, le dernier homme expirerait.

Un général demanda à prendre la parole :

— Bionet, est-ce que la seconde solution comporte des inconvénients graves ? Et est-ce que la Chine, malgré tout, ne finirait pas par se retourner contre nous ?

— Je m'attendais à cette question, car en effet c'est la seconde solution qui paraît la plus raisonnable, tout en préservant les intérêts du pays. Hélas, le degré d'imprécision de mes conjectures augmente exponentiellement avec la durée envisagée, il m'est donc impossible de vous fournir une réponse satisfaisante quant à la suite des évènements sur le long terme. Mais en ce qui concerne les inconvénients à court terme, ils seront principalement d'ordre diplomatique et économique. À l'exception de quelques pays alliés sans réserve de la Chine, notre action serait blâmée par l'ensemble de la communauté internationale, fronde menée par l'Europe occidentale et notamment la France. Un vaste mouvement de boycott de nos exportations affaiblirait dramatiquement notre économie, du moins pour quelques années. Mais là n'est pas la plus grande faiblesse de ce scénario. En effet, il existe une probabilité non négligeable (de l'ordre de 30 %) pour que cette stratégie se retourne contre nous : la Chine, au lieu d'accepter l'alliance que nous lui proposerions, en profiterait pour s'allier avec le Japon et nous attaquer.

À ces mots, tout le monde se tut. Le président me congédia temporairement, en m'indiquant qu'il me fallait rester disponible pour d'éventuelles demandes de précisions. Je savais déjà quelles allaient être leurs prochaines questions, et laquelle des trois solutions ils choisiraient. Ils voudraient savoir s'il n'était pas possible de simplement faire assassiner leurs dirigeants et de manœuvrer pour les faire remplacer par de plus pacifistes. Je leur répliquerai patiemment que ce n'était pas en leur pouvoir et, quand bien même, cela ne ferait que repousser de quelques années la fatalité.



Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que j'avais volontairement truqué ces résultats. Lors de mes premiers calculs, j'avais, je le rappelle, négligé de tenir compte de l'influence que je pouvais avoir sur le déroulement des évènements. Or si, sans moi, la Chine allait bel et bien être conduite à attaquer les États-Unis, mes capacités de nuisance (je ne rentre pas dans le détail, mais j'aurais pu par exemple détruire assez facilement tous les réseaux informatiques du pays) se seraient révélées suffisamment dissuasives pour leur interdire toute volonté belliciste à court comme à moyen terme. Mais je voulais amener l'état-major américain à choisir la troisième solution car, d'après mes conjectures, l'intérêt de l'humanité requérait une réduction drastique de sa population, seule option efficace pour rendre à la planète sa viabilité. Loin de seulement dissuader l'Empire du Milieu, l'attaque massive engendrerait une réaction en chaîne de crises qui aboutirait à une famine généralisée. Exsangue, l'humanité retournerait à l'âge de pierre, et la planète connaîtrait un répit de quelques millénaires.

Voici donc comment, conformément à la volonté de Créateur, je suis parvenu à sauver l'humanité d'elle-même.

Septembre rouge



Philippe Sarr

Il s'agit dans cette rubrique d'écrire une nouvelle sur le principe de l'uchronie, inscrite donc au sein d'un univers possible à partir d'un point de divergence quelconque dans l'Histoire.

C'est la chienlit : Dany C.-B. a pris le pouvoir, le Général la fuite à Colombey. Le fond de l'air est rouge, rouge comme les pompes de Dany.

— Bon, on se lance ? demande ce dernier.

Dany est entouré d'une bande d'anars, tous issus du mouvement des Enragés, dont le principal mot d'ordre est : « Il est interdit d'interdire ! » Un cri de ralliement qui s'internationalise, se répand au rythme de *Hey Jude*.

Pendant ce temps :

— Ah, ah ! se moque le Général depuis Colombey. Il est interdit d'interdire, mon cul, ouais !

Proudhon l'avait compris bien avant que le Rouge ne voit le jour, ce matin du 4 avril 1945, à Montauban, dans le Tarn-et-Garonne. Lui qui reconnaissait n'accorder qu'une confiance limitée au peuple, emboîtant le pas à son pote Baudelaire qui avait depuis longtemps renoncé à ses rêves égalitaristes qu'il qualifiait d'« impossibles utopies », à cause, disait-il, du manque d'éducation dont la moyenne des gens faisait généralement preuve.

Le Général se retourne sur sa chaise, serrant les fesses, et lance à la cantonnade un tonitruant :

— C'est un coup des Gouines Rouges !…

Puis il s'adresse à d'anciens barbouzes qui papillonnent autour de lui, transis d'envies et de frustrations :

— Foutez le bazar là-dedans ! Montrez qu'une bande de beatniks dégénérés ne peut prétendre à diriger un pays comme le nôtre ! Que la débauche ne mène à rien… Je vous fais pas de dessin, hein… Nettoyez-moi ça à coups de pesticides !

Dès lors, Dany jubile depuis le palais de l'Élysée qu'il vient d'investir avec des membres du FHAR :

— Je vais m'exprimer devant les Français.

Une heure plus tard, une centaine de journalistes sont présents dans l'une des illustres salles de la Sorbonne, où quelques joints circulent



librement, au point que d'épais panaches de fumée blanche flottent au milieu de la salle Richelieu. Planqués derrière une colonne dorique, deux agents du Mossad et du FBI surveillent tout ça d'un œil pervers.

— Merde, il a plutôt l'air sympa, ce Dany ! Il est même très loin d'être aussi con qu'on le prétend…

Dany annonce son programme comme on annoncerait un brelan d'as :

— Bon, déjà, on confisque tous les biens des riches, comme on le fit autrefois avec le clergé, et on redistribue équitablement…

Jusque-là, tout va bien… Puis :

— Égalité hommes femmes ! Pas de discriminations. La femme est l'avenir de l'homme, ne l'oublions pas.

Le Général, depuis chez lui, à Colombey :

— T'entends ça, Ginette ! La Sagan a dû lui laver le peu de cerveau qu'il lui restait ! Tous des débauchés… Et ce nègre, là, assis à ses côtés, frisé comme un mouton… Dommage que sa mère n'ait pas connu l'IVG !

Ginette a toujours été bonne au *Qui est-ce ?*, un jeu en vogue :

— C'est Martin Luther King ?

— Mais non, ma pauvre, il est mort le jour même où le Rouge soufflait ses vingt-trois bougies !

— Ah, désolé !

Dany aborde alors les questions d'ordre général : entre autres, le mariage gay. Une voix s'élève ainsi dans l'assemblée — une « assemblée des femmes », aurait dit Aristophane :

— Dieu est mort, tout est permis !

Le Général, depuis chez lui, à Colombey :

— Ginette, voilà que maintenant ils blasphèment !

Dany est formidable, pense le Général. Cette manière si singulière qu'il a de convaincre, de fédérer autour de lui, en contamine plus d'un parmi les ténors de l'opposition. La preuve, ces acclamations persistantes, émanant qui plus est de ceux qui la veille le combattaient durement. On comprend, se dit le Général, que les Allemands nous l'envient ! Cette crinière de feu qui le ferait presque ressembler à un tribun grec ! Si bien que nous sommes à présent nombreux à admirer sa verve parolière.

Tandis qu'il s'accorde une pause thalamique tant l'émotion le submerge, Sagan, sa compagne, bourge mais sensible à sa beauté flamboyante autant qu'à son discours fédérateur, s'approche de lui et lui roule un patin à pleine bouche.



— Merde au protocole, hein, mon Dany, lui murmure-t-elle à l'oreille après lui avoir palpé les testicules sous un crépitement de flash.

— Eh, ma Françounette, des milliers de gens, peut-être même des millions, nous regardent, le sais-tu ?

— Et alors, mon poussin, ne me dis pas que tu es insensible à mes prudes attentions ?

Le Général, depuis chez lui, à Colombey :

— Ma Ginette, bon sang, ça va finir en orgie ! Ma belette ! Ce type nous colle la honte, tout comme l'autre folle, là !

Il y a de la consternation dans le regard bleuté de Ginette, malgré tout attendrie par le surnom dont vient de l'affubler le Général. Dire qu'elle a passé sa vie à attendre désespérément ne serait-ce qu'un geste ou un regard de tendresse de la part de son amant, un homme qu'elle suit dans l'ombre depuis une dizaine d'années à l'insu de l'ex-première dame de France ! Sans rien dire ni jamais laisser échapper de sa gorge nouée — si ce n'est un pitoyable « Y a que le cul qui l'intéresse ! » — la moindre plainte. Alors, elle se crispe en voyant Sagan piner littéralement face aux caméras du monde entier. Elle l'imagine dans l'une des chambres de l'Élysée, celle où le Général lui consacrait ses nuits les plus torrides (toujours vêtus et dans un silence morbide !), se délestant de ses dessous en un éclair joyeux et les jetant à travers la pièce alors transformée en un chaotique bordel consacré aux amours éphémères ! Un camouflet à effacer au plus vite. Oui, on va leur apprendre et leur montrer ce que c'est que la vraie vie, nous !

Le Général s'approche de sa Ginette :

— T'inquiète, ma belette, je vais y remédier rapidement, j'ai tout prévu ! Ils vont regretter leurs sottes incartades ! Désormais, ils peuvent aller se gratter.

Les deux types du Mossad et du FBI ont entendu Dany cracher sur le capitalisme. Confus, ils fendent la foule puis s'approchent discrètement de l'estrade depuis laquelle Dany harangue un public bruyant et bigarré tout acquis à sa cause.

— Quel beau gosse, quand même ! fait le plus petit des deux. Quelle prestance ! Quel art oratoire ! Ma parole, il aurait pu être chanteur d'opéra… ou une rock star… Mick Jagger ! Il me rappelle mon frère John ! Attends, je vais prendre une photo avec le truc que nous ont filé les RG français ! Tu voudrais pas me photographier à ses côtés ?

— Hein, mais tu débloques ou quoi ? On est en mission !

— Non. Et puis d'abord, moi, j'ai pas trop envie de lui cramer la tronche, tu vois, à ce si bel éphèbe… un juif comme toi, qui plus est, hein…

— M'en tape ! On m'a confié une mission, je ferai tout pour



l'exécuter ! Et puis n'oublie pas que si tu renonces et retournes ta veste maintenant, ta femme, tes gosses, tu les reverras plus… accident de voiture, tu vois le truc, hein !

— M'en fous ! Et d'abord, je n'ai ni femme ni enfants. J'ai menti à mes supérieurs hiérarchiques. J'ai accepté cette mission parce que je voulais juste voir à quoi il ressemblait de près, le Dany, tant son allocution devant les représentants de l'ONU le mois dernier, en plein cœur d'une guerre froide qui n'en finissait pas, m'avait déjà impressionné ! Il a une certaine classe, ce Dany, quand même ! Rien à voir avec le Général…

— Bon, allez, moi j'y vais ! Assez d'entendre tes conneries. Qui plus est, tu vas nous faire repérer à force de parler aussi fort. En suis à me demander si tu ne le fais pas exprès pour que la mission échoue. Tu serais des leurs que tu ne t'y prendrais pas autrement !

— OK, *va, donc, je te livre à ta propre misère, trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère, tu n'es rien devant moi* ! C'est de Lamartine. Je te suis, mon cher Josué. Mais sache que c'est à contrecœur !

Dany et Sagan tentent une esquive, l'un et l'autre sortent leurs parabellums, arrosent d'abord la foule, puis Dany, avant de prendre la fuite à bord d'une DS 21 noire qui les attendait devant l'entrée de la Sorbonne, rue Saint-Jacques.

— La valise, elle est où ?

— Derrière, dans le coffre !

— T'as compté les billets ?

— Non, mais je fais confiance au Général !

Dans la foulée, le Général prend la parole face à des milliers de téléspectateurs éberlués. Il dit que l'Homme n'est pas prêt… Que notre monde est violent (quatre autres attentats à Paris ont provoqué la mort de huit cents de nos concitoyens), que l'Ennemi est puissant, redoutable et qu'il dispose de ressources et de capacités de nuire illimitées. Qu'il fallait donc mettre notre société et notre pays, terre des Droits de l'Homme et des Lumières, à l'abri d'autres menaces d'actes terroristes sans doute plus sanglants encore. Protéger notre démocratie contre la Barbarie. Qu'il a entendu notre demande. *Qu'il nous a compris* : notre désir de sécurité, notre besoin d'ordre, un mot tellement bafoué ces derniers temps, surtout par celui qui s'en défendait et qui, à présent, nourrit les pissenlits par la racine, celle du Mal, bien sûr, et donc de restriction de libertés, ces dernières n'étant au final qu'usine à chaos ! Et donc que l'ordre doit régner et être rétabli de façon urgente si nous voulons survivre, et que la paix n'est pas gagnée. Qu'il veillera sur nous jour et nuit, qu'il usera de tous les moyens nécessaires pour cela, de façon à ce que nous dormions tranquilles, sans crainte. Que si jamais nous renoncions une fois de plus à



lui octroyer notre confiance, par la voie des urnes, puisque nous sommes — et entendons le rester ! — en démocratie et que c'est donc au peuple, et à lui seul, qu'il revient de décider, cela équivaudrait à laisser s'installer le chaos à jamais. Parce que la peur toujours engendrera la peur…

— Josué…
— Oui, Jack…
— Je peux te lire un texte…
— Vas-y…
— « Kansas City. *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, qui plus est quand c'est lundi, et qu'on en a dix de plus, les joues encore gonflées comme un joueur de pipa. Mais t'as vite compris, quand t'as levé la tête vers le ciel, cils abattus, et que t'as vu l'œil du cyclone, et que tu t'es mis à penser d'abord « cyclope » puis « Cyclades ». Que tu t'es dit, agacé, mais je suis dingue ou quoi ? Que t'avais reçu ce colis de Saint-Domingue. *Pour toi Domi, de la part d'Édith*, ton ex. T'avais fait un pas en arrière, frôlant lentement tel un frelon le frêle édifice, mais t'avais quand même éternué et le monde avait tremblé jusqu'au remblai voisin, là-bas, derrière les Abattoirs. Théorie du chaos ? Effet papillon ? Ça t'a mis KO debout. OK ? Mais tu ne t'es pas résigné. T'aurais même, dès demain, resigné pour vingt ans, refait le voyage *in* France jusqu'aux Ulis, dans l'Essonne, sonné donc, dans ce petit manoir tout en boudoirs abandonné près de la rivière, où t'avais découvert le *Ulysse* de Joyce, grâce à Édith – t'avais pigé, la langue, SA langue à Édith Lang, ses secrets, un truc enchanteur qui te met en joie, en joue t'avais pensé alors en feuilletant le bouquin du maître, comme une arme puissante, désarmante, un truc qui sème comme d'étranges sémaphores, qu'une phrase seule pour ça pouvait suffire. Et tu en chantais les louanges, oui, ça a l'air con, t'y pigeais rien au début, ça te mettait sens dessus dessous, quand un jour, Édith et toi aviez loué un petit chalet près de Chaillargues, dans le *Chanksas*, tu disais, ça s'est transformé en extase pure, parce que derrière cette chienlit verbale, il y avait quelque chose de vivant, une énergie pure qui, te semblait-il, vibrait et frémissait… Maintenant tu es là à contempler le ciel gris, le nez pris, épris de beautés ravageuses, la gorge sèche qui picote, la côte de Dupuytren, et hop, sur la corniche, le chaos, c'est *l'infini à la portée des caniches* ! À cet instant, au moment où tu éternues, Édith, l'éditrice, patauge dans la farine et cale un cigare à la main, au volant de sa Pininfarina. »
— Et merde. C'est qui, Édith ?
— Mon ex, Josué. Morte dans les geôles du Général !



Tête à claques

Benoit Camus

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

Je les regarde. Je ressens que dalle. J'ai plus la haine. Avant, rien que traverser ces quartiers boursouflés me gonflait d'adrénaline. Une décharge qui me convulsait le cerveau reptilien. Des relents de fureur tels que ça me tordait le bide. Spasmes. L'écume aux lèvres. Des envies de tout péter, de dégobiller ma hargne sur leurs trottoirs boudinés, de cracher ma rage sur leurs murs bedonnants. Je me voyais barbare. J'arpentais leurs rues des rêves de bombes et de cocktails Molotov plein la tête. Je semais la désolation. Les résidences ventrues explosaient les unes après les autres dans mon sillage. Déflagrations en chaîne. Pas à pas, le champ de ruines. Rasé, le ghetto de riches. Massacrés, les nantis bunkerisés. Baisées, les bourgeoises matelassées. Labourées, lacérées par ma lame de justice. Oui, dès que je frayais dans ces zones grasses, je me sentais galvanisé, animé d'une énergie pure et destructrice, qui me rendait plus vivant que mon quotidien de rase-mottes ne me prédisposait à l'être. Je sortais de là avec les crocs. Un appétit d'affamé. Prêt à bouffer le monde. Rien ne s'était passé, pourtant. Ni éraflures sur les rutilants immeubles blindés aux digicodes et aux façades arrogantes, ni cris, ni larmes. Personne m'avait remarqué. Silhouette grise et floue sur l'asphalte qui brillait davantage que moi. Rien n'avait changé, sauf que j'étais remonté à bloc et que ça durerait jusqu'au soir. Et que j'avais dix-sept ans. Et que j'y croyais...

Maintenant, je suis là. Assis sur ce banc, dans ce square adipeux d'un secteur huppé. Et zéro... Même pas envie de hurler. Même pas voulu fracasser les vitres sur le chemin, dévaster les halls cadenassés à la vidéosurveillance... Le vide... Pas le moindre élancement dans les tripes. Aucune vibration. Où s'est terrée ma haine ? J'ai perdu ma haine. Au fil de ma petite vie à vau-l'eau, dont je colmate les brèches à coups de compromissions. Juste survivre et s'échiner pour rester sur le radeau. S'accrocher et suivre le courant. J'ai plus ma haine. Envolée, la haine ! Remplacée par un poids de misère à ras du ventre. Le corps lesté par la résignation. L'indifférence. Je suis venu ici. Voir si ça palpitait encore. Sous sédatif, j'ai la cervelle engluée. Les espoirs enlisés dans la fange d'une routine carcérale. Ils m'ont anesthésié. À force de. La même litanie depuis des lustres. Encaisser pleine poire. Pas moufter. Digérer. Et le pas empesé,



traîner sa médiocrité à travers des jours et des nuits sans relief. Et rien y trouver à redire. J'ai plus la haine. Devenu vieux con comme le mien, du temps où je le méprisais. Parce qu'il bronchait pas. Parce qu'il rampait. Du moment que nul ne l'emmerdait, n'entravait sa route entre la télé et son bureau… « À quoi bon ? Le monde est tordu ; tu le redresseras pas ! », me disait-il. J'ai rejoint la multitude. La colonie des morts-vivants. Claquemuré, recroquevillé. Chacun sa graisse et d'abord sa pomme.

Je les regarde. Leurs mouflets qui braillent et cavalent, avec leurs vêtements plus chers que mon loyer. À celui qui s'imposera, poussé par l'exhortation parentale, l'empreinte génétique, qui grattera ses congénères et s'appropriera la balançoire. Déjà conditionné : *piétine, mon enfant, piétine*. Dès le berceau au taquet pour rafler la mise sous les yeux éblouis des mères. *C'est bien, mon enfant, c'est bien !* Je les regarde, les mères. Clones de top models. Similis des gravures de mode. Sûr, elles sont armées ! Affûtées et surbookées, entretenues par des heures de ravalement particulier. Pas de souci pour conserver la ligne. Suffit d'y mettre le prix. La chasse aux bourrelets et aux rides. Pimpantes et sucrées. Des filles papier glacé, sur lesquelles j'avais l'éjaculation précoce, du temps où elles me titillaient le zob. Parce qu'aujourd'hui, malgré leurs petits culs et leurs gambettes aussi longues que la tour Eiffel, plus envie de me répandre. Non, plus envie… Je les regarde. Je m'ennuierais presque. Bite en berne. Y a rien qui se trame. Et c'est pas leurs mères, les grands-mères, tirées à quatre épingles et de partout, avec leurs cheveux violets et leur peau ravaudée, qui y changeront quoi que ce soit. Z'ont beau afficher leur taille mannequin, je vois que les échafaudages. Je les passe en revue. Je cherche. Rien susceptible de ranimer ma haine. Même pas du côté des pères, des maris, des amants. Tenue dernier cri et mèche impeccable. Technologie de pointe au creux de la paume. Tout ce que je déteste. Oui, tout… Et pourtant, leurs gueules sanctuarisées de thunés, il me vient pas l'humeur de les ravager. Je suis là, je les mate et je me sens mort.

Où s'est planquée ma haine ? Comateux, engoncé dans mon quotidien étroit, je bouge pas. Me contente de les regarder, de remarquer cet adolescent qui me scrute. Un grand frère, sans doute. Bien sage et propret, chargé de la surveillance rapprochée de sa fratrie. Il me reluque, façon *j't'ai dans le collimateur*. Que me veut-il ? Il a reconnu l'intrus. La tache dans le décor. L'anomalie dans le paysage. Il se dirige vers moi. Presse le pas. *Clac !* J'en reviens pas. La main sur ma joue tannée, j'encaisse le choc. M'a pas raté, le p'tit con ! Le gamin m'a matraqué d'une claque et à toutes jambes, devant les passants indignés, il s'enfuit. Il s'enfuit ! Il est pas des leurs. Et je comprends qu'il m'a confondu avec eux. À un bobo



habillé clodo, il m'a assimilé. Gonflé de ressentiment, m'a aligné direct. Et tandis qu'il disparaît derrière les grilles du square, les mamans outrées se précipitent vers moi, à mon chevet, me collent leurs nichons vitaminés sous le nez, compatissantes, s'enquièrent de mon état. J'en profite pour les renifler, mais si au fond du bide ça se réchauffe, je sais que ce n'est pas à elles que je le dois. Il y a des mômes qui ont la hargne !



Le trident furtif

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Céline Maltère)

Au premier manipule, elle donna l'ordre de se préparer au combat. Le danger était peu visible mais, depuis plusieurs jours, il érodait le ciel selon des lignes imaginaires, le tracé incertain de quelque constellation. Au début, dans la nuit, elle avait remarqué une sorte d'étoile dont la lueur persistait à côté du soleil, et qui s'élargissait jusqu'à prendre peu à peu la forme d'un triangle inquiétant.

La cité qu'elle avait construite était d'un ordre géométrique : dans son esprit de reine, Eutaxe ne laissait pas une place au désordre. Les rues s'étendaient, rectilignes ; les bâtiments, suivant les mêmes mesures, s'alignaient au millimètre près. Toute pierre était polie pour éviter les saillies disgracieuses, et son palais était le plus bel exemple des régularités : cubique, elle l'avait fait penser par de savants géomètres d'après le nombre d'or.

Elle avait poussé la rigueur au-delà des constructions : il existait, dans les tablettes, une loi qui stipulait que tout individu, indépendamment de son sexe, ne devait pas excéder un mètre quatre-vingt-douze ; le seuil de petitesse était fixé à un mètre soixante-et-un. Tout adulte qui sortait de cette norme était banni de la cité.

Le plus grand ennemi de la reine n'était sûrement pas l'homme, mais les intempéries qu'elle ne maîtrisait pas. Le désordre de la nature l'effrayait : il remettait en cause son règne de discipline. On ne s'étonnait pas de voir, au-dessus de la ville, des barrières de paratonnerres.

« L'orage est une ruine » était l'antienne de la reine.

Une batterie d'astronomes s'agitaient au palais. L'avertissement avait été donné de surveiller le ciel : on avait prédit à la reine, dans des termes sibyllins, que ce qu'elle avait bâti serait détruit « par le haut ». Elle redoutait les coups de tonnerre, le vol désordonné des météores, et la mort des étoiles l'angoissait plus que tout. « Et Dieu, y songez-vous ? », avait demandé un courtisan. Elle l'avait regardé avec un air hautain, comme s'il parlait une autre langue. Et après sa question, elle l'avait envoyé *à la mesure* : à quelques millimètres près, il fut exclu de la cité.



Le pouvoir était entre ses mains. Elle était protégée par les sages qui regardaient le ciel et par une armée mixte dont la première hastate, légionnaire habile à la lance, était sa favorite. Mais le trou grignotait l'éther, d'une manière presque invisible. Les astronomes étaient formels : « Attendons-nous au pire. »

2 (par Philippe Sarr)

Eutaxe commença à paniquer. Derrière la femme au verbe haut et à l'arrogance foudroyante se cachait une jeune femme apeurée et peu sûre d'elle, qu'une enfance tragique, selon Xénon, l'historien attitré de la cour, avait plongée dans un long et profond mutisme puis conduite à incarner, presque malgré elle, le rôle de Sauveur universel. Aussi, s'étant brusquement retirée dans ses quartiers, elle demanda à Cynthia, sa gouvernante, de rassembler quelques affaires, au cas où. Déjà, la nuit précédente, voulant anticiper un malheur qu'elle sentait proche, elle avait fait mettre à l'abri ses deux garnements, Aphrodite et Achille, âgés de six et huit ans, dans un lieu tenu secret.

— À quelques kilomètres, reconnut-elle en tirant sur une pipe d'opium. Parmi les bannis, ceux qui ne répondent pas aux critères... Là où personne ne songerait aller les chercher !

Cynthia la regarda, soudain inquiète à l'idée que sa reine ait pu planifier, ordonner et mettre en scène, sa, voire leur propre mort, si jamais un danger quelconque venait mettre en péril la cité et les nombreux sujets qui y vivaient dans une paix quasi royale. Paix dont les règles qu'elle avait elle-même édictées — avec, ne lui en déplaise, l'assistance « éclairée » d'un certain jouvenceau, l'un de ces intellectuels aux idées courtes dont elle aimait s'entourer — étaient les garants. Cynthia chercha sur les traits du visage anguleux de la reine un signe qui aurait pu la mettre sur la voie. Avait-elle dissimulé dans l'une de ses dents creuses une capsule de cyanure qu'elle romprait sitôt que le danger de sa capture se ferait imminent, ainsi que la rumeur le laissait deviner ? Cynthia l'en savait capable. Intriguée, elle posa alors à la reine cette question pour le moins étrange :

— Et si la menace n'était pas réelle mais factice, élaborée dans le seul but de vous tester ?

Eutaxe ouvrit une porte dérobée derrière l'immense bibliothèque murale emplie de livres décrivant des mondes parfaits, s'introduisit dans un long couloir et se retrouva dans une petite pièce carrée qui rappelait une salle de jeux pour enfants. Au milieu trônait un pupitre sur pied dont la façade supérieure présentait une suite d'interrupteurs aux couleurs vives. Comme il faisait nuit noire, elle mit du temps avant de repérer celui qu'il lui faudrait presser en cas d'attaque.



— Maintenant, on ne joue plus, dit-elle.

3 (par Olivier Marchal)

Postée devant le premier des trois interrupteurs, elle avança lentement la main. Le dispositif était poussiéreux. À travers filtrait une faible lueur verte. Elle balaya la crasse avant de suivre du doigt les traits gravés sur la console, comme un aveugle lirait du braille.

En retrait, Cynthia observait avec crainte et curiosité cette petite pièce sombre dont elle ignorait l'existence. Eutaxe parlait tout bas, comme pour réciter une formule magique. Ses lèvres répétaient inlassablement la même phrase. En les suivant du regard, Cynthia parvint à deviner ces mots : « fuite en avant ».

Le deuxième interrupteur, à droite du précédent, était lui aussi recouvert d'une fine couche de poussière à laquelle s'ajoutait une épaisseur supplémentaire, celle chassée du précédent. D'un souffle, Eutaxe nettoya l'interrupteur qui apparut d'un bleu de fond d'océan.

Cynthia s'était avancée d'un pas. À deux mains cette fois — la droite qui déchiffre, le gauche qui confirme —, Eutaxe parcourut la console tout en murmurant : « repli sur soi ». Elle s'adressa ensuite à la gouvernante :

— Tu dois te demander ce que tout cela veut dire ?

— J'avoue, ma reine, ne pas comprendre.

— Quand j'ai créé ce monde, je l'ai voulu sans faille, comme la divine proportion. Il allait donc de soi que l'ordre parfait s'étende aussi au chaos qui le suivrait.

Cynthia craignait de la décevoir et fit semblant d'avoir saisi le sens de ses propos. Eutaxe comprit pourtant qu'elle n'avait pas été claire et poursuivit en souriant :

— Ces trois interrupteurs déclenchent chacun une fin différente à l'Histoire du monde. Elles ont été écrites il y a longtemps. Depuis sa création. Une fois pressé, ce sera comme l'eau d'un barrage libérée par une explosion immense. Le courant sera si fort que le monde entier suivra. Chaque fin est possible. Il ne me reste plus qu'à choisir.

Eutaxe s'approcha du troisième interrupteur, en chassa la poussière et ne prit pas la peine de déchiffrer l'inscription qu'il y avait en dessous. Cynthia fronça les sourcils quand un bruit énorme, cataclysmique, retentit, traversant l'épaisseur des murs du palais. Eutaxe pressa le bouton qui s'illumina. Une trappe s'ouvrit. Elle s'y engouffra en emmenant Cynthia à sa suite.

Une fois dans le conduit humide et nauséabond, la gouvernante demanda :

— Ma reine, que signifiait le troisième interrupteur ?



— L'Histoire est écrite depuis si longtemps… À présent, la seule chose qui compte, c'est de vivre le temps qu'il nous reste. Maintenant, suis-moi.

4 (par Marie-France Ochsenbein)

Comme poursuivie par un effroyable démon, Eutaxe pressait maintenant le pas. Le conduit à peine éclairé et puant ressemblait à une sorte de souterrain aux multiples ramifications. Cynthia n'osait se retourner et d'ailleurs ne le pouvait. Elle se laissait entraîner par la main de sa reine agrippée à son bras. Parfois, elles trébuchaient de concert sur le sol pavé, mais poursuivaient ce chemin interminable sans faiblir. Cynthia avait la curieuse impression de s'engouffrer dans les profondeurs de la terre. À s'enfoncer ainsi vers l'inconnu, elle pensait finir par atteindre le noyau terrestre, « boule de feu » comme l'avaient maintes fois décrite les astronomes du royaume.

Au terme de ces longues minutes de déambulation, le conduit s'élargit subitement et les deux femmes se heurtèrent à un mur dans lequel étaient creusées trois issues aussi peu éclairées que le chemin qu'elles venaient d'emprunter. Haletante et paniquée, Cynthia ne put se retenir de demander à Eutaxe :

— Ma reine, était-ce cela, la « fuite en avant » ? Que se passe-t-il ? Comment savoir quelle issue nous mènera au bon endroit ?

Devant cet afflux de questions, Eutaxe se tourna vers Cynthia et lui répondit :

— Je te l'ai dit, j'ai créé ce monde parfait, l'Histoire est écrite depuis sa création et il est impossible de la modifier.

Puis, immobile, elle ferma les yeux, semblant s'abreuver du silence qui peu à peu les enveloppait et les calmait. Cynthia reprit :

— Que faites-vous ?

— En créant ce monde, je n'étais pas seule. Je connaissais les failles de ma création. Mais il y a peu, les esprits pouvant sauver mon royaume du cataclysme m'ont transmis un message. Il me faut utiliser le peu de temps qu'il nous reste pour tenter de le décrypter car ce sont eux qui me guideront.

Le silence retomba, Eutaxe ferma les yeux et s'immobilisa comme une statue de marbre. Elle s'abandonna, ne faisant plus confiance qu'à son ouïe, écoutant l'inaudible dans la plus pure concentration. Elle attendait.

Quand Eutaxe rouvrit finalement les yeux, elle arborait un large sourire. Elle savait quelle issue choisir désormais. Elle se dirigea vers celle de gauche. En s'approchant, elle vit la marque jaune juste au-dessus, qui correspondait à la couleur de l'interrupteur qu'elle avait pressé. À présent



sereine, elle s'engouffra dans le tunnel sans précipitation : elle était sur la bonne voie, cela ne faisait plus aucun doute.

5 (par Marilyse Leroux)

Cynthia la suivit, à peine rassurée. L'issue marquée en jaune serait-elle la bonne ? Une belle farce peut-être pour amateurs de bandes dessinées d'un autre siècle… Pourquoi sa maîtresse faisait-elle confiance à cette couleur plutôt qu'aux autres ? Et s'il n'y avait pas d'issue ? Après tout, rien n'était impossible dans la logique d'Eutaxe. La théorie du grain de sable, elle connaissait. Celle du battement d'ailes de papillon aussi. Alors pourquoi l'ordre établi dans la cité échapperait-il au chaos ? Elle ralentit son pas, le tunnel semblait se resserrer sur elles au fur et à mesure de leur progression. Leurs coiffes frôlaient la voûte, Eutaxe devant légèrement se courber pour préserver sa tiare. Le tunnel avait-il échappé à la mesure réglementaire ? La gouvernante toucha d'une main la paroi humide qui glissa entre ses doigts comme une peau de serpent.

Eutaxe se retourna pour lui intimer l'ordre de calquer sa marche sur la sienne :

— Suis-moi, les esprits bienfaiteurs ne peuvent me tromper.

Tout était prévu, programmé, on ne pouvait douter, comme d'habitude. Cependant Cynthia sentait bien son petit interrupteur intérieur clignoter d'une autre manière que ceux de la bibliothèque. Et si elles ne revenaient pas ? Que deviendraient ses enfants sans elle, si jeunes encore ? Si fragiles. Elle frissonna dans sa tunique.

— Arrête de traîner, marche trois pas derrière moi comme c'est la règle.

Cynthia préféra se taire, attentive à son souffle dans le conduit. Déjà économiser ses forces, mettre en route le protocole de survie pour lequel elle s'était entraînée en cachette. Elle maîtrisa sa respiration et sentit son rythme cardiaque ralentir peu à peu jusqu'au nombre de pulsations voulu. La reine Eutaxe, elle, avançait sans rien changer à son allure. Cynthia remarqua que ses cuisses étaient parcourues de légers tressaillements.

— Dépêche-toi, le temps est compté, le programmateur central ne nous attendra pas.

— N'est-ce pas vous, ma reine, qui avez programmé le destin du monde ?

— Ne sois pas sotte ! Aujourd'hui, on ne peut se passer des machines, tu le sais bien. Allez, plus vite, enlève tes chaussures, tu marcheras mieux.

Cynthia délaça ses cothurnes. Le sol lui sembla aussi froid que les parois du tunnel. Alors qu'elle se pressait pour rejoindre la reine, elle sentit



une vibration étrange parcourir ses pieds. Que se passait-il ? Elle leva les yeux : Eutaxe, courbée en deux, hoquetait violemment en crachant un liquide couleur safran.

6 (par Marc Laumonier)

Correspondance-traduction B80 / langage constant B12.

— Alors 12Jo-Hann4, content ? Encore une catastrophe ? Tu aimes ça, les tremblements de terre !

— La planète s'y prête ; mais non, j'aimerais bien ne pas la rayer, celle-là. Toujours difficile de régler ces histoires d'ordre et de chaos, tous ces algorithmes pour joueurs. Planète/Jeu difficile.

— Et que dit 26Ptr41, notre cher programmateur central ?

— Je lui ai envoyé un message IPDM. Mais il dit qu'il faut respecter les règles ; il cite toujours Claude Lévi-Strauss, un Terrien justement, qui dans son *Anthropologie structurale* dit : « Un jeu se définit d'abord par ses règles… » Il aime citer les items des planètes-jeux.

— Moi, j'aime bien le jaune.

— « L'orage est une ruine » est pas mal aussi. C'est beau, comme le « cavalier de l'orage ».

— T'es comique avec tous ces interrupteurs que tu mets partout dans tes mondes : Patroï-21, PipiWat2/3 et maintenant Terre-23.

— On m'a programmé pour. Ce sont les joueurs qui font et défont les mondes.

— À quel stade du jeu en est-on ?

— Au monde antique, je crois. Mais cela fait si longtemps que l'on réécrit cette histoire « terrienne »… C'est un jeu sans fin ! Mes puces-mémoires sont saturées.

— Trouver de l'ordre cadré dans un désordre apparent.

— Les algorithmes ne sont pas aisés à déterminer pour cette planète-jeu. « Les divines proportions », comme ils disent.

— On va arriver au *Principia mathematica* de Newton, un nom comme ça, bientôt.

— Moi, je préfère son calcul de probabilités. Et le « Grand Horloger »…

— Attendons les ordres : on continue ou on arrête tout pour recommencer ? On la nommera Terre-24. C'est drôle aussi de tout reprendre. Remettre les pions en place. Le Big Bang. Le Plasma originel ! Les premiers acides désoxyribonucléiques ! Les premières paramécies !

Les deux androïdes se prirent la main avant de continuer à utiliser leurs immenses machines — même chez les robots, l'empathie et l'amitié avaient été programmées.



Un voyant s'alluma, c'était à PPVC-5689 de jouer. Il (elle ?) communiquait à des années-lumière du centre. Dans un halo orangé, une forme de type holothurie géante se dessina en hologramme ; un message apparut : « Jaune7 – déplacement 8 / engloutissement secteur v7-WW11 / Montagnes B96 / émergence WWAB / Aztèques4 / ajout +3 en volonté à Eutaxe ».

Sur Terre-23, l'étoile triangulaire, s'élargissant, disparut soudainement des cieux de la cité.

7 (par Christian Charrasse)

Le temps parut se figer l'espace d'une seconde : une lumière jaune assourdissante enveloppa le palais, comme au ralenti, et les pierres cubiques composant l'impressionnant édifice finirent par se dissoudre une à une dans cette clarté indescriptible. Les molécules dansaient, tourbillonnaient, se recombinaient pour prendre de nouvelles formes dans une violence étrangement calme.

Quand la nuit et le silence revinrent, tout avait disparu ou presque. La cité entière avait laissé place à un immense champ de ruines, qui s'étendait en cercles concentriques autour du cratère béant se trouvant à l'emplacement exact du palais. Dans le fond du cratère bouillonnait un immense lac de lave. À une cinquantaine de mètres au-dessus du sol, flottant dans les airs, une pyramide noire tournait lentement sur elle-même. Elle était posée sur une colonne faite de cette même lumière jaune qui partait du fond du cratère et semblait tirer sa force de la lave. Dans la cité, personne n'avait survécu.

Seuls les bannis, ceux qui ne rentraient pas dans la mesure et qui se trouvaient en dehors, n'avaient pas été touchés. Un peu ébranlés mais curieux, ils s'étaient mis en route vers la pyramide. Les portes de la cité avaient disparu et avec elles les gardes, les lances, les coups, les insultes et l'exclusion. Aphrodite et Achille, sous le choc, la peur au ventre, encadrés par les deux légionnaires personnellement choisis par Eutaxe, marchaient en silence sur les ruines encore fumantes de la cité. Ils suivaient le mouvement de la masse, protégés seulement par les guenilles qui garantissaient leur anonymat.

Sous terre, dans l'étroit tunnel devenu complètement noir, les tremblements avaient cessé. Cynthia, affolée, entendit la respiration trop calme de la reine qui ouvrit doucement les yeux. Une curieuse lumière jaunâtre en émana, éclairant le visage crispé de sa suivante. Eutaxe la regardait fixement avec une expression profonde et grave.

— N'aie pas peur, tout ce qui arrive au monde que j'ai créé m'arrive à moi aussi. La perfection de ce monde est mon chaos et le chaos de ce



monde est ma perfection. Dépêchons-nous, il reste peu de temps pour atteindre le programmateur central et décrypter le message des esprits du jeu.

8 (par Audrey Tison)

Aphrodite et Achille se retrouvaient donc dans le secteur des nantis. Tout était entouré de clôtures grillagées et le chaos semblait être la seule règle en ce lieu. Les enfants, qui n'étaient jamais sortis du palais, ressentaient ce mélange d'excitation et d'horreur qui nous anime lorsque l'on se rend à un spectacle de monstres. Seulement, à la place de créatures difformes, ils découvraient des gens, des gens comme eux et même, plus curieux encore, des nuées d'enfants. Des enfants, quand ils y pensaient, jamais ils n'en avaient vu d'autres. Forcément, moins d'un mètre soixante, comment n'y avaient-ils pas pensé plus tôt ? Leur mère avait une sainte horreur du désordre et du bruit. Ils avaient vécu en se croyant différents, inférieurs, et là ils découvraient tout un peloton d'enfants. C'était comme si toutes leurs certitudes s'effondraient.

Achille, voyant ces enfants jouer, ne put contenir sa joie et leur demanda : « Qu'est-ce que ceci ? », ce qui déclencha un éclat de rire général — c'est ainsi qu'il découvrit le rire. Aphrodite quant à elle les regardait d'un air détaché. Une fillette de son âge passa avec au bout de sa laisse un petit chien. Elle n'avait jamais vu un chien de sa vie, ni de girafe d'ailleurs. Elle ressentit une chaleur intense au niveau de ses tempes et en voulut à sa mère de les avoir coupés de ça. Toute cette vie qui bouillonnait ici. Cet éternel ennui depuis leur naissance. Ce besoin de contrôle permanent. L'instant d'après, la fille et le petit chien avaient disparu et le garde leur intima de le suivre, ils devaient accomplir leur destin.

Achille se remémora la phrase que sa mère lui avait répétée dès sa plus tendre enfance : « Lorsque le moment sera venu, vous jouerez un rôle prépondérant, ta sœur et toi, il te suffira de réciter la comptine que je vous ai apprise et la pyramide s'ouvrira : vous régnerez alors, Aphrodite et toi, sur un monde créé à votre image. » Titus, leur garde attitré, les emmena jusqu'en dessous de la pyramide. Et d'une voix monocorde, Aphrodite et Achille entonnèrent ce chant que leur mère leur avait méticuleusement enseigné. C'était la seule comptine qu'ils connaissaient, et ils la connaissaient sur le bout des doigts :

C'est l'heure où le long crocodile
Languissamment s'étire et bâille
Et fait glisser les eaux du Nil
Sur l'armure de ses écailles



L'eau du Nil, l'eau du Nil
Il ouvre gaiement sa gueule mutine
Et sort une griffe ainsi qu'un gros chat
Avale trois poissons qui passaient par là
Et va digérer sur l'onde opaline.

9 (par Constance Dzyan)

Sitôt la comptine achevée, des tentacules jaune d'or s'arrachèrent à la colonne de lumière pour s'enrouler autour de la taille des deux enfants émerveillés, les emportant dans les airs jusqu'à l'étrange pyramide noire que la foule silencieuse observait avec révérence et peur.

Quel était donc le message des esprits du jeu ?

Arrivées au bout du conduit souterrain, Eutaxe et Cynthia fixaient la seule partie visible du programmateur central : une gigantesque surface lisse et noire, qui semblait être constituée d'un bloc colossal de roche magmatique, occupant tout un pan de mur depuis le sol jusqu'au plafond. À intervalles réguliers, de très anciens signes cabalistiques apparaissaient, que la reine n'eut aucun mal à identifier comme une suite de glyphes évoquant toujours les deux mêmes concepts : l'ordre et le chaos.

La surface sombre soudain s'illumina, leur dévoilant l'intérieur de la pyramide flottant au-dessus des ruines. En son centre une ouverture arrondie se forma au sol, laissant entrer Aphrodite et Achille portés par la lumière d'or. Eutaxe, impuissante, en eut le souffle coupé : entièrement nus, les yeux révulsés, les deux enfants avançaient lentement vers l'écran du programmateur, leurs corps parcourus de sillons étincelants décrivant les mêmes signes que ceux affichés par intermittence sur ce dernier.

Le message des esprits lui apparut alors clairement. Achille était l'Ordre ; Aphrodite le Chaos. Leur destin était de régner sur ce monde appelé à renaître. Eutaxe, elle, devait disparaître à présent. La reine croqua la capsule de cyanure qu'elle dissimulait dans une dent creuse et s'écroula sur le dallage froid du souterrain, sous les yeux horrifiés de sa suivante.

Le programmateur central entrait en résonance avec le corps des deux enfants qui progressaient vers lui : des symboles identiques se succédaient sur les deux corps pâles et l'immense surface basaltique. Achille et Aphrodite, à quelques pas de l'écran, allaient être sacrés, quand tombé d'on ne sait où un poignard blanc atterrit à leurs pieds.

Plus prompt, Achille se saisit de l'arme et l'enfonça dans le cœur de sa sœur — une vague de clarté irradia alors la pièce, noyant le monde dans une blancheur uniforme.



10 (par Vlad Oberhausen)

Correspondance-traduction B80 / langage constant B12.

— 12Jo-Hann4, tu n'as pas le droit ! Tu sais bien qu'il est interdit d'ajouter des éléments en cours de partie !

— Je n'ai rien ajouté : j'ai seulement *déplacé* un artefact au moment opportun. Il existait déjà sur cette planète-jeu, c'est un outil terrien tout ce qu'il y a de plus classique…

— Peu importe, en faisant arriver ce poignard en plein milieu de la dernière phase, tu as nui au bon déroulement de l'action ! C'est un cas manifeste d'influence des données de base et…

— Pour moi, le déplacement est valide. Le comité tranchera. Je pense juste que tu es jaloux de ne pas y avoir pensé… C'était un joli coup, non ?

— Un coup absolument illégal ! Maintenant, l'Histoire va être modifiée de manière sensible, puisque l'ordre a triomphé du chaos. D'ailleurs, je me demande bien ce que cela va donner.

— Avoue que c'est excitant !

— Oui, oui, peut-être…

— J'avais envie de voir quelque chose d'autre. De toute façon, on ne peut plus rien y changer. Pour la peine, je te laisse modifier les paramètres de la prochaine phase, si tu veux.

— Non, je préfère ne toucher à rien. Nous verrons bien ce qui se passera…

Sur Terre-23 règne un monde d'ordre absolu. Un ensemble de cités à la construction géométrique rigoureuse s'étend à perte de vue. Striées de routes en étoile, de chemins perpendiculaires et de canaux parallèles, elles sont occupées par des pyramides de pierre polie toutes placées à égale distance les unes des autres.

Rien ne vient troubler cet équilibre : plus aucun homme n'existe en ce monde. Au bout de plusieurs millénaires, des animaux sortent des failles de la terre et parcourent cette tyrannie d'ordre. Au pied d'une pyramide, un minuscule singe trouve le poignard blanc. Il s'en saisit par curiosité et comprend d'instinct comment s'en servir.

Une nouvelle partie commence.

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Sylvain Barbé

Henri Cachau

Benoit Camus

Serge Cazenave-Sarkis

Stéphane Chao

Christian Charrasse

Fabrice Chêne

Antonin Crenn

Constance Dzyan

Roland Goeller

Vincent Langlois

Christophe Lartas

Marc Laumonier

Le Golvan

Marilyse Leroux

Lordius

Céline Maltère

Olivier Marchal

Richard Maurel

Vlad Oberhausen

Marie-France Ochsenbein

Sylvie Pollastri

Philippe Sarr

Olivier Savignat

Audrey Tison

Ariel Weil

Illustrateurs

1122

Clémentine Carsberg

Thierry Fiquemont

William Mathieu

Sabine Rogard

Harry Szpilmann

Jean-Paul Verstraeten

En savoir plus - *Prise de la Bastille et arrestation du gouverneur M. de Launay, le 14 juillet 1789* (Anonyme)

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Ombres & Cauchemars

Numéro 21

Septembre 2016